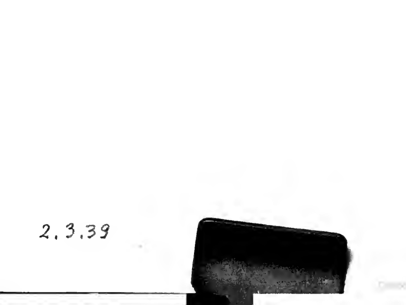



2.3.39



Eſclaves conduits par des Marchands

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME QUATRIÈME.

A GENÈVE,
Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXI.

LIVRE HUITIÈME.

Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols. Détail des événemens qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

Fin de la Table du Tome quatrième.

HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIÈME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet Empire depuis qu'il a changé de domination.

I. Peut-on applaudir aux conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Je ne me suis pas proposé d'être le panégyriste des conquérans de l'autre hémisphère. Mon jugement ne s'est point laissé corrompre par l'éclat de leurs succès, au point de me dérober & leurs injustices & leurs forfaits. J'écris l'histoire, & je l'écris presque toujours les yeux baignés de larmes. L'étonnement a quelquefois succédé à la douleur. J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches

guerriers n'ait préféré la voie si sûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme des bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti qu'en dévastant les contrées dont ils s'emparoient, ils se nuisoient à eux-mêmes, & qu'ils renonçoient par leur cruauté à une possession plus tranquille & plus lucrative? On assure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides s'approchèrent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Européen, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fut surement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc! les nations feront-elles plus cruelles entre elles, que les souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets! Les sociétés dévoreront donc les sociétés! l'homme sera plus méchant que le tigre! la raison ne lui aura été donnée que pour lui tenir lieu de tous les instincts malfaisans, & ses annales ne seront que les annales de sa perversité! O Dieu! pourquoi as-tu créé l'homme? pourquoi l'as-tu créé? Ignorois-tu que pour un instant où tu pourrois regarder ton ouvrage avec

complaîfance, cent fois tu en détournerois ton regard? Les atrocités que les Efpagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde auroient-elles échappé à ta prévoyance?

Ici vont fe développer des fcènes plus terribles que celles qui nous ont fait fi fouvent frémir; elles fe répéteront fans interruption dans les immenfes contrées qui nous reftent à parcourir. Jamais, jamais le glaive ne s'émouffera, & l'on ne le verra s'arrêter que lorfqu'il ne trouvera plus de victimes à frapper.

II. Extravagances & cruautés qui marquent les premiers pas des Efpagnols dans l'Amérique méridionale.

Ce fera encore Colomb qui ouvrira la carrière. Ce grand homme avoit découvert la terre ferme de l'Amérique, mais fans y defcendre. Ce ne fut que lorfque l'île de Saint-Domingue fut folidement établie, qu'il jugea convenable de donner plus d'extenfion à fes entreprifes. Il penfoit qu'au-delà de ce continent étoit un autre océan qui devoit aboutir aux Indes orientales, & que les deux mers pouvoient avoir une communication. Pour la découvrir, il rangea, en 1502, les côtes le plus près qu'il étoit poffible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceffibles, &, contre la pratique des autres navigateurs, qui fe conduifoient dans les terres qu'ils vifitoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec des

égards qui lui concilioient leur affection. Le golfe de Darien l'occupa plus particulièrement. Il prenoit les rivières qui s'y jettent pour le grand canal qu'il cherchoit à travers des périls si éminens, avec de si excessives fatigues. Déchu de ses espérances, il voulut laisser une petite colonie sur la rivière de Belem, dans le pays de Veragua. L'avidité, l'orgueil, la barbarie de ses compagnons lui ravirent la satisfaction de former le premier établissement européen dans le continent du nouvel hémisphère.

Quelques années s'écoulèrent encore sans que les Espagnols se fixassent sur aucune plage. Comme ces aventuriers ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes, il ne leur tomboit pas dans l'esprit de s'occuper de culture ou de commerce. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces temps barbares. Il n'y avoit que l'appât du gain présent qui put pousser les hommes à des entreprises aussi hardies que l'étoient celles de ce siècle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amérique, & faisoit braver les dangers, les maladies & la mort qu'on rencontroit sur la route, à l'arrivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance,

la barbarie & la cupidité européennes, épuisant à-la-fois d'habitans les deux hémisphères, à la destruction des peuples dépouillés joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Ce ne fut qu'en 1409 qu'Ojeda & Nicuessa formèrent, mais séparément, le projet de faire des conquêtes solides & durables. Pour les affermir dans leur résolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées qui, commençant au cap de la Vela, finissent au golfe de Darien; & au second, de tout l'espace qui s'étend depuis ce golfe fameux jusqu'au cap Gracias à Dios. L'un & l'autre devoient, en débarquant, annoncer aux peuples les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Espagne. Si ces sauvages refusoient de courber un front docile sous ce double joug, on étoit autorisé à les poursuivre par le fer & par le feu, & à réduire à l'esclavage les nations entières.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas! & c'est un souverain chrétien qui l'accepte ce don! & ces conditions stipulées entre eux sont la soumission au monarque européen ou l'esclavage, le baptême ou la mort! Sur le simple

exposé de ce contrat inoui, on est saisi d'une telle horreur, que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable! & si ces contrées dont tu disposes ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille? si elles ont un légitime souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient infidèles? si elles ont des dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies? Prince stupide, & tu ne sens pas que les droits qu'on te confère, on se les arroge; & qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiavéliste le plus dangereux?

Mais il étoit plus aisé d'accorder ces absurdes & atroces privilèges que d'en faire jouir les superstitieux, les barbares aventuriers qui les avoient sollicités. Les Indiens se refusèrent à toute liaison avec des étrangers avides qui menaçoient également leur vie & leur liberté. Les armes ne furent pas plus favorables aux Espagnols que leurs perfides caresses. Les peuples du continent, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, les reçurent avec une audace inconnue dans les îles

qu'on avoit si facilement conquises. Des flèches empoisonnées pleuvoient sur eux de toutes parts; & aucun de ceux qui en étoient percés n'échappoit à une mort plus ou moins affreuse. Aux traits lancés par l'ennemi se joignirent bientôt d'autres causes de destruction : des naufrages inévitables dans des parages inconnus, un défaut de subsistances presque continuel sur des contrées entièrement incultes, les maladies particulières à ce climat le plus mal-sain de l'Amérique. Le peu qui avoient échappé à tant de calamités, & qui ne purent pas regagner Saint-Domingue, se réunirent à Sainte-Marie du Darien.

Ils y vivoient dans l'anarchie, lorsque Vasco-Nugnès de Balboa parut au milieu d'eux. Cet homme, qui fut honoré du surnom d'Hercule par les compagnons de ses forfaits, avoit un tempérament robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire. Ces qualités le firent choisir pour chef, & toutes ses actions prouvèrent qu'il étoit digne de commander aux scélérats qui lui avoient donné leur suffrage. Jugeant qu'il devoit se trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte, d'où des rapines répétées l'avoient arraché, il s'enfonça dans les montagnes. Le pays lui offrit, dit-on, d'abord de ces petits hommes

blancs dont on retrouve l'espèce en Afrique & dans quelques îles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante ; ils n'ont point de cheveux ; ils ont la prunelle rouge ; ils ne voient bien que la nuit ; ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages, s'il est vrai qu'ils aient existé, étoient en petit nombre ; mais il s'en trouva d'une espèce différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leurs droits. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire : c'étoit que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes, à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt ; en sorte que la seule inspection de leurs mains indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit jusqu'ici, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer ce renversement de la raison. Si les femmes avoient été seules obligées à cette bizarre & cruelle cérémonie, il seroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir l'imposture d'une veuve qui auroit voulu se donner pour vierge à un nouvel époux. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à

le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, la nation les faisoit périr pour les empêcher de mourir de faim : la charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa, soutenu par l'opiniâtreté de son caractère, poussé par l'insatiable cupidité de ses soldats, aidé par les meutes de ces dogues impitoyables qui avoient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes; Balboa parvint enfin à égorger les habitans du Darien, à les disperser ou à les soumettre.

III. On donne aux Espagnols la première notion du Pérou.

Un jour que les conquérans se disputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renversa la balance où on le pesoit. « Pourquoi, leur dit-il du ton du » dédain, pourquoi vous brouiller pour si peu » de chose? Si c'est pour cet inutile métal que » vous avez quitté votre patrie, que vous égorgez

» tant de peuples, je vous conduirai dans une » région où il est si commun qu'on l'y emploie » aux plus vils usages ». Pressé de s'expliquer plus clairement, il assure qu'à peu de distance de l'océan qui baigne le Darien, il est un autre océan qui conduit à ce pays si riche. L'opinion s'établit aussi-tôt généralement que cette autre mer est celle que Colomb a si vivement cherchée; & partent, le premier septembre 1513, pour l'aller reconnoître, cent quatre-vingt-dix Espagnols, suivis de mille Indiens, qui doivent leur servir de guides, porter leurs vivres & leur bagage.

Du lieu d'où s'élançoit la troupe jusqu'au lieu où elle vouloit se rendre, il n'y a que soixante milles; mais il falloit gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivières si larges, traverser des marais si profonds, pénétrer dans des forêts si épaisses, dissiper, gagner ou détruire tant de nations féroces, que ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues & aux privations se trouvèrent au terme de leurs espérances. Sans perdre un moment, Balboa, armé de toutes pièces, à la manière de l'ancienne chevalerie, avance assez loin dans la mer du Sud : *Spectateurs des deux hémisphères*, s'écrie ce barbare, *vous*

êtes témoin que je prends possession de cette partie de l'univers pour la couronne de Castille. Ce que mon bras lui a donné, mon épée saura le défendre. Déja la croix étoit plantée sur la terre ferme, & le nom de Ferdinand gravé sur l'écorce de quelques arbres.

Ces cérémonies donnoient alors aux Européens le domaine de toutes les contrées du Nouveau-Monde où ils pouvoient porter leurs pas sanglans. Ainsi, l'on se crut en droit d'exiger des peuples voisins un tribut en perles, en métaux, en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avoit été dit d'abord des richesses de l'empire qui fut appelé Pérou, & les brigands qui en méditoient la conquête reprirent la route du Darien où ils devoient rassembler les forces qu'exigeoit une entreprise si difficile.

Balboa s'attendoit à conduire ce grand projet : ses compagnons avoient placé en lui leur confiance. Il avoit fait entrer dans les caisses publiques plus de trésors qu'aucun des autres aventuriers. Dans l'opinion publique, la découverte qu'il venoit de faire le plaçoit presque à côté de Colomb : mais par un exemple de cette injustice & d'une ingratitude si commune dans les cours, où le mérite ne peut rien contre la protection, où un

grand général est remplacé, au milieu de ses triomphes, par un homme inepte; où une favorite dissipatrice & rapace dépose un ministre économe de la finance; où le bien général & les services rendus sont également oubliés, & où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie & de plaisanterie; Pedrarias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux & cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on lui fît son procès, & lui fit ensuite trancher la tête. Par ses ordres ou de son aveu, ses subalternes pilloient, brûloient, massacroient de toutes parts, sans distinction d'alliés ou d'ennemis; & ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie sur les bords de l'océan pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

IV. Trois Espagnols entreprennent la conquête du Pérou, sans aucun secours du gouvernement.

Quelques années s'écoulèrent sans que cet établissement pût remplir les hautes destinées auxquelles il étoit appelé. Enfin trois hommes nés dans l'obscurité entreprirent de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siècles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadoure.

Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa première occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le Nouveau-Monde. Son avarice & son ambition lui donnèrent une activité sans bornes : il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart, & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires dont on a toujours besoin pour s'élever, mais sur-tout nécessaire à ceux qui, par leur naissance, ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetèrent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre

avide qui s'étoit prodigieusement enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siècle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise ; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés, jurant tous trois par le sang de Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition, commencée sous ces horribles auspices avec un vaisseau, cent douze hommes & quatre chevaux, vers le milieu de novembre 1524, ne fut pas heureuse. Rarement Pizarre put-il aborder ; & dans le peu d'endroits où il lui fut possible de prendre terre, il ne voyoit que des plaines

inondées, que des forêts impénétrables, que quelques sauvages peu disposés à traiter avec lui. Almagro, qui lui menoit un renfort de soixante-dix hommes, n'eut pas un spectacle plus consolant, & il perdit même un œil dans un combat très-vif qu'il lui fallut soutenir contre les Indiens. Plus de la moitié de ces intrépides Espagnols avoient péri par la faim, par le fer ou par le climat, lorsque Los-Rios qui avoit succédé à Pedrarias, envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux de rentrer sans délai dans la colonie. Tous obéirent, tous à l'exception de treize qui, fidèles à leur chef, voulurent courir jusqu'à la fin sa fortune. Ils la trouvèrent d'abord plus contraire qu'elle ne l'avoit encore été, puisqu'ils se virent réduits à passer six mois entiers dans l'île de la Gorgonne, le lieu le plus mal-sain, le plus stérile & le plus affreux qui fût peut-être sur le globe : mais enfin le sort s'adoucit. Avec un très-petit navire que la pitié seule avoit déterminé à leur envoyer pour les tirer de ce séjour de désolation, ils continuèrent leur navigation & abordèrent à Tumbez, bourgade assez considérable de l'empire qu'ils se proposoient d'envahir un jour. De cette rade, où tout portoit l'empreinte de la civilisation, Pizarre reprit la route de Panama,

où il arriva dans les derniers jours de 1527 avec de la poudre d'or, avec des vases de ce précieux métal, avec des vigognes, avec trois Péruviens destinés à servir plus tôt ou plus tard d'interprètes.

Loin d'être découragés par les revers qu'on avoit éprouvés, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Mais il falloit des soldats, il falloit des subsistances, & on leur refusoit l'un & l'autre secours dans la colonie. Le ministère dont Pizarre lui-même étoit venu réclamer l'appui en Europe, se montra plus facile; il autorisa sans réserve la levée des hommes, l'achat des approvisionnemens, & il ajouta à cette liberté indéfinie toutes les faveurs qui ne coûtoient rien au fisc.

Cependant, en réunissant tous leurs moyens, les associés ne purent équiper que trois petits navires; ils ne purent rassembler que cent quarante-quatre fantassins & trente-six cavaliers. C'étoit bien peu pour les grandes vues qu'il falloit remplir : mais, dans le Nouveau-Monde, les Espagnols attendoient tout de leurs armes ou de leur courage; & Pizarre ne balança pas à s'embarquer dans le mois de février de l'an 1531. La connoissance qu'il avoit acquise de ces mers lui fit éviter les

les calamités qui avoient traversé sa première expédition, & il n'éprouva d'autre malheur que celui d'être forcé par les vents contraires de débarquer à cent lieues du port où il s'étoit proposé d'aborder.

Il fallut s'y rendre par terre. On suivit la côte, qui étoit très-difficile, en forçant ses habitans à donner leurs vivres, en les dépouillant de l'or qu'ils avoient, en se livrant à cet esprit de rapine & de cruauté qui formoit les mœurs de ces temps barbares. L'île de Puna qui défendoit la rade fut forcée, & la troupe entra victorieuse à Tumbez, où des maladies de tous les genres l'arrêtèrent trois mois entiers. L'arrivée de deux renforts qui lui venoient de Nicaragua la consolèrent un peu du chagrin que lui causoit ce séjour forcé. Ils n'étoient, à la vérité, que de trente hommes chacun; mais ils étoient conduits par Sébastien Benalcazar & par Fernand Soto, qui tous deux jouissoient d'une réputation brillante. Les Espagnols ne furent pas inquiétés dans leur première conquête, & il faut en dire la raison.

V. Comment Pizarre, chef de l'expédition, se rend maître de l'empire.

L'empire du Pérou qui, comme la plupart des autres dominations, n'avoit dans l'origine que peu d'étendue, s'étoit successivement agrandi. Il avoit en particulier reçu un accroissement considérable

du onzième empereur Huyana-Capac, qui s'étoit emparé par la force du vaste pays de Quito, & qui, pour légitimer, autant qu'il étoit impossible, son usurpation, avoit épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union que les lois & les préjugés réprouvoient également, étoit sorti Atabaliba, qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui étoit d'un autre lit, & dont la naissance n'avoit point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrens. L'un avoit pour lui la faveur des peuples & l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire; mais l'autre s'étoit assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avoit pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, & plus puissant qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entièrement calmés, lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où étoit encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche, & ils arrivèrent sans obstacle à Caxamalca. Atabaliba, que des circonstances particulières avoient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur-

le-champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il desiroit de les voir sortir de son territoire; & il annonça qu'il iroit concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer.

Atabaliba vint avec confiance au rendez-vous; douze à quinze mille hommes l'accompagnoient: il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, & il leur dit: *Ces étrangers sont les envoyés des dieux, gardez-vous de les offenser.*

On étoit assez près du palais, occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son breviaire dans l'autre, pénètre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait un long discours dans lequel il lui expose la religion chré-

tienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire ; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre, & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine en présentant son breviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire ; & jetant le breviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile ? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui vraisemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang que leur inspiroit la vue de l'or & des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impres-

ſion que durent faire ſur les Péruviens la vue des chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſqueterie qui les terraſſoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns ſur les autres : on en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par ſon infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque priſonnier, & pourſuivit le reſte de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ſes ſoldats. Une foule de princes, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la cour d'Atabaliba, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne ceſſa d'animer les aſſaſſins fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infame boucherie, les Eſpagnols paſſèrent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la paſſion extrême de ſes ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur

en offrit pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds & large de seize, en pourroit contenir jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sa proposition fut acceptée : mais tandis que ceux de ses ministres qui avoient le plus sa confiance étoient occupés à rassembler ce qu'il falloit pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avoit promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avoient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentoient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya, & dans ses craintes il se décida à faire étrangler un rival qui lui paroissoit dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devoit donner à ses geoliers, Atabaliba pressa avec une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivoit de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvoient le permettre. Dans peu rien n'y auroit manqué : mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritoient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'étoit réservé. Cent mille piastres

ou 540,800 liv. furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venoit de mener & qui étoit encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 l., chaque fantassin 21,600 l., & le général, les officiers, eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie de ces Espagnols. Atabaliba avoit donné son or, on s'étoit servi de son nom pour subjuguer l'esprit des peuples, il étoit temps qu'il finit son rôle. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo qui avoit un commerce criminel avec une de ses femmes, auroit pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignoit que tant qu'on le laisseroit vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avoit été méprisé par lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savoit pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, les meurtriers

parcoururent le Pérou avec cette ſoif de ſang & de rapine qui dirigeoit toutes leurs actions. Vraiſemblablement ils ſe ſeroient trouvés, ſans tirer l'épée, les maîtres de ce vaſte empire, s'ils avoient montré de la modération, de l'humanité. Une nation naturellement douce, depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle ſoumiſſion, conſtamment fidèle aux maîtres qu'il avoit plu au ciel de lui envoyer, fut étonnée du terrible ſpectacle qui venoit de frapper ſes yeux : cette nation auroit ſubi le joug ſans trop murmurer. L'expoliation de ſes maiſons & de ſes temples, les outrages faits à ſes femmes & à ſes filles, des cruautés de tous les genres qui ſe ſuccédoient ſans interruption, tant d'infortunes diſposèrent les peuples à la vengeance, & il ſe préſenta des chefs pour conduire ce reſſentiment.

Des armées nombreuſes remportèrent d'abord quelques avantages ſur un petit nombre de tyrans perdus dans des régions immenſes ; mais ces foibles ſuccès mêmes ne furent pas durables. Pluſieurs des aventuriers, enrichis par la rançon d'Atabaliba, avoient quitté leurs drapeaux pour aller jouir plus paiſiblement ailleurs d'un bien acquis ſi rapidement. Leur fortune échauffa les eſprits dans l'ancien, dans le Nouveau-Monde ; & de tous cô-

tés on accourut au pays de l'or. Il arriva de là que les Espagnols se multiplièrent en moins de temps au Pérou que dans les autres colonies. Bientôt ils s'y trouvèrent au nombre de cinq ou six mille, & alors cessa toute résistance. Ceux des Indiens qui étoient les plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, se réfugièrent au loin dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux lois du vainqueur.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osa pas même disputer un terrein dont la nature devoit lui être si connue, à une poignée de brigands que les écumes de l'océan venoient de vomir sur ses rivages?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquille-

ment dans leurs foyers ; ou qui, renfermés dans une voiture publique, continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul & qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous, parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril est moins attendu, que la sécurité étoit plus entière ; & qu'elle avoit duré plus long-temps. Or c'étoit le cas des Péruviens. Ils vivoient sans inquiétude & sans trouble depuis plusieurs siècles ; ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement ; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devoit être subjugué, quand même les dissentions domestiques qui le bouleversoient n'autoient pas préparé ses fers.

VI. Origine, religion, gouvernement, mœurs & arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols.

Cet empire qui, selon les historiens espagnols, florissoit depuis quatre siècles, avoit été fondé par Manco-Capac & par sa femme Mama Ocello, qui furent appelés Incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvoient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jetés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisoient, comme nous, l'année en trois cent soixante jours; & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe: or on sait qu'il y a des traits ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou, & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter une opinion si peu fondée, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de temps entre le naufrage & la fondation de l'empire. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit quelque notion de l'écri-

ture, quand lui-même il n'auroit pas su lire? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique, à une époque assez reculée pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

Les législateurs se dirent enfans du soleil, envoyés par leur père pour rendre les hommes bons & heureux. Ils pensèrent sans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des peuples qu'ils vouloient civiliser, éléveroit leur courage, & leur inspireroit plus d'amour pour leur patrie, plus de soumission aux lois.

C'étoit à des êtres nus, errans, sans culture, sans industrie, sans aucune de ces idées morales, qui sont les premiers liens de l'union sociale, que ces discours étoient adressés. Quelques-uns de ces barbares, que beaucoup d'autres imitèrent depuis, s'assemblèrent autour des législateurs dans le pays montueux de Cusco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre, à semer des grains & des légumes, à se

vêtir, à ſe loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine; elle leur enſeigna tous les exercices convenables à leur ſexe, tous les arts de l'économie domeſtique.

L'aſtre du feu, qui diſſipe les ténèbres qui couvrent la terre, qui tire le rideau de la nuit, & étale ſubitement aux regards de l'homme étonné la ſcène la plus vaſte, la plus auguſte & la plus riante, que la gaieté des animaux, le ramage des oiſeaux, le cantique de l'être qui penſe, ſaluent à ſon lever; qui s'avance majeſtueuſement au-deſſus de leurs têtes, qui embraſſe un eſpace immenſe dans ſa marche à travers les eſpaces du ciel, dont le coucher replonge l'univers dans le ſilence & la triſteſſe; qui caractériſe les ſaiſons & les climats, qui forme & diſſipe les orages, qui allume la foudre & qui l'éteint, qui verſe ſur les campagnes les pluies qui les fécondent, ſur les forêts les pluies qui les nourriſſent; qui anime tout par ſa chaleur, embellit tout par ſa préſence, & dont l'abſence jette par-tout la langueur & la mort: le ſoleil fut le dieu des Péruviens. Et en effet, quel être dans la nature eſt plus digne des hommages de l'homme ignorant que ſon éclat éblouit, de l'homme reconnoiſſant qu'il comble de bienfaits? Son culte fut inſtitué; on lui bâtit des temples, & on abolit les

ſacrifices humains. Les deſcendans des légiſlateurs furent les ſeuls prêtres de la nation.

Les loix prononcèrent la peine de mort contre l'homicide, le vol & l'adultère. Cette ſévérité ne s'étendit guère à d'autres crimes.

La polygamie étoit défendue; il n'étoit permis qu'à l'empereur d'avoir des concubines, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du ſoleil. Il les choiſiſſoit parmi les vierges conſacrées au temple de Cuſco, qui étoient toutes de ſon ſang.

Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute ſeroit légèrement puni, mais que ſon père en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à la perpétuité des bonnes mœurs.

Il n'y avoit point d'indulgence pour l'oiſiveté, regardée avec raiſon comme la ſource de tous les déſordres. Ceux que l'âge ou les incommodités avoient mis hors d'état de travailler, étoient nourris par le public, mais avec l'obligation de préſerver du dégât des oiſeaux les terres enſemencées. Tous les citoyens étoient obligés de faire eux-mêmes leurs habits, d'élever leurs maiſons, de fabriquer leurs inſtrumens d'agriculture. Chaque famille ſavoit ſeule pourvoir à ſes beſoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, &

tout les y portoit. Ces travaux communs ; toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtimens pour fautes d'un seul, tomboient sur toute la décurie ; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire : tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté, & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres législations ; les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient

avoit trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient mérité l'hommage & l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des Incas pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & peut-être ailleurs, des tragédies & des comédies. Les premières donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs & des modèles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'Etat entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cents, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense,

avertir

avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au ministre de l'Incas.

Rarement avoit-il à porter des plaintes contre la partie de la nation confiée à sa vigilance. Dans une région où tous les devoirs étoient censés prescrits par le soleil, où le moindre manquement étoit regardé comme un sacrilége, les règles ne devoient guères être transgressées. Lorsque ce malheur arrivoit, les coupables alloient eux-mêmes révéler leurs fautes les plus secrètes, demander à les expier. Ces peuples disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celle du soleil, celle de l'Incas & celle des peuples. Les premières se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des soldats qui étoient à l'armée : celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit & on le continuoit au son des instrumens & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres,

dont le produit, déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres & des temples, à tout ce qui concerne le culte religieux. Elles étoient en partie labourées par des princes de la famille royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie : leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'Etat avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés ; ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éléveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nus, vivant misérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même ; le genre humain seroit privé

de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Si le Pérou n'eut pas cette destinée, ce fut vraisemblablement parce que les Incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant pour subvenir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal, de porter l'abondance dans les champs du souverain ; mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit

pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrèrent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais, malgré tous ces avantages; malgré la vigilance toujours active du magistrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les Péruviens ne s'élevèrent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncières, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens, à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient pas proprement de commerce, & les arts de détail qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & toute leur industrie dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite &

très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince toujours juste & infaillible, & les magistrats intègres comme le prince, puisque non-seulement le monarque, mais un décurion, un centenaire, un millenaire, tous ses préposés pouvoient changer à leur gré la destination des peines & des récompenses. Chez ce peuple, privé de l'avantage inappréciable de l'écriture, les lois les plus sages n'ayant aucun principe de stabilité, devoient s'altérer insensiblement, sans qu'il restât aucun moyen pour les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain en déterminant la portion de terres qui lui appartenoient ; ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement ; ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des lois un principe de conscience. Le despotisme des Incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le souverain & les peuples ;

confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrronisme quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque temps jeter des nuages sur ce qu'on vient de lire des lois, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols : mais entre les destructeurs de cette partie brillante du Nouveau-Monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé pour inventer une fable si bien combinée ? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable ? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haine que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'univers entier ? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroient vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat ? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Cessons donc, cessons de regarder comme une

imagination folle cette succession de souverains sages, ces générations d'hommes sans reproche; déplorons le sort de ces peuples, & ne leur envions pas un triste honneur. C'est bien assez de les avoir dépouillés des avantages dont ils jouissoient, sans ajouter la lâcheté de la calomnie aux bassesses de l'avarice, aux attentats de l'ambition, aux fureurs du fanatisme. Il faut faire des vœux pour que ce bel âge se renouvelle plus tôt que plus tard dans quelque coin du globe.

Nous ne justifierons pas avec la même assurance les relations que les conquérans du Pérou publièrent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être: peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangères. Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célèbre du nouvel hémisphère.

Il faut donc reléguer au rang des fables cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de

cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve guère que dans les vallées de Las Capillas & de Pachacamac les ruines de celles dont on a publié des descriptions si exagérées? Les peuples étoient donc dispersés dans les campagnes, & il étoit impossible que ce fût autrement dans une région où il n'y avoit ni rentiers, ni artistes, ni commerçans, ni grands propriétaires, & où le labourage étoit l'occupation unique ou principale de tous les hommes.

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Autant qu'il est possible d'en juger à travers des décombres cent fois bouleversés par l'avarice qui comptoit trouver des trésors, les maisons royales n'avoient ni majesté, ni décoration; elles ne différoient que par l'étendue & par l'épaisseur des bâtimens ordinaires, construits avec des roseaux, du bois, de la terre battue, des pierres brutes sans ciment, selon la nature du climat ou la commodité des matériaux.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Il en existoit

ſans doute quelques-unes. Le Bas-Pérou offre encore les débris de deux ſituées ſur des montagnes; l'une conſtruite avec de la terre, & l'autre avec des troncs d'arbre. On ſoupçonne qu'elles avoient des foſſés & trois murailles, dont l'une dominoit ſur l'autre : c'en étoit aſſez pour contenir les peuples ſubjugués, & pour arrêter des voiſins peu redoutables ; mais ces moyens de défenſe ne pouvoient ſervir de rien contre la valeur & les armes de l'Europe. Les forteresſes du Haut-Pérou, quoique bâties avec de la pierre, n'y étoient pas plus propres. M. de la Condamine, qui viſita avec l'attention ſcrupuleuſe qui lui étoit propre, le fort de Cannar, le mieux conſervé & le plus conſidérable après celui de Cuſco, ne lui trouva que peu d'étendue, & ſeulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui n'avoit que la reſſource de ſes bras pour porter ou traîner les plus groſſes maſſes; un peuple qui ignoroit l'uſage des leviers & des poulies, pouvoit-il exécuter de plus grandes choſes ?

Il faut reléguer au rang des fables ces aqueducs, ces réſervoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laiſſé en ce genre de plus magnifique. La néceſſité avoit enſeigné aux Péruviens à pratiquer des rigoles au détour des montagnes, ſur le penchant des collines, à creuſer des canaux

& des fossés dans les vallées, pour féconder leurs champs que les pluies ne fertilisoient pas, pour se ménager de l'eau à eux-mêmes qui n'avoient jamais imaginé de creuser des puits : mais ces ouvrages de terre ou de pierre sèche, n'avoient rien de remarquable, rien qui fit soupçonner la plus légère connoissance de l'hydraulique.

Il faut reléguer au rang des fables ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs ; il n'y avoit que celui qui portoit le nom des Incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entièrement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables ces ponts si vantés. Comment les Péruviens en auroient-ils pu construire de bois, eux qui ne savoient pas le travailler ? Comment en auroient-ils pu élever de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes, & qui ne connoissoient pas la chaux ? Cependant le voyageur étoit continuellement arrêté au passage des torrens si multipliés dans ces contrées. Pour vaincre ce grand obstacle, on

imagina d'aſſembler ſept ou huit cables d'oſier, ou un plus grand nombre, de les lier enſemble par des cordages plus petits, de les couvrir par des branches d'arbre & par de la terre, & de les attacher fortement aux deux rives oppoſées. Par ce moyen, les communications ſe trouvèrent facilement & ſûrement établies; les rivières, plus larges & moins rapides, étoient traverſées ſur de petits bâtimens à voile, qui viroient de bord avec aſſez de célérité.

Il faut reléguer au rang des fables les merveilles attribuées à ces *quipos* qui remplaçoient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture qui leur étoit connu. C'étoient, a-t-on dit, des regiſtres de corde, où des nœuds variés & des couleurs diverſes retraçoient les faits dont il étoit important ou agréable de conſerver le ſouvenir, & qui étoient gardés par des dépoſitaires de confiance établis par l'autorité publique. Il ſeroit peut-être téméraire d'affirmer que ces eſpèces d'hiéroglyphes, dont nous n'avons jamais eu que des deſcriptions obſcures, ne pouvoient donner aucune lumière ſur les événemens paſſés. Cependant, en voyant les erreurs qui ſe gliſſent dans nos hiſtoires, malgré tant de facilités pour les éviter, on ne ſera guère porté à croire que des annales auſſi ſingulières que

celles dont il s'agit ici, aient jamais pu mériter beaucoup de confiance.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de maïs, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfèvres de l'Europe n'auroient pas égalé le travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu de chefs-d'œuvre de la Grèce seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nul progrès dans le dessin. Les vases échappés au ravage du temps pourront bien servir de preuve de la patience des Indiens, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures

d'animaux, d'insectes d'or massif, long-temps conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites; on n'en pourra plus juger. Elles furent fondues en 1740 pour secourir Carthagène assiégé par les Anglais, & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guères avancés dans les sciences un peu compliquées. La plupart dépendent du progrès des arts; & ceux-ci des hasards, qui ne sont produits par la nature que dans la suite des siècles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent, & à les mettre en œuvre. Avec ces métaux ils faisoient des ornemens, la plupart très-minces, pour les bras, pour le cou, pour le nez, pour les oreilles; & des statues creuses, sans soudure, qui, sculptées ou fondues, n'avoient pas plus d'épaisseur. Rarement ces riches matières étoient-elles converties en vases. Leurs vases ordinaires étoient d'une argille très-fine, facilement travaillée, & de la grandeur, de la forme convenables aux usages pour lesquels ils étoient desti-

nés. Les poids n'étoient pas inconnus, & l'on découvre de temps en temps des balances dont les bassins sont d'argent, & ont la figure d'un cône renversé. Deux espèces de pierre, l'une molle & l'autre dure, une entièrement opaque & l'autre un peu transparente, l'une noire & l'autre couleur de plomb, servoient de miroir : on étoit parvenu à leur donner un poli suffisant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbres, recevoient des mains de ce peuple un tissu plus ou moins serré, plus ou moins grossier, dont on s'habilloit, dont on faisoit même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étoient teintes en noir, en bleu & en rouge, par le moyen du rocou, de différentes herbes, & d'une fève sauvage qui croît dans les montagnes. On donnoit aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire assez souvent des tombeaux, la plupart fort élevés, où les citoyens distingués se faisoient enterrer avec ce qu'ils possédoient de plus rare, prouve que ces pierres précieuses avoient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. D'heureux hasards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune, & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs : d'où l'on a conclu que les Péruviens connoissoient le mélange

des métaux. Une chose plus importante, c'est que ce cuivre n'est jamais rouillé, qu'il ne s'y attache jamais de vert-de-gris ; ce qui paroît prouver que ces Indiens faisoient entrer dans sa préparation quelques matières qui le préservoient de ces inconvéniens funestes. Il faut regretter que l'art utile de le tremper ainsi ait été perdu, ou par le découragement des naturels du pays, ou par le mépris que les conquérans avoient pour tout ce qui n'avoit point de rapport avec leur passion pour les richesses.

Mais avec quels instrumens s'exécutoient tous ces ouvrages, chez un peuple qui ne connoissoit pas le fer, regardé, avec raison, comme l'ame de tous les arts? Il ne s'est rien conservé dans les maisons particulières, & l'on ne découvre rien dans les monumens publics ni dans les tombeaux, qui donne les lumières qu'il faudroit pour résoudre ce problême. Peut-être les marteaux, les maillets dont on se servoit étoient-ils de quelque matière que le temps aura pourrie ou défigurée? Si l'on se refusoit à cette conjecture, il faudroit dire que tout s'opéroit avec des haches de cuivre qui servoient aussi d'armes à la guerre. En ce cas, il falloit que le travail, le temps, la patience, tinssent lieu aux Péruviens des outils qui leur manquoient.

Ce fut peut-être encore avec les haches de cuivre ou de caillou & un frottement opiniâtre, qu'ils parvinrent à tailler les pierres, à les bien équarrir, à les rendre parallèles, à leur donner la même hauteur & à les joindre sans ciment. Malheureusement, ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne furent-ils jamais assembler une charpente par des mortaises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de chaume soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage. Ils ne prenoient de jour que par la porte, & n'avoient que des pièces détachées sans communication.

VII. La soumission du Pérou est l'époque des plus sanglantes divisions entre les conquérans.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouvèrent dans le Pérou, ces barbares ne se virent pas plutôt les maîtres de ce vaste empire qu'ils s'en disputèrent les dépouilles avec tout l'acharnement qu'annonçoient leurs premiers exploits. Les semences de cette division avoient été jetées par Pizarre lui-même qui, dans son voyage en Europe pour préparer une seconde expédition,

expédition, dans les mers du ſud, s'étoit fait donner par le miniſtère une grande ſupériorité ſur Almagro. Le ſacrifice de ce qu'il devoit à une faveur momentanée l'avoit un peu réconcilié avec ſon aſſocié juſtement offenſé de cette perfidie; mais le partage de la rançon d'Atabaliba aigrit de nouveau ces deux brigands altiers & avides. Une diſpute qui s'éleva ſur les limites de leurs gouvernemens reſpectifs, mit le comble à leur haine, & cette extrême adverſion eut les ſuites les plus déplorables.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie, le peuple ſe diviſe par pelotons. Chaque petite faction a ſon démagogue; chacune a ſes prétentions ſages ou folles, unanimes ou contradictoires, ſans qu'on le ſache. Il s'élève une multitude de cris confus. Le premier coup eſt ſuivi de mille autres, & l'on s'entrégorge ſans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines perſonnelles font durer les troubles publics, & l'on ne commence à s'expliquer que quand on eſt las de carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de l'oppoſition & les indifférens, citoyens froids, ſans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité

& par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, & il n'en coûte la vie à personne. Sous la tyrannie, le calme est suivi de la chute de plusieurs têtes ou d'une seule.

Quoique les intérêts qui divisoient les chefs des Espagnols ne fussent pas de cette importance, les effets n'en furent pas moins terribles. Après quelques négociations de mauvaise foi, d'un côté au moins, & par conséquent inutiles, on eut recours au glaive pour savoir lequel des deux concurrens régiroit le Pérou entier. Le 6 avril 1538, dans les plaines des Salines, non loin de Cusco, le sort se décida contre Almagro qui fut pris & décapité.

Ceux de ses partisans qui avoient échappé au carnage se seroient volontiers réconciliés avec le parti vainqueur. Soit que Pizarre n'osât pas se fier aux soldats de son rival, soit qu'il ne pût pas surmonter un ressentiment trop enraciné, il eut toujours pour eux un éloignement marqué. On ne les excluoit pas seulement des graces que l'acquisition d'un grand empire faisoit prodiguer; on les dépouilloit encore des récompenses anciennement accordées à leurs services, on les persécutoit, on les humilioit.

Ces traitemens en conduisent un grand nombre à Lima. Là, dans la maison du fils de leur général, ils concertent dans le silence la perte de leur oppresseur. Dix-neuf des plus intrépides en sortent, l'épée à la main, le 26 juin 1541, au milieu du jour, temps de repos dans les pays chauds. Ils pénètrent sans résistance dans le palais de Pizarre, & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats.

Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son sang, périssent après lui. La fureur s'étend : tout ce qui ose se montrer dans les rues & dans les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus furieuse que la haine, & la rend plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands qui

reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro, qu'on a revêtu de l'autorité, paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats; les troupes reçoivent de nouveaux chefs; les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur; ses complices, liés à son sort par les crime dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur : ceux d'entre eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret ou périssent sur un échafaud. Dans la confusion où une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent des lois du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur de la capitale, & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche; son armée ne respire que la vengeance ou le pillage : tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général

eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro, il avoit perdu son guide, Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pièges qui lui sont tendus par Pedro Alvarès, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses, le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empressèrent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro, aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne fit pas languir leur impatience, il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chupas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti du trône. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les

vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés : *C'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaud.

Ces scènes d'horreur venoient de finir, lorsque Blasco Nunnez-Vela arriva en 1544 au Pérou, avec le nom & les pouvoirs de vice-roi. La cour avoit cru devoir revêtir son représentant d'un titre imposant & d'une autorité très-étendue, pour que les décrets dont il étoit chargé trouvassent moins d'opposition. Ces ordonnances imaginées pour diminuer l'oppression sous laquelle succomboient les Indiens, & plus particulièrement pour rendre utiles à la couronne d'immenses conquêtes, étoient-elles judicieusement conçues ? On en jugera.

Elles portoient que quelques Péruviens seroient libres dans le moment, & les autres à la mort de leurs oppresseurs ; qu'à l'avenir, on ne pourroit pas les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun travail sans les payer ; que leurs corvées & leurs tributs seroient réglés ; que les Espagnols qui parcourroient les provinces à pied, n'auroient plus trois de ces malheureux pour porter leur bagage, ni cinq s'ils étoient à cheval ; que les Caciques seroient déchargés de l'obligation de fournir la nourriture au voyageur & à son cortége.

Par les mêmes règlemens étoient annexés au domaine de l'Etat tous les départemens ou commanderies des gouverneurs, des officiers de justice, des agens du fisc, des évêqués, des monastères, des hôpitaux, de tous ceux qui s'étoient trouvés mêlés dans les troubles publics. Le peu de terres qui pouvoient appartenir à d'autres maîtres, devoit subir la même loi, après que les possesseurs actuels auroient terminé une carrière plus ou moins longue, sans que leurs héritiers, leurs femmes, leurs enfans en pussent réclamer la moindre partie.

Avant d'ordonner une si grande révolution, n'auroit-il pas fallu adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, ramener à des principes d'équité l'injustice même, lier à l'intérêt général ceux qui n'avoient connu que des intérêts privés, rendre citoyens des aventuriers qui avoient comme oublié le pays de leur origine, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du désordre même; & par un tableau frappant des maux que l'anarchie venoit de causer, rendre cher & respectable un gouvernement régulièrement ordonné? Comment, sans aucun de ces préliminaires, la cour de Madrid

put-elle espérer de parvenir brusquement au but qu'elle se proposoit ?

La chose eût-elle été possible, employa-t-on l'instrument qu'il auroit fallu? C'eût été toujours un ouvrage, de patience, de conciliation, & qui auroit exigé tous les talens du négociateur le plus consommé. Nunnez avoit-il quelqu'un de ces avantages? La nature ne lui avoit donné que de la droiture, du courage, de la fermeté, & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où il se trouvoit, il commença à remplir sa mission sans aucun égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances. De l'étonnement, les peuples passèrent à l'indignation, aux murmures, à la sédition.

Les guerres civiles prennent leur esprit des causes qui les ont fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils sont victorieux, le calme qui succède à cette calamité passagère est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les instrumens de ces heureux troubles, réunissent

plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme le plus capable est devenu le plus puissant, & chacun est étonné de se trouver à la place qui lui avoit été marquée par la nature.

Mais lorsque les dissentions ont une source impure ; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine les horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent les juges qui les ont flétris & deviennent les oracles des lois qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profusions & par leurs désordres, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce chaos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage est souillé par le sang, l'adultère & le viol ; la fureur, brutale de la multitude, se plait à détruire tout ce dont elle ne peut jouir : ainsi périssent, en quelques heures, les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des lois, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le peuple avide des nouveautés dans l'espérance d'un meilleur sort : ces matières & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez voulut faire exécuter les ordres qu'il avoit reçus dans l'ancien hémisphère. Il fut aussitôt dégradé, mis aux fers, & relégué dans une île déserte d'où il ne devoit sortir que pour être transféré dans la métropole.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la rivière des Amazones, & l'avoit occupé assez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se servir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta

Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civiles recommencèrent ; la fureur fut extrême dans les deux partis : personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens furent forcés de prendre part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendards du vice-roi, les autres sous ceux de Gonzale. Ils traînoient l'artillerie, ils applanissoient les chemins, ils portoient le bagage. Après des succès long-temps variés, la fortune couronna la rebellion sous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques ; les magistrats le suivoient.

On avoit jonché les rues de fleurs ; l'air retentiſſoit du ſon des cloches & des divers inſtrumens de muſique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné : il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le déſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes, changèrent ces diſpoſitions. Ceux mêmes dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

VIII. Un vieux prêtre fait enfin finir l'effuſion du ſang eſpagnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gaſca, prêtre avancé en âge, mais prudent, déſintéreſſé, ferme, & ſur-tout très-délié. Il n'amenoit point de troupes, mais on lui avoit confié des pouvoirs illimités. Le premier uſage qu'il ſe permit d'en faire, ce fut de publier un pardon univerſel, ſans diſtinction de perſonnes ou de crimes, & de révoquer les lois ſévères qui avoient rendu l'adminiſtration précédente odieuſe. Cette démarche ſeule lui donna la flotte & les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amniſtie avoit été

offerte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseilloient, les troubles se trouvoient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée, & il eut recours aux armes dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cusco où la Gasca rassembloit ses forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Saesahuana. Un des lieutenans du général rebelle le voyant abandonné, dès la première charge, par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre & porter sa tête sur un échafaud; on pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers : une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par le ministère de ses bourreaux, immolé plus de mille Espagnols, & fait périr, dans des travaux excessifs, plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus éton-

nans dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Dans un temps où toutes les ames étoient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il avoit épouſée, quoique l'uſage de changer de drapeaux, ſelon les circonſtances, fut généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la mémoire du plus léger ſervice, & ceux qui l'avoient une fois obligé pouvoient lui manquer impunément. Sa cruauté étoit devenue proverbe ; & dans ſes plus atroces exécutions, il ne perdoit rien de ſa gaieté. Fortement enclin à la raillerie, avec une ſaillie on le déſarmoit, pendant qu'il inſultoit au cri de la douleur qui lui paroiſſoit le cri de la lâcheté ou de la foibleſſe. Ce cœur de fer ſe jouoit de tout. Pour rien il ôtoit, pour rien il conſervoit la vie, parce qu'à ſes yeux la vie n'étoit rien. Sa paſſion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de ſon corps, que la vigueur monſtrueuſe de ſon ame ne ſe maintinſſent juſques dans l'âge le plus avancé. Dans la dernière vieilleſſe, il étoit encore le premier ſoldat, il étoit le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à ſa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, ſans montrer aucun remords du paſſé, ſans montrer aucune inquiétude ſur l'avenir.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays & dans tous les siècles; mais au Pérou, elles devoient avoir un caractère particulier de férocité. Ceux qui les suscitoient, ceux qui s'y engageoient étoient la plupart des aventuriers sans éducation & sans naissance. L'avarice qui les avoit poussés dans le Nouveau-Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissentions domestiques si durables & si violentes. Tous, tous sans exception, ne voyoient dans le chef qu'ils avoient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devoit se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptoit de solde. Comme le pillage & la confiscation devoient être le fruit de la victoire, il n'y avoit jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche étoit exposé aux accusations, & il ne périssoit guère moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant, avoient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits, & l'on se livroit de nouveau à tous les excès de la licence militaire qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de

l'autre hémisphère, les plus séditieux des conquérans & de ceux qui suivoient leurs traces, avoient misérablement péri dans les divers évènemens qui l'avoient tant de fois bouleversée. Il n'avoit guère survécu aux troubles que ceux qui avoient constamment préféré des occupations paisibles au fracas & aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvoit encore rester de commotion dans quelques esprits, s'appaisa peu à peu comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête. Alors, & alors seulement, les rois catholiques se purent dire avec vérité les rois des Espagnols fixés au Pérou. Mais il restoit un Inca.

Cet héritier légitime de tant de vastes Etats vivoit au milieu des montagnes dans l'indépendance. Des princesses de son sang, asservies aux conquérans, abusèrent de son inexpérience & de sa jeunesse pour l'engager à se rendre à Lima. Les usurpateurs de ses droits incontestables poussèrent l'insolence jusqu'à lui donner des lettres de grace, & ne lui assignèrent qu'un très-modique domaine pour sa subsistance. Il alla cacher sa honte & ses regrets dans la vallée d'Yucay, où une mort encore trop tardive termina trois ans après sa malheureuse carrière. Une fille unique

qui lui furvécut, époufa Loyola ; & de ce mariage font forties les maifons d'Oropefa & d'Alcannizas. Ainfi fut confommée la conquête du Pérou, vers l'an 1560.

Lorfque les Caftillans s'étoient montrés pour la première fois dans cet empire, il avoit plus de quinze cents milles de côtés fur la mer du fud, & dans fa profondeur il n'étoit borné que par les plus hautes des Cordelières. En moins d'un demi-fiècle, ces hommes turbulens poufsèrent à l'eft leurs conquêtes depuis Panama jufqu'à la rivière de la Plata, & à l'oueft depuis le Chagre jufqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquifitions fuffent la plupart féparées du Pérou par des déferts affreux ou par des peuples qui défendoient opiniâtrément leur liberté, elles y furent toutes incorporées & en reçurent la loi jufque dans les derniers temps. Nous allons parcourir celles qui ont confervé ou acquis quelque importance, & nous commencerons par le Darien.

IX. Notions fur le Darien. Cette contrée étoit-elle digne de divifer les nations?

Cette étroite langue de terre qui joint l'Amérique méridionale avec la feptentrionale, eft fortifiée par une chaîne de hautes montagnes affez folide pour réfifter à l'impulfion des deux océans oppofés. Le pays eft fi aride, fi pluvieux,

ſi mal-ſain, ſi rempli d'inſectes, que les Eſpagnols n'auroient jamais vraiſemblablement ſongé à s'y fixer, s'ils n'euſſent trouvé à Porto-Bello & à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer atlantique & la mer du ſud. Le reſte de l'iſthme les attira ſi peu, que les établiſſemens de Sainte-Marie & de Nombre de Dios qu'on y avoit d'abord formés, ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina en 1698 douze cents Ecoſſais à s'y rendre. La ſociété, unie pour cette entrepriſe, ſe propoſoit de gagner la confiance du petit nombre de ſauvages que le fer n'avoit pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avoient éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyoit plus abondantes qu'elles ne le ſont, de couper le paſſage aux galions par des croiſières habilement dirigées, & de combiner aſſez heureuſement ſes forces avec celle de la Jamaïque, pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet ſi menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confiſquer les effets de tous les Anglais qui trafiquoient ſi utilement dans ſes royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puiſſance déja trop af-

foiblie, une escadre suffisante pour le faire échouer; il déplut aux Hollandais, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étoient seuls en possession; il déplut au ministère britannique même, qui prévit que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avoit été placée.

Mais la crainte seule qu'avoient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin, les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avoient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenoit depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissemens naissans commencèrent à décheoir en 1716, & de nos jours il n'en reste plus que trois, défendus par quatre petits forts & par cent soldats.

La province de Carthagène est bornée à l'ouest par la rivière de Darien, & à l'est par celle de X. Etendue, climat, sol,

fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagène.

la Magdeleine. Elle a cinquante-trois lieues de côtes, & quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides & très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace, sont séparées par des vallées larges, arrosées & fertiles. L'humidité & la chaleur excessives du climat empêchent, à la vérité, que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer; mais le riz, le manioc, mais le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation, que le coton, & encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent après lui: mais les peuples que ces brigands se proposoient d'asservir, leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heridia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla Carthagène.

Des corsaires français pillèrent la nouvelle

ville en 1544. Elle fut brûlée quarante & un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître vouloit illustrer. Les Anglais se virent réduits en 1741, à la honte d'en lever le siége, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon & de Wentowort; les cabales qui divisoient le camp & la flotte; un défaut d'expérience dans la plupart des chefs; & de soumission dans les subalternes : toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire & des avantages qu'elle s'étoit promis d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. Une garnison, plus ou moins

E 3

nombreuse, selon les circonstances, défend tant d'ouvrages. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du Nouveau Monde : elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixième partie de cette population ; les Indiens, les nègres, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène que dans la plupart des autres colonies. On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se réfugier dans les campagnes & à s'y livrer à des travaux fatigans, qu'un certain orgueil national & d'anciennes habi-

tudes leur rendent également insupportables. L'indolence est poussée si loin dans cette région, que les hommes & les femmes richent ne quittent leurs hamacs que rarement & pour peu de temps.

Le climat doit être un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & presque continuelles à Carthagène. Les torrens d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents de nord-est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres: on s'en apperçoit jusque dans leurs paroles toujours traînantes & prononcées à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois ou quatre mois; mais ils perdent ensuite l'un & l'autre.

Ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes, pour n'avoir pas digéré; à d'autres, parce

qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissemens accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer : souvent il expire au milieu de ces transports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Une limonade faite avec le suc de l'opentia ou raquette est, selon Godin, le meilleur spécifique que l'on ait encore trouvé contre une maladie si meurtrière. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers temps ne courent aucun risque. Des témoins éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre.

La ville & son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse qui attaque indifféremment les régnicoles & les étrangers. Les physiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, avoient oublié qu'on ne voit rien de semblable dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, il a été fondé un hôpital. Ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si raisonnable est perdu par l'avarice des administrateurs, qui, sans être arrêtés par le danger des communications, per-

mettent aux pauvres de fortir & d'aller mendier. Auffi le nombre des malades eft-il fi grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenfe. Chacun y jouit d'un petit terrein qui lui eft marqué à fon entrée; il s'y bâtit une habitation relative à fa fortune, où il vit fans trouble jufqu'à la fin de fes jours, qui font fouvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite fi puiffamment au plaifir dont l'attrait eft le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en font attaqués : c'eft une démangeaifon ajoutée à une démangeaifon. Elles femblent s'irriter par la fatisfaction des befoins qu'elles donnent; elles croiffent par leurs remèdes & fe reproduifent l'une par l'autre. L'inconvénient de voir ce mal ardent qui coule avec le fang, fe perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres défordres peut-être chimériques.

Nous permettra-t-on une conjecture? Il eft des peuples en Afrique, placés à peu près à la même latitude, qui font dans l'ufage de fe frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre femblable au palmier. Cette huile eft d'une odeur défagréable; mais outre la propriété qu'elle a d'éloigner les infectes incommodes fous ce ciel ardent, elle fert à affouplir la peau, à conferver

cet organe si essentiel à la vie, ou à y rétablir le libre exercice de la fonction auquel la nature l'a destiné ; elle calme encore l'irritation que la sécheresse & l'aridité doivent causer à la peau, qui devient alors si dure, que toute transpiration est interceptée. Qu'on essaye une méthode à peu près semblable à Carthagène ; qu'on y joigne la propreté qu'exige le climat, & peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lèpre.

Malgré cette maladie dégoûtante, malgré les vices multipliés d'un climat incommode & dangereux, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène, à cause de son port, un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On n'y éprouve pas plus d'agitation que sur la rivière la plus tranquille : deux canaux y conduisent. Celui qu'on nomme Boca-Grande, large de sept à huit cents toises, avoit autrefois si peu de profondeur, que le plus léger canot y passoit difficilement. L'océan l'a successivement creusé au point qu'on y trouve jusqu'à douze pieds d'eau en quelques endroits. Si la révolution des temps amenoit de plus grands changemens, la place seroit exposée : aussi la cour de Madrid s'occupe-t-elle sérieuse-

ment des moyens de prévenir un si grand malheur. Peut-être, après y avoir beaucoup réfléchi, ne trouvera-t-on pas d'expédient plus simple & plus sûr que d'opposer aux flottes ennemies une digue formée par de vieux navires remplis de pierres & enfoncés dans la mer. Le canal de Bocachique a été jusqu'ici le seul praticable; il est si étroit qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau de front. Les Anglais ayant détruit en 1741 les fortifications qui le défendoient, on les rétablit avec plus d'intelligence. Ce ne fut plus à l'entrée du goulet qu'on les plaça, mais en-dedans du canal, où elles assurent une défense plus opiniâtre.

Du temps que ces contrées étoient approvisionnées par la voie si connue des galions, les vaisseaux partis d'Espagne tous ensemble passoient à Carthagène avant d'aller à Porto-Bello, & y repassoient avant de reprendre la route de l'Europe. Au premier voyage ils y déposoient les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement des provinces de l'intérieur, & ils en recevoient le prix au second. Lorsque des navires isolés furent substitués à ces monstrueux armemens, la ville eut la même destination. Ce fut toujours le pont de communication de l'ancien hémisphère avec une grande partie du nouveau. Depuis 1748 jusqu'en

1753, cet entrepôt ne vit arriver d'Espagne que vingt-sept navires, qui, en échange des marchandises qu'ils avoient portées, reçurent, chaque année : en or, 9,357,806 livres; en argent, 4,729,498 livres; en productions, 851,765 liv.; en tout, 14,939,069 livres.

L'article des denrées fut formé par quatre mille huit cent quatre-vingts quintaux de cacao, dont la valeur fut en Europe de 509,760 livres; par cinq cent quatre-vingts quintaux de quinquina, dont la valeur fut de 200,880 livres; par dix-sept quintaux de laine de vigogne, dont la valeur fut de 12,474 livres; par un quintal & demi de vanille, dont la valeur fut de 11,988 livres; par sept quintaux d'écaille, dont la valeur fut de 4,698 livres; par quinze quintaux de nacre de perle, dont la valeur fut de 1701 liv.; par seize quintaux de baume, dont la valeur fut de 18,900 livres; par deux mille trente quintaux de brésil, dont la valeur fut de 29,295 liv.; par deux mille cent cuirs en poil, dont la valeur fut de 34,020 l.; par quarante-deux quintaux de sang-de-dragon, dont la valeur fut de 2,389 liv.; par six quintaux d'huile marie, dont la valeur fut de 2,700 livres; par sept quintaux de salse-pareille, dont la valeur fut de 972 liv.; par un quintal d'ivoire, dont la

valeur fut de 388 livres; enfin par cent quatre-vingt-huit quintaux de coton, dont la valeur fut de 11,600 livres.

Dans ces retours, où il n'y eut rien pour le gouvernement, & où tout fut pour le commerce, le territoire de Carthagène n'entra que pour 93,241 livres. Le sol de Sainte-Marthe est encore moins utile.

XI. Causes de l'oubli où est tombée la province de Sainte-Marthe.

Cette province qui a quatre-vingts lieues du levant au couchant, & cent trente du nord au midi, fut, comme les contrées de son voisinage, découverte malheureusement à l'époque désastreuse où les rois d'Espagne, uniquement occupés de leur agrandissement en Europe, ne demandoient à ceux de leurs sujets qui passoient dans le Nouveau-Monde, que le quint de l'or qu'ils ramassoient dans leurs pillages. A cette condition, des brigands que poussoient l'amour de la nouveauté, une passion désordonnée pour des métaux, l'espoir même de mériter le ciel, étoient les arbitres & les seuls arbitres de leurs actions. Ils pouvoient, sans qu'on les en punît ou qu'on les en blâmât, errer dans une région ou dans une autre, conserver une conquête ou l'abandonner, mettre une terre en valeur ou la détruire, massacrer des peuples ou les traiter avec humanité. Tout convenoit à la Cour

de Madrid, pourvu qu'on lui envoyât beaucoup de richeſſes. La ſource lui en paroiſſoit toujours honnête & toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peut exprimer, furent la ſuite néceſſaire de ces principes abominables : la déſolation fut univerſelle. On en voit encore par-tout les funeſtes traces, mais plus particulièrement à Sainte-Marthe. Après que ſes deſtructeurs eurent dépouillé les peuplades de l'or qu'elles avoient ramaſſé dans leurs rivières, des perles qu'elles avoient pêchées ſur leurs côtes, ils diſparurent. Le peu d'entre eux qui s'y fixèrent élevèrent une ou deux villes & quelques bourgades qui ſont reſtées ſans communication juſqu'à ce qu'elle ait été ouverte par l'activité infatigable de quelques miſſionnaires capucins qui ſont parvenus, de nos jours, à réunir dans huit hameaux trois mille cent quatre-vingt onze Motilones ou Euagiras, les plus féroces des ſauvages indépendans qui la traverſoient. Là végète leur mépriſable poſtérité, nourrie & ſervie par quelques Indiens ou par quelques nègres. Jamais la métropole n'a envoyé un navire dans cette contrée, & jamais elle n'en a reçu la moindre production. L'induſtrie & l'activité s'y réduiſent à livrer en fraude des beſtiaux, ſur-tout des mulets, aux Hol-

landais & aux autres cultivateurs des îles voisines qui donnent en échange des vêtemens & quelques autres objets de peu de valeur.

La superstition perpétue cette funeste indolence; elle empêche de voir que ce n'est point par des cérémonies, par des flagellations, par des *auto-da-fé*, qu'on honore la divinité, mais par des sueurs, par des défrichemens, par des travaux utiles. Ces hommes orgueilleux se persuadent qu'ils sont plus grands dans une église ou aux pieds d'un moine que dans des guérets ou un atelier. La tyrannie de leurs prêtres n'a pas permis que les lumières qui auroient pu les détromper arrivassent jusqu'à eux : cet ouvrage même, écrit pour les éclairer, leur sera inconnu. Si quelque heureux hasard le faisoit tomber dans leurs mains, ils en auroient horreur & le regarderoient comme une production criminelle dont il faudroit brûler l'auteur.

XII. Premiers événemens dont le pays de Venezuela fut le théâtre.

Alphonse Ojeda reconnut le premier en 1499 le pays appelé Venezuela ou petite Venise, nom qu'il reçut parce qu'on y vit quelques huttes établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine. Ni cet aventurier, ni ceux qui le suivirent ne songeoient à y former des établissemens. Leur ambition étoit

de faire des esclaves pour les transporter aux îles que leur férocité avoit dépeuplées. Ce ne fut qu'en 1527 que Jean d'Ampuez fixa sur cette côte une colonie, & qu'il promit à sa cour une contrée abondante en métaux. Cette assurance donna lieu, l'année suivante, à un arrangement assez singulier pour être remarqué.

Charles-Quint, qui avoit réuni un si grand nombre de couronnes sur sa tête & concentré dans ses mains tant de puissances, se trouvoit engagé par son ambition ou par la jalousie de ses voisins dans des querelles interminables, dont la dépense excédoit ses facultés. Dans ses besoins, il avoit emprunté des sommes considérables aux Velsers d'Ausbourg, alors les plus riches négocians de l'Europe. Ce prince leur offrit en paiement la province de Venezuela, & ils l'acceptèrent comme un fief de la Castille.

On devoit croire que des marchands qui devoient leur fortune à l'achat & à la vente des productions territoriales, établiroient des cultures dans leur domaine ; on devoit croire que des Allemands élevés au milieu des mines feroient exploiter celles qui se trouveroient sur la concession qui leur étoit faite : ces espérances furent entièrement trompées. Les Velsers n'embarquèrent pour le Nouveau-Monde

Monde que quatre ou cinq cents de ces féroces soldats que leur patrie commençoit à vendre à quiconque vouloit & pouvoit payer leur sang. Ces vils stipendiaires portèrent au-delà des mers le goût du brigandage qu'ils avoient contracté dans les différentes guerres où ils avoient servi. Sous la conduite de leurs chefs, Alfinger & Sailler, ils parcoururent un pays immense, mettant les sauvages à la torture & leur déchirant le flanc pour les forcer à dire où étoit leur or. Des Indiens, entraînés & chargés de vivres, qu'on massacroit à l'instant où ils tomboient de fatigue, suivoient cette troupe barbare. Heureusement la faim, la fatigue, les flèches empoisonnées délivrèrent la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnols se remirent en possession d'un sol dont les Velsers ne vouloient plus, & leur conduite ne fut guère différente de celle qui venoit de causer tant d'horreur. Leur commandant Carvajal paya, il est vrai, de sa tête ses atrocités; mais ce châtiment ne rappela pas du tombeau les victimes qu'on y avoit plongées. De leurs cendres sortirent avec le temps quelques productions dont le cacao fut la plus importante.

Le cacaoïer est un arbre de grandeur moyenne, qui pousse ordinairement de sa racine cinq ou six

XIII. Le cacao a toujours fixé

les yeux de l'Espagne sur Venezuela.

troncs. Son bois est blanc, cassant & léger; sa racine roussâtre & un peu raboteuse. A mesure qu'il croît, il jette des branches inclinées, qui ne s'étendent pas au loin. Ses feuilles sont alternes, ovales, terminées en pointe. Les plus grandes ont huit à neuf pouces de longueur sur trois de largeur; elles sont toutes portées sur des pédicules courts, applatis & accompagnés à leur base de deux membranes ou stipules. Les fleurs naissent par petits paquets le long des tiges & des branches; leur calice est verdâtre à cinq divisions profondes. Les cinq pétales qui composent la corolle sont petits, jaunes, renflés par le bas, prolongés en une lanière repliée en arc & élargie à son extrémité. Ils tiennent à une gaîne formée par l'assemblage de dix filets, dont cinq portent des étamines. Les cinq autres intermédiaires sont plus longs & en forme de languette. Le pistil, placé dans le centre & surmonté d'un seul style, devient une capsule ovoïde & presque ligneuse, longue de six à sept pouces, large de deux, inégale à sa surface, relevée de dix côtes, séparées intérieurement en cinq loges par des cloisons membraneuses. Les amendes qu'elle contient, au nombre de trente & plus, sont recouvertes d'une coque cassante & enveloppées d'une pulpe blanchâtre.

Ces amendes font la base du chocolat, dont la bonté dépend de la partie huileuse qu'elles contiennent & conféquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capfule, lorfqu'après avoir paffé fucceffivement du vert au jaune, elle acquiert une couleur de mufc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en fépare toutes les amendes enveloppées de leur pulpe, que l'on entaffe dans des efpèces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe & enlève l'humidité furabondante des amendes, que l'on expofe enfuite au foleil fur des claies pour achever la deffication. Le cacao ainfi préparé fe conferve affez longtemps, pourvu qu'il foit dans un lieu fec : mais il n'eft pas avantageux de le garder, parce qu'il perd en vieilliffant une partie de fon huile & de fa vertu.

Le cacaoïer vient aifément des graines que l'on sème dans des trous alignés, à la diftance de cinq ou fix pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être très-fraîches, ne tardent pas à germer. L'arbre s'élève affez promptement, & commence à récompenfer les travaux du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes qui font égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrein gras &

humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se dessèche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. Les champs des cacaoïers sont encore sujets à être dévastés par les ouragans, si l'on ne prend la précaution de les entourer d'une lisière d'arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent prospérer. Les soins qu'ils exigent d'ailleurs ne sont ni pénibles ni dispendieux : il suffit d'arracher les herbes qui les priveroient de leur nourriture.

Le cacaoïer est cultivé avec succès dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde; il croît même naturellement dans quelques-unes : cependant son fruit n'est nulle part aussi abondant qu'à Venezuela. Nulle part, si l'on en excepte Soconusco, il n'est d'aussi bonne qualité.

Mais, pendant deux siècles, les travaux de la colonie ne tournèrent pas au profit de sa métropole. Le commerce national étoit tellement surchargé de droits, tellement embarrassé de formalités, que la province trouvoit un grand avantage à recevoir des mains des Hollandais de Curacao toutes les marchandises dont elle avoit besoin, & à leur donner en paiement sa production que ces

infatigables voisins vendoient avec un bénéfice énorme à une partie de l'Europe, même au peuple propriétaire du terrein où elle étoit récoltée. Ces liaisons interlopes étoient si vives & si suivies, que, depuis 1700 jusqu'à la fin de 1727, il ne fut expédié des ports d'Espagne pour Venezuela que cinq navires, qui, sans exception, firent tous un voyage plus ou moins ruineux.

XIV. La province de Venezuela est mise sous le joug du monopole. Prospérités de la compagnie.

Tel étoit l'état des choses, lorsque quelques négocians de la province de Guipuscoa jugèrent, en 1728, qu'il leur seroit utile de se réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva & encouragea ces vues. Les principales conditions de l'octroi furent que la compagnie paieroit pour tout ce qu'elle voudroit envoyer, pour tout ce qu'elle pourroit recevoir, les impôts déja établis, & qu'elle entretiendroit à ses frais un nombre de gardes-côtes suffisant pour préserver le pays de la contrebande.

Il se fit successivement quelques changemens dans le régime de ce corps. On ne l'avoit d'abord autorisé qu'à envoyer deux navires chaque année. La liberté d'en expédier autant qu'il lui conviendroit lui fut accordée en 1734.

Dans les premiers temps la compagnie ne jouissoit pas d'un privilége exclusif. Le gouvernement

le lui accorda en 1742, pour le département de Caraque, & dix ans après pour celui de Maracaybo, deux territoires dont la réunion forme la province de Venezuela qui occupe quatre cents milles sur la côte.

Jusqu'en 1744, les vaisseaux, à leur retour du Nouveau-Monde, devoient tous déposer leur cargaison entière dans la rade de Cadix. Après cette époque, leurs obligations se réduisirent à y porter le cacao nécessaire à l'approvisionnement de l'Andalousie & des contrées limitrophes. On consentit que le reste fût débarqué à Saint-Sébastien, berceau de la compagnie.

C'étoit dans cette ville que se tenoit originairement l'assemblée générale des intéressés. En 1751 on la transféra dans la capitale de l'empire, où tous les deux ans elle est présidée par quelqu'un des membres les plus accrédités du conseil des Indes.

Les marchandises étoient livrées à l'acheteur qui en offroit un plus haut prix. Un mécontentement universel avertit la cour qu'un petit nombre de riches associés s'emparoient du cacao, regardé en Espagne comme une denrée de première nécessité, & le vendoient ensuite tout ce qu'ils vouloient. Ces murmures firent régler en 1752, que sans

supprimer les magasins établis à Saint-Sébastien, à Cadix & à Madrid, on en établiroit de nouveaux à la Corogne, à Alicante, à Barcelone, & que dans tous ces lieux le cacao seroit distribué en détail aux citoyens au prix fixé par le ministère.

La compagnie obtint en 1753, que ses actions seroient réputées un bien immeuble, qu'on pourroit les substituer à perpétuité, & en former ces majorats inaliénables & indivisibles qui flattent si généralement la fierté espagnole.

On statua en 1761, que la compagnie avanceroit aux associés qui le desireroient la valeur de seize actions; que ces effets seroient mis en dépôt, & qu'on pourroit les vendre, si après un temps convenu le propriétaire ne les retiroit pas. Le but de cette sage disposition étoit de secourir ceux des intéressés qui auroient quelque embarras dans leurs affaires, & de maintenir par des moyens honnêtes le crédit de l'association.

Par des arrangemens faits en 1776, les opérations de la compagnie doivent s'étendre à Cumana, à l'Orenoque, à la Trinité, à la Marguerite. On n'a pas, il est vrai, asservi ces contrées à son monopole; mais les faveurs qu'elle a reçues sont équivalentes à un privilége exclusif.

Pendant ces changemens, les hommes libres &

les esclaves se multiplioient à Venezuela. Les sept cent cinquante-neuf plantations distribuées dans soixante-une vallées sortoient de leur langueur, & il s'en formoit d'autres ; les anciennes cultures faisoient des progrès, & l'on en établissoit de nouvelles : les troupeaux avançoient de plus en plus dans l'intérieur des terres. C'étoit principalement dans le district de Caraque que les améliorations étoient remarquables. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitans, la plupart aisés. La Guayra qui servoit à sa navigation, quoique ce ne fût qu'un mauvais mouillage entouré d'un petit nombre de cabannes, devenoit peu à peu une peuplade considérable & même une assez bonne rade par le moyen d'un grand mole construit avec intelligence.

Puerto-Cabello, entièrement abandonné, & cependant un des meilleurs ports de l'Amérique, voyoit s'élever trois cents maisons. Essayons de démêler les causes de cette singulière prospérité sous le joug du monopole.

La compagnie comprit de bonne heure que ses succès seroient inséparables de ceux de la colonie, & elle avança aux habitans jusqu'à 3,240,000 livres sans intérêt. La dette devoit être acquittée en denrées, & ceux qui manquoient à leurs en-

gagemens étoient traduits au tribunal du représentant du roi, qui jugeoit seul si les causes du retard étoient ou n'étoient pas légitimes.

Les magasins de la compagnie furent constamment pourvus de tout ce qui pouvoit être utile au pays, constamment ouverts à tout ce qu'il pouvoit livrer. De cette manière, les travaux ne languirent jamais faute de moyens ou par défaut de débouchés.

La valeur de ce que la compagnie devoit vendre, la valeur de ce qu'elle devoit acheter ne furent pas abandonnées à la rapacité de ses agens. Le gouvernement de la province fixa toujours le prix de ce qui arrivoit d'Europe; & une assemblée composée des administrateurs, des colons & des facteurs, décida toujours du prix des productions du sol.

Ceux des habitans du Nouveau-Monde qui n'étoient pas contens de ce qui étoit réglé, eurent la liberté d'envoyer dans l'ancien, pour leur propre compte, la sixième partie de leurs récoltes, & d'en retirer le produit en marchandises, mais toujours sur les navires de la compagnie.

Par ces arrangemens le cultivateur fut mieux récompensé de ses sueurs qu'il ne l'avoit été au temps du commerce interlope. Ce nouvel ordre

de choses ne fut réellement funeste qu'à un petit nombre d'hommes intrigans, actifs & hardis qui réunissoient à vil prix dans leurs mains les productions du pays, pour les livrer à un prix beaucoup plus considérable à des navigateurs étrangers du même caractère qu'eux.

Le nouveau royaume de Grenade, le Mexique, quelques îles d'Amérique & les Canaries étoient dans l'usage de tirer de Venezuela une partie du cacao que leurs habitans consommoient. Ces colonies continuèrent à jouir de leur droit sans gêne; elles l'exercèrent même plus utilement, parce que la production qu'elles cherchoient à se procurer devint plus abondante & fut obtenue à meilleur marché.

Autrefois Venezuela ne fournissoit rien au commerce de la métropole. Depuis son origine, la compagnie lui a toujours livré des productions dont la masse s'est accrue successivement. Depuis 1748 jusqu'en 1753, la compagnie porta tous les ans dans la colonie pour 5,197,327 livres en marchandises. Tous les ans elle en retira 239,144 liv. en argent; trente-sept mille quintaux de cacao, qu'elle vendit 5,332,000 livres; deux mille cinq cents quintaux de tabac, qu'elle vendit 178,200 l.; cent cinquante-sept quintaux d'indigo, qu'elle ven-

dit 198,990 liv.; vingt-deux mille cuirs en poil, qu'elle vendit 356,400 livres; du *dividi*, qu'elle vendit 27,000 livres : de forte que fes retours montèrent à 6,831,734 liv. Le bénéfice apparent fut donc de 3,634,407 liv. : nous difons apparent, parce que fur cette fomme les frais & les droits confommèrent 1,932,500 liv. La compagnie n'eut de gain réel que 1,701,897 liv.

Toutes ces branches de commerce ont reçu de l'augmentation, excepté celle du dividi qu'il a fallu abandonner depuis qu'on a reconnu qu'il n'étoit pas propre à remplacer dans les teintures la galle d'Alep, comme on l'avoit cru un peu légèrement. L'extenfion auroit été plus confidérable fi l'on eût réuffi à interrompre les liaifons interlopes: mais malgré la vigilance de dix bâtimens croifeurs avec quatre-vingt-fix canons, cent quatre-vingt-douze pierriers, cinq cent dix-huit hommes d'équipage; malgré douze poftes de dix ou douze foldats chacun, établis fur la côte; malgré la dépenfe annuelle de 1,400,000 liv., la contrebande n'a pas été entièrement extirpée, & c'eft à Coro qu'elle fe fait principalement.

La nation s'eft également bien trouvée de l'établiffement de la compagnie. Elle ne lui paie le cacao que la moitié de ce que les Hollandais le

lui vendoient. Le quintal qu'on obtient aujourd'hui en Espagne pour 160 livres, en coûtoit autrefois 320 liv.

Les avantages que le gouvernement retire de la création de la compagnie ne sont pas moins sensibles. Antérieurement à cette époque les revenus de la couronne à Venezuela n'y étoient jamais suffisans pour les dépenses de souveraineté. Depuis elles ont beaucoup augmenté, & parce qu'on a construit la citadelle de Puerto-Cabello qui a coûté 1,620,000 livres, & parce qu'on entretient dans le pays un plus grand nombre de troupes régulières. Cependant le fisc a un superflu qu'il fait refluer à Cumana, à la Marguerite, à la Trinité & sur l'Orenoque. Ce n'est pas tout : en Europe les denrées de la colonie paient annuellement à l'État plus de 1,600,000 livres, & la navigation qu'elles occasionnent lui forme quinze cents matelots, ou les lui tient toujours en activité.

Mais la compagnie même a-t-elle prospéré? Tout, dans les premiers temps, portoit à douter si elle auroit jamais une existence heureuse. Quoique les colons eussent le droit d'en être membres, ils refusèrent d'abord de lui livrer leurs productions. En Espagne, où une association commerçante étoit une nouveauté, on ne s'empressa guère de

s'y faire inscrire, malgré l'exemple qu'en avoient donné le souverain, la reine, l'infant Don Louis & la province de Guipuscoa. Il fallut réduire à quinze cents le nombre des actions qu'il avoit été résolu de porter à trois mille, & le capital qui devoit être de six millions fut réduit à trois. Ces contrariétés n'empêchèrent pas qu'on ne fît aux intéressés des répartitions considérables, même dans les premiers ans. Les sommes en réserve se trouvèrent pourtant suffisantes en 1752 pour doubler les fonds primitifs, & pour les tripler en 1766 avec un intérêt régulier de cinq pour cent, sans compter les dividendes extraordinaires. Au premier janvier 1772 la compagnie, même en y comprenant la valeur des actions qui s'étoit élevée à 9,000,000 liv., ne devoit que 15,198,618 liv. 12 sous; & elle avoit 21,153,760 liv. 4 sous: c'étoit donc 5,955,141 liv. 12 sous qu'elle avoit de plus qu'elle ne devoit.

Le mauvais esprit qui règne généralement dans les sociétés exclusives, n'a pas autant infecté celle de Caraque que les autres. Des entreprises folles ne l'ont jamais jetée hors de ses mesures. Sa bonne-foi l'a préservée de tout procès, de la contestation même la plus légère. Pour ne pas exposer son sort aux caprices de l'Océan, au mal-

heur des guerres, elle a fait constamment assurer ses cargaisons : une fidélité inviolable a suivi ses engagemens. Enfin, dans une région où la plupart des terres sont substituées, & où il y a peu de bons débouchés pour l'argent, elle a obtenu à deux & demi pour cent tout celui que ses besoins demandoient.

Pour se ménager la bienveillance de la nation, généralement refusée par-tout au monopole, la compagnie a toujours voulu paroître animée d'un esprit public. Dès 1735 elle se chargea des ateliers de Placencia qui fournissoient à peine huit mille fusils chaque année, & qui, sans compter quelques autres armes qu'on a commencé à y fabriquer, en donnent actuellement quatorze mille quatre cents, avec leurs platines, qu'auparavant il falloit tirer de Liége. Quoique durant la courte guerre de 1762, la compagnie eût vu tomber dans les mains des Anglais six de ses navires richement chargés, elle ne laissa pas de consacrer au gouvernement tout ce qu'elle pouvoit avoir de crédit & de puissance. Les bois de construction périssoient dans la Navarre : il falloit les couper; il falloit pratiquer des routes pour les traîner sur les bords de la Vidassoa; il falloit rendre cette rivière capricieuse, propre à les porter à son em-

bouchure; il falloit les conduire ensuite à l'important port du Ferrol : depuis 1766, la compagnie exécute toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cesse d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie : il est douteux si on lui laissera le temps de les exécuter. Le parti que paroît avoir pris la cour de Madrid, d'ouvrir tous ses ports du Nouveau-Monde à tous ses sujets de l'ancien, doit faire présumer que la province de Venezuela cessera un peu plutôt, un peu plus tard, d'être dans les liens du monopole. La dissolution de la compagnie sera-t-elle un bien ; sera-t-elle un mal ? Les bonnes ou mauvaises combinaisons que fera le ministère espagnol, résoudront le problême.

XV. La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de Las-Casas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante.

La côte de Cumana fut découverte en 1498 par Colomb. Ojéda, qui étoit embarqué avec ce grand navigateur, y aborda l'année suivante, & y fit même assez paisiblement quelques échanges avec les sauvages. Il parut plus commode aux aventuriers qui le suivirent, de dépouiller ces hommes foibles de leur or ou de leurs perles, & ce brigandage étoit aussi commun dans cette contrée que dans les autres parties de l'Amérique, lorsque Las-Casas entreprit d'en arrêter le cours,

Cet homme si célèbre dans les annales du Nouveau Monde, avoit accompagné son père à l'époque même de la découverte. La douceur & la simplicité des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contre eux, que de leurs folles superstitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémisphère à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur, & pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendroit jamais rien dans les établissemens déjà formés, & il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devoient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires: personne ne pouvoit se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcheroit qu'on ne les prît pour être de la race de ces Espagnols qui s'étoient rendus si odieux par leurs barbaries. Avec ces espèces de chevaliers, il comptoit réussir sans guerre, sans violence & sans esclavage, à civiliser les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines.

Il

Il ne demandoit aucun secours au fisc dans les premiers temps, & il se contentoit pour la suite du douzième des tributs qu'il y feroit tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée, & traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit sur le ministère espagnol le système de Las Casas. Les refus ne le rebutèrent point, & il réussit à se faire assigner Cumana pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussitôt toutes les provinces de la Castille pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des ateliers; mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur pour s'expatrier, que des soldats ou des matelots : à peine en peut-il déterminer deux cents à le suivre. Avec eux, il fait voile pour l'Amérique, & aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation assez heureuse.

Quoique Las Casas n'eût quitté le nouvel hémisphère que depuis deux ans, à son retour la face s'en trouvoit totalement changée. La destruction entière des Indiens dans les îles soumises à l'Espagne, avoit inspiré la résolution d'aller chercher dans le continent des esclaves, pour

remplacer les infortunés que l'oppreſſion avoit fait périr. Cette barbarie révolta l'ame indépendante des ſauvages. Dans leur reſſentiment, ils maſſacroient tous ceux de leurs raviſſeurs que le haſard faiſoit tomber dans leurs mains, & deux miſſionnaires que des vues vraiſemblablement louables avoient conduits à Cumana, furent la victime de ces juſtes repréſailles. Ocampo partit ſur-le-champ de Saint-Domingue pour aller punir un attentat commis contre le ciel même, ainſi qu'on s'exprimoit ; & après avoir mis tout à feu & à ſang, il y éleva une bourgade qu'il nomma Tolède.

Ce fut dans ces foibles paliſſades que Las Caſas ſe vit réduit à placer le petit nombre de ſes compagnons qui avoient réſiſté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avoit pas réuſſi à lui débaucher. Leur ſéjour n'y fut pas long : les traits d'un ennemi implacable percèrent la plupart d'entre eux ; & ceux que ces armes n'avoient pas atteints, furent forcés en 1521 d'aller chercher ailleurs un aſyle.

Quelques Eſpagnols ſe ſont depuis établis à Cumana : mais cette population a toujours été fort bornée, & ne s'eſt jamais éloignée des côtes. Pendant deux ſiècles, la métropole n'eut pas de liaiſons directes avec ſa colonie. Ce n'eſt que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires,

qui, en échange des boissons & des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao & quelques autres productions.

Ce fut Colomb qui le premier découvrit en 1498 l'Orenoque, dont les bords furent depuis appelés Guyanne espagnole. Ce grand fleuve tire sa source des Cordelières, & ne se jette dans l'océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi dans un cours immense par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées, & conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant, sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orenoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reste le sixième dans son plus grand accroissement. En octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

XVI. Du fleuve Orenoque.

Ce phénomène paroît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que ce fleuve croît, l'hémisphère du Nouveau-Monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers &

presque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordelières ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par Rionegro, connoître la situation & les mouvemens de l'un & de l'autre : peut-être trouveroit-on, dans la différence de leur position, de leur source & de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le systême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se seront portés sur les bords de l'Orenoque, on saura, du moins on cherchera les raisons des phé-

nomènes de son cours; mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux; son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent, par intervalle, le navigateur à porter ses bateaux & les denrées dont ils sont chargés.

XVII. Quelle fut la condition des femmes sur les bords de l'Orenoque, & quelle elle est encore.

Avant l'arrivée des Européens, les peuples qui traversent ou qui fréquentent ce fleuve voisin du brûlant équateur, ne connoissoient ni vêtemens, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivoient la plupart de chasse, de pêche, de fruits sauvages. L'agriculture devoit être peu de chose, où l'on n'avoit qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres qui, après avoir été brûlés ou pourris, laissoient un terrein propre à former un champ.

Les femmes étoient dans l'oppression sur l'Orenoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sureté & de sa subsistance; il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conservation du fruit de leur union:

mais avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister ; mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité, tout ôte la pensée & la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette co-habitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force & au courage, la foiblesse est toujours tyrannisée pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre ; les travaux regardés comme abjects sont leur partage. Des mains accoutumées à manier des armes ou la rame, se croiroient avilies par des occupations sédentaires, par celles mêmes de l'agriculture.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance & le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, & ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux ſexes ſe perfectionnent encore auſſitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété, qui n'exiſtoit pas chez les peuples ſauvages, qui étoit peu de choſe chez les peuples paſteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles ; l'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occaſionner dans la conſidération : alors, les nœuds du mariage ne ſe forment plus au haſard ; l'on veut qu'ils ſoient aſſortis. Pour être accepté, il faut plaire, & cette néceſſité attire des égards aux femmes, & leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce. Alors les affaires ſe multiplient, les rapports ſe compliquent. Les hommes que des relations plus étendues éloignent ſouvent de leur atelier ou de leurs foyers, ſe trouvent dans la néceſſité d'aſſocier à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la diſſipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obſcures ou ſérieuſes, elles ſe livrent ſans réſerve & avec ſuccès à des fonctions dont elles ſe trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère & familière la pratique de toutes les vertus domeſtiques. L'autorité, le reſpect &

l'attachement de tout ce qui les entoure, sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le temps où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent; la vie retirée ne leur convient plus; il leur faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaisirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, & la grande ambition, d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable, que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme & la femme à son époux, qu'au fond des forêts; que les enfans confiés, en naissant, à des mercenaires, ne sont plus un lien; & que l'inconstance qui n'auroit aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique & sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale &

de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie exercée contre les femmes sur les rives de l'Orenoque encore plus que dans le reste du Nouveau-Monde, doit être une des principales causes de la dépopulation de ces contrées si favorisées de la nature. Les mères y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent; en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le jésuite Gumilla, qui, averti que l'une de ses néophytes venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes:

« Plût à Dieu, père, plût à Dieu qu'au moment où ma mère me mit au monde, elle eût eu assez d'amour & de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours. Si ma mère m'eût étouffée lorsque je naquis, je serois morte, mais je n'aurois pas senti la mort; & j'aurois échappé à la plus malheureuse des

» conditions. Combien j'ai souffert ! & qui sait
» ce qui me reste à souffrir !

» Représente-toi, père, les peines qui sont ré-
» servées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils
» nous accompagnent dans les champs avec leur
» arc & leurs flèches ; nous y allons, nous, char-
» gées d'un enfant que nous portons dans une
» corbeille, & d'un autre qui pend à nos mamel-
» les. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un poiss-
» son. Nous bêchons la terre, nous ; & après avoir
» supporté toute la fatigue de la culture, nous
» supportons toute celle de la moisson. Ils revien-
» nent le soir sans aucun fardeau : nous, nous leur
» apportons des racines pour leur nourriture, &
» du maïs pour leur boisson. De retour chez eux,
» ils vont s'entretenir avec leurs amis : nous, nous
» allons chercher du bois & de l'eau pour préparer
» leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment :
» nous, nous passons la plus grande partie de la
» nuit à moudre le maïs & à leur faire la chica.
» Et quelle est la récompense de nos veilles ? Ils
» boivent ; & quand ils sont ivres, ils nous traî-
» nent par les cheveux, & nous foulent aux pieds.

» Ah, père ! plût à Dieu que ma mère m'eût
» étouffée en naissant ! Tu sais toi-même si nos
» plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois

» tous les jours : mais notre plus grand malheur,
» tu ne saurois le connoître. Il est triste pour la
» pauvre Indienne de servir son mari comme une
» esclave ; aux champs accablée de sueurs, & au
» logis privée de repos. Cependant il est plus
» affreux encore de le voir, au bout de vingt ans,
» prendre une autre femme plus jeune, qui n'a point
» de jugement. Il s'attache à elle ; elle frappe nos
» enfans ; elle nous commande ; elle nous traite
» comme ses servantes ; & au moindre murmure
» qui nous échapperoit, une branche d'arbre le-
» vée ..... Ah ! père, comment veux-tu que nous
» supportions cet état ? Qu'a de mieux à faire une
» Indienne, que de soustraire son enfant à une servi-
» tude mille fois pire que la mort ? Plût à Dieu, père,
» je te le répète, que ma mère m'eût assez aimée
» pour m'enterrer lorsque je naquis ! mon cœur
» n'auroit pas tant à souffrir, ni mes yeux à pleurer ».

XVIII. Etat de la colonie espagnole formée sur les rives de l'Orenoque.

Les Espagnols, qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvroient, perdirent de vue l'Orenoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le méprisèrent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avoit jeté se livrèrent à la culture du tabac avec tant d'ardeur, qu'ils en livroient tous les ans quelques cargaisons

aux bâtimens étrangers qui se présentoient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, & des corsaires entreprenans pillèrent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753 : le chef d'escadre Nicolas de Yturiaga y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'étoit formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1771, on voyoit sur les rives de l'Orenoque treize villages qui réunissoient quatre mille deux cent dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou nègres, quatre cent trente-une propriétés, douze mille huit cent quarante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avoit réussi à détacher de la vie sauvage, étoient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avoient été sous la direction des Jésuites comptoient quatorze cent vingt-six habitans, trois cent quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers, comptoient dix-neuf cent trente-quatre habitans, trois cent cinq propriétés, neuf cent cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capu-

cins aragonois comptoient deux mille deux cent onze habitans, quatre cent soixante-dix propriétés, cinq cent sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne, comptoient six mille huit cent trente habitans, quinze cent quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'étoit en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cent vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cent quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers temps, les Hollandais de Curaçao trafiquoient seuls avec cet établissement; ils fournissoient à ses besoins, & on les payoit avec du tabac, des cuirs & des troupeaux. C'étoit à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se concluoient tous les marchés. Les Noirs & les Européens faisoient les leurs eux-mêmes; mais c'étoient les missionnaires seuls qui traitoient pour leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jetées

produiront, un peu plus tôt, un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser : mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps, qui accroît les forces, abrège les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne.

XIX. Courte description du nouveau royaume de Grenade.

Derrière les côtes très-étendues dont nous venons de parler, & dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Cordelières qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture; mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent, offrent un sol fertile.

Même avant la conquête, le pays étoit fort peu habité. Au milieu des sauvages qui le parcouroient, s'étoit cependant formée une nation qui avoit une religion, un gouvernement, une culture, & qui, quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens, s'étoit élevée beaucoup au-dessus de tous les au-

tres peuples de l'Amérique. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous apptennent comment avoit été créé cet état : mais on doit croire qu'il a existé, quoiqu'il ne reste aucune trace de sa civilisation.

Ce royaume, s'il est permis de se servir de cette expression, se nommoit Bogota. Benalcazar qui commandoit à Quitto, l'attaqua en 1526, du côté du sud ; & Quesada qui avoit débarqué à Sainte-Marthe, l'attaqua du côté du nord. Des hommes unis entre eux, accoutumés à combattre ensemble, conduits par un chef absolu, ces hommes devoient faire & firent en effet quelque résistance ; mais il fallut enfin céder à la valeur, aux armes & à la discipline de l'Europe. Les deux capitaines espagnols eurent la gloire, puisqu'on veut que c'en soit une, d'ajouter une grande possession à celles dont leurs souverains s'étoient laissés surcharger dans cet autre hémisphère. Avec le temps, les provinces plus ou moins éloignées de ce centre, se soumirent en partie. Nous disons en partie, parce que l'organisation du pays est telle, qu'il ne fut jamais possible d'en subjuguer tous les habitans, & que ceux d'entre eux qui avoient reçu des fers les brisoient aussitôt qu'ils avoient le courage de le bien vouloir. Il n'est pas même sans quelque vraisemblance que la plupart auroient pris

cette détermination, si on les eût assujétis à ces travaux destructeurs qui ont causé tant de ravages dans les autres parties du Nouveau-Monde.

XX. Ce qu'a été le nouveau royaume de Grenade, ce qu'il est & ce qu'il peut devenir.

Quelques écrivains ont parlé avec un enthousiasme presque sans exemple des richesses qui sortirent d'abord du nouveau royaume ; ils les font monter au point d'étonner les imaginations les plus avides du merveilleux : jamais peut être on ne poussa si loin l'exagération. Si la réalité eût seulement approché des fables, cette grande prospérité seroit consignée dans des registres publics, ainsi que celles de toutes les colonies véritablement intéressantes ; d'autres monumens en auroient perpétué le souvenir. Dans aucun temps ces trésors n'existèrent donc que sur la plume d'un petit nombre d'auteurs naturellement crédules, ou qui se laissoient entraîner par l'espoir d'ajouter à l'éclat dont déja brilloit leur patrie.

Le nouveau royaume fournit aujourd'hui l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, & qui n'a guère plus de dureté que le crystal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-temps que les émeraudes d'un vert gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela

cela qu'on les appeloit orientales. Cette opinion a été abandonnée, lorsque ceux qui la défendoient se sont vus dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Actuellement il est établi que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces pierreries que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouvel hémisphère.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouvèrent beaucoup qu'ils brisèrent sur des enclumes, dans la persuasion où étoient ces aventuriers qu'elles ne devoient pas se briser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible, par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas les avoient tirées. La Nouvelle-Grenade ne tarda pas à remplir le vide. Cette région nous envoie maintenant moins de ces pierreries, soit qu'elles soient devenues plus rares, soit que la mode en ait diminué dans nos climats : mais l'or qui en vient est plus abondant, & ce sont les provinces du Popayan & du Choco qui le fournissent. On l'obtient sans de grands dangers & sans des dépenses considérables.

Ce précieux métal, qu'ailleurs il faut arracher aux entrailles des rochers, des montagnes ou des abîmes, se trouve presque à la superficie de la terre :

il est mêlé avec elle ; mais des lavages plus ou moins souvent répétés, l'en séparent assez aisément. Les noirs, qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que l'expérience a démontré que les fraîcheurs les y faisoient périr très-rapidement, les noirs sont chargés seuls de ces travaux pénibles. L'usage est que ces esclaves rendent à leurs maîtres une quantité d'or déterminée ; ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils en trouvent dans les jours consacrés au repos par la religion, mais sous la condition formelle de pourvoir à leur nourriture durant ces fêtes. Par ces arrangemens, les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entre eux sont en état, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Alors ils lèvent leurs yeux jusqu'aux Espagnols ; alors ils mêlent leur sang avec celui de ces conquérans superbes.

La cour de Madrid étoit mécontente qu'une région dont on lui exaltoit sans cesse les avantages naturels, lui envoyât si peu d'objets, & lui envoyoit si peu de chacun. L'éloignement où étoit ce vaste pays de l'autorité établie à Lima pour gouverner toute l'Amérique méridionale, devoit être une des principales causes de cette inaction. Une

surveillance plus immédiate pouvoit lui communiquer plus de mouvement & un mouvement plus régulier ; on la lui donna. La vice-royauté du Pérou fut coupée en deux : celle qu'en 1718 on établit dans la Nouvelle-Grenade, fut formée sur la mer du nord de tout l'espace qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'à l'Orenoque, & sur la mer du sud, de celui qui commence à Veragua & qui finit à Tumbès. Dans l'intérieur des terres, le Quito y fut encore incorporé.

Cette innovation, quoique sage, quoique nécessaire, ne produisit pas d'abord le grand bien qu'on s'en étoit promis. Il faut beaucoup de temps pour former de bons administrateurs ; il en faut peut-être davantage pour établir l'ordre & pour rappeler au travail des générations énervées par deux siècles de fainéantise & de libertinage. La révolution a cependant commencé à s'opérer, & l'Espagne en retire deja quelque fruit.

La moitié de l'or que ramasse la colonie passoit en fraude à l'étranger, & c'étoit principalement par les rivières d'Atrato & de la Hache : on s'est rendu maître de leurs cours par des forts placés convenablement. Malgré ces précautions, il se fera de la contrebande tout le temps que les Espagnols & leurs voisins auront intérêt à s'y livrer ;

mais elle sera moindre qu'elle ne l'étoit ; les ports de la métropole enverront plus de marchandises & recevront plus de métaux.

La communication entre une province & une autre province, entre une ville & une autre ville, entre une bourgade même & une autre bourgade, étoit difficile ou impraticable ; tout voyageur étoit plus ou moins exposé à être pillé, à être massacré par les Indiens indépendans. Ces ennemis autrefois implacables cèdent peu à peu aux invitations des missionnaires qui ont le courage de les aller chercher, & aux témoignages de bienveillance qui ont enfin remplacé les férocités si généralement pratiquées dans le Nouveau-Monde. Si cet esprit de douceur se perpétue, les sauvages de cette contrée pourront être un jour tous civilisés & tous sédentaires.

Malgré la bonté connue d'une grande partie du territoire, plusieurs des provinces qui forment le nouveau royaume tiroient leur subsistance de l'Europe ou de l'Amérique septentrionale. On s'est vu enfin en état de proscrire les farines étrangères dans toute l'étendue de la vice-royauté, d'en fournir même à Cuba. Lorsque les moyens ne manqueront plus, les cultures particulières au Nouveau-Monde seront établies sur les côtes ; mais la

difficulté, la cherté des transports ne permettront guères à l'intérieur du pays d'en pousser les récoltes au-delà de la consommation locale. Le vœu des peuples qui l'habite se borne généralement à l'extension des mines.

Tout annonce qu'elles sont comme innombrables dans le nouveau royaume ; la qualité du sol les indique : les tremblemens de terre presque journaliers en tirent leur origine ; c'est de leur sein que doit couler tout l'or qu'entraîne habituellement les rivières, & c'étoit d'elles qu'étoit sorti celui que les Espagnols, à leur arrivée dans le Nouveau-Monde, arrachèrent sur les côtes en si grande quantité aux sauvages. A Mariquita, à Muso, à Pampelune, à Tacayma, à Canaverales, ce ne sont pas de simples conjectures ; les grandes mines qui s'y trouvent vont être ouvertes, & l'on espère qu'elles ne seront pas moins abondantes que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite avec tant de succès depuis quelque temps. Ces nouvelles richesses iront se réunir à celles du Choco & du Popoyan dans Santa-Fé de Bogota, capitale de la vice-royauté.

La ville est située au pied d'un mont sourcilleux & froid, à l'entrée d'une vaste & superbe plaine. En 1774, elle avoit dix-sept cent soixante-dix

maiſons, trois mille deux cent quarante-ſix familles, & ſeize mille deux cent trente-trois habitans. La population y doit augmenter, puiſque c'eſt le ſiége du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, l'entrepôt du commerce, puiſqu'enfin c'eſt la réſidence d'un archevêque, dont la juridiction immédiate s'étend ſur trente & une bourgades eſpagnoles qu'on appelle villes, ſur cent quatre-vingt-quinze peuplades d'Indiens anciennement aſſujétis, ſur vingt-huit miſſions établies dans des temps modernes, & qui, comme métropolitain, a auſſi une ſorte d'inſpection ſur les diocèſes de Quito, de Panama, de Caraque, de Sainte-Marthe & de Carthagène. C'eſt par cette dernière place, quoique éloignée de cent lieues, & par la rivière de la Magdeleine, que Santa-Fè entretient ſa communication avec l'Europe : la même route ſert pour Quito.

XXI. Singularités remarquables dans la province de Quito.

Cette province a une étendue immenſe; mais la plus grande partie de ce vaſte eſpace eſt remplie de forêts, de marais, de déſerts où l'on ne rencontre que de loin en loin quelques ſauvages errans. Il n'y a proprement d'occupé, de gouverné par les Eſpagnols, qu'une vallée de quatre-vingts lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordelières.

C'eſt un des plus beaux pays du monde : même au centre de la zone torride, le printemps eſt perpétuel. La nature a réuni ſous la ligne, qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, tout ce qui pouvoit tempérer les ardeurs de l'aſtre bienfaiſant qui féconde tout ; l'élévation du globe dans cette ſommité de ſa ſphère ; le voiſinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuſes & toujours couvertes de neige ; des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. Cependant, après une matinée généralement délicieuſe, des vapeurs commencent à s'élever vers une heure ou deux. L'air ſe couvre de ſombres nuées qui ſe convertiſſent en orages. Tout luit alors, tout paroît embraſé du feu des éclairs ; le tonnerre fait retentir les monts avec un fracas horrible : de temps en temps d'affreux tremblemens s'y joignent. Quelquefois la pluie ou le ſoleil ſont conſtans quinze jours de ſuite ; &, à cette époque, la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſéchereſſe enfante des maladies dangereuſes.

Mais ſi l'on excepte ces contre-temps infiniment rares, le climat eſt un des plus ſains. L'air

y eſt ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtans qui affligent l'Amérique preſque entière. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

L'humidité & l'action du ſoleil étant continuelles & toujours ſuffiſantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a ſans ceſſe ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſons de l'année. A meſure que l'herbe ſe deſsèche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies eſt à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes & ornées de fleurs odoriférantes; ſans ceſſe chargés de fruits dont la couleur, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naiſſance à la maturité. Les grains s'élèvent dans les mêmes progreſſions d'une fécondité toujours renaiſſante. On voit d'un coup-d'œil germer les ſemences nouvelles; d'autres grandir & ſe hériſſer d'épis; d'autres jaunir; d'autres enfin tomber ſous la faucille du moiſſonneur. Toute l'année ſe paſſe

à semer & à recueillir dans l'enceinte du même horizon. Cette variété constante tient uniquement à la diversité des expositions.

Aussi est-ce la partie du continent américain la plus peuplée. On voit dix ou douze mille habitans à Saint-Michel d'Ibarra, dix-huit ou vingt mille à Otabalo, dix à douze mille à Latacunga, dix-huit à vingt mille à Riobamba, huit à dix mille à Hambato, vingt-cinq à trente mille à Cuenca, dix mille à Loxa, & six mille à Zaruna. Les campagnes n'offrent pas moins d'hommes que les villes.

XXII. Le pays de Quito est très-peuplé, & pourquoi. Quels sont les travaux de ses habitans.

La population seroit certainement moins considérable, si, comme en tant d'autres lieux, elle avoit été enterrée dans les mines. Des écrits sans nombre ont blâmé les habitans de cette contrée d'avoir laissé tomber celles qui furent ouvertes au temps de la conquête, & d'avoir négligé celles qui ont été découvertes successivement. Le reproche paroît mal fondé à des gens éclairés qui ont vu les choses de très-près. Ils pensent généralement que les mines de ce district ne sont pas assez abondantes pour soutenir les frais qu'il faudroit faire pour les exploiter. Nous ne nous permettrons pas de prononcer sur cette contestation. Cependant, pour peu qu'on réfléchisse sur la passion

que les Espagnols montrèrent dans tous les temps pour un genre de richesse qui, sans aucun travail de leur part, ne coûtoit que le sang de leurs esclaves, on présumera qu'il n'y a qu'une entière impossibilité fondée sur des expériences répétées, qui ait pu les déterminer à se refuser à leur penchant naturel & aux pressantes sollicitations de leur métropole.

Dans les pays de Quito, les manufactures exercent les bras qu'énervent ailleurs les mines. On y fabrique beaucoup de chapeaux, beaucoup de toiles de coton, beaucoup de draps grossiers. Avec le produit de ce qu'en consommoient les différentes contrées de l'Amérique méridionale, il payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui fut jamais permis de demander à son sol; le poison sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon fait avec de la graisse de chèvre, que lui fournissoient Piura & Truxillo; le fer en nature ou travaillé qu'exigeoient sa culture & ses ateliers; le peu qu'il lui étoit possible de consommer des marchandises de notre hémisphère. Ces ressources ont bien diminué depuis qu'il s'est établi des fabriques du même genre dans les provinces voisines, sur-tout depuis que le meilleur marché des toileries & des lainages de l'Europe

en a singulièrement étendu l'usage : aussi le pays est-il tombé dans la plus extrême misère.

Jamais il n'en sortira par ses denrées. Ce n'est pas que ses campagnes ne soient généralement couvertes de cannes à sucre, de toutes sortes de grains, de fruits délicieux, de nombreux troupeaux. Difficilement nommeroit-on un sol aussi fertile & dont l'exploitation ne fût pas plus chère : mais rien de ce qu'il fournit ne peut alimenter les marchés étrangers : il faut que ces richesses naturelles soient consommées sur le même terrein qui les a produites. Le quinquina est la seule production qui jusqu'ici ait pu être exportée.

XXIII. Le quinquina vient de la province de Quito. Considération sur ce remède.

L'arbre qui donne ce précieux remède pousse une tige droite, & s'élève beaucoup lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Son tronc & ses branches sont proportionnés à sa hauteur. Les feuilles opposées, réunies à leur base par une membrane ou stipule intermédiaire, sont ovales, élargies par le bas, aiguës à leur sommet, très-lisses & d'un beau vert. De l'aisselle des feuilles supérieures, plus petites, sortent des bouquets de fleurs semblables, au premier aspect, à celles de la lavande. Leur court calice a cinq divisions. La corolle forme un tube alongé, bleuâtre en dehors, rouge à l'intérieur, rempli de cinq étamines,

évasé par le haut & divisé en cinq lobes finement dentelés. Elle est portée sur le pistil qui, surmonté d'un seule style, occupe le fond du calice & devient avec lui un fruit sec, tronqué supérieurement, partagé dans sa longueur en deux demi-coques remplies de semences, bordées d'un feuillet membreux.

Cet arbre croît sur la pente des montagnes. Sa seule partie précieuse est son écorce, connue par sa vertu fébrifuge & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses & des expériences réitérées aient démontré que l'écorce mince avoit plus de vertu.

Les habitans distinguent trois espèces ou plutôt trois variétés de quinquina. Le jaune & le rouge qui sont également estimés & ne diffèrent que par l'intensité de leur couleur; le blanc qui est peu recherché à cause de sa vertu très-inférieure. On le reconnoît à sa feuille moins lisse & plus ronde, à sa fleur plus blanche, à sa graine plus grosse, & à son écorce blanche à l'extérieur. L'écorce de la bonne espèce est ordinairement brune, cassante & rude à sa surface, avec des brisures.

Sur les bords du Maragnon, le pays de Jaën

fournit beaucoup de quinquina blanc ; mais on crut long temps que le jaune & le rouge ne se trouvoient que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546 par le capitaine Alonzo de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues de cette place, sur la montagne de Cajanuma ; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. En voulant multiplier les récoltes, on détruisit les arbres anciens, & on ne laissa pas aux nouveaux le temps de prendre toute leur croissance; de sorte que les plus forts ont maintenant à peine trois toises de hauteur. Cette disette fit multiplier les recherches. Enfin on retrouva le même arbre à Riobamba, à Cuenca, dans le voisinage de Loxa, & plus récemment à Bogota dans le nouveau royaume.

Le quinquina fut connu à Rome en 1659. Les Jésuites qui l'y avoient porté, le distribuèrent gratuitement aux pauvres & le vendirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remède eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa ne pouvant

fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'avisèrent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes ont été plus efficaces que l'autorité pour empêcher la falsification. Aussi l'usage du remède est-il devenu de plus en plus général, sur-tout en Angleterre.

C'est une opinion généralement reçue que les naturels du pays connurent fort anciennement le quinquina, & qu'ils recouroient à sa vertu contre les fièvres intermittentes. On le faisoit simplement infuser dans l'eau, & l'on donnoit la liqueur à boire au malade, sans le marc. M. Joseph de Jussieu leur enseigna à en tirer l'extrait, dont l'usage est bien préférable à celui de l'écorce en nature.

Ce botaniste, le plus habile de ceux que leur passion pour les progrès de l'histoire naturelle aient conduits dans les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, avoit un zèle bien plus étendu. Il parcourut la plupart des montagnes de l'Amérique méridionale avec des fatigues incroyables, & il se disposoit à enrichir l'Europe des grandes

découvertes qu'il avoit faites, lorsque ses papiers lui furent volés. Une mémoire excellente pouvoit remédier en partie à cette infortune. Cette ressource lui fut encore ôtée. Au Pérou, on eut un besoin pressant d'un médecin & d'un ingénieur. M. de Jussieu avoit les connoissances que demandent ces deux professions, & l'administration du pays en exigea l'emploi. Les nouveaux travaux furent accompagnés de tant de contradictions, de dégoûts & d'ingratitudes, que cet excellent homme n'y put résister. Son esprit étoit entièrement aliéné, lorsqu'en 1771 on l'embarqua sans fortune pour une patrie qu'il avoit quittée depuis trente-six ans. Ni le gouvernement qui l'avoit envoyé dans l'autre hémisphère, ni celui qui l'y avoit retenu ne daignèrent s'occuper de sa destinée. Elle auroit été affreuse, sans la tendresse d'un frère, aussi respecté pour sa vertu que célèbre par ses lumières. Les dignes neveux de M. Bernard de Jussieu, ont hérité des sollicitudes de leur oncle pour l'infortuné voyageur mort en 1779. Puisse cette conduite d'une famille illustre dans les sciences, servir de modèle à tous ceux qui, pour leur bonheur ou pour leur malheur, cultivent les lettres !

M. Joseph de Jussieu, qui avoit trouvé les

peuples dociles aux instructions qu'il leur donnoit sur le quinquina, voulut leur persuader encore de perfectionner, par des soins suivis, & la cochenille sylvestre que le pays même fournissoit à leurs manufactures, & la cannelle grossière qu'ils tiroient de Quixos & de Macas : mais ses conseils n'ont rien produit jusqu'ici, soit que ces productions se soient refusées à toute amélioration, soit qu'on n'ait fait aucun effort pour les y amener.

La dernière conjecture paroîtra la plus vraisemblable à ceux qui auront une juste idée des maîtres du pays. Plus généralement encore que les autres Espagnols américains, ils vivent dans une oisiveté dont rien ne les fait sortir, dans des débauches qu'aucun motif ne peut interrompre. Ces mœurs sont plus particulièrement les mœurs des hommes que la naissance, les emplois ou la fortune ont fixés dans la ville de Quito, capitale de la province, & très-agréablement bâtie sur le penchant de la célèbre montagne de Pichincha. Cinquante mille métis, indiens ou nègres, excités par ces exemples séduisans, infestent aussi ce séjour de leurs vices, & y poussent en particulier la passion pour l'eau-de-vie de sucre & pour le jeu, à des excès inconnus dans les autres grandes cités du Nouveau-Monde.

Mais

XXIV.
Digression fur la formation des montagnes.

Mais pour distraire notre imagination de tant de tableaux défolans qui nous ont peut-être trop occupés, perdons un moment de vue ces campagnes enfanglantées, & entrons dans le Pérou, en fixant d'abord nos regards fur ces monts effrayans, où de favans & courageux aftronomes allèrent mefurer la figure de la terre. Livrons-nous aux fentimens qu'ils éprouvèrent fans doute & que doit éprouver le voyageur inftruit ou ignorant, par-tout où la nature lui offre un pareil fpectacle. Ofons même nous permettre quelques conjectures générales fur la formation des montagnes.

A l'afpect de ces maffes énormes qui s'élèvent à des hauteurs prodigieufes au-deffus de l'humble furface du globe où les hommes ont prefque tous établi leur demeure; de ces maffes, ici couronnées d'impénétrables & antiques forêts qui n'ont jamais retenti du bruit de la coignée, là, ne préfentant qu'une furface aride & dépouillée; dans une contrée, d'une majefté filencieufe & tranquille, qui arrête la nuée dans fon cours & qui brife l'impétuofité des vents; dans une autre, éloignant le voyageur de leurs fommets par des remparts de glace, du centre defquels la flamme s'élance en tourbillons, ou effrayant celui qui les

franchit par des abîmes obscurs & muets, creusés à ses côtés; plusieurs donnant issue à des torrens impétueux qui descendent avec fracas de leurs flancs entr'ouverts, à des rivières, à des fleuves, à des fontaines, à des sources bouillantes; toutes promenant leurs ombres rafraîchissantes sur les plaines qui les entourent, & leur prêtant un abri successif contre les ardeurs du soleil, du moment où cet astre dore leur cime, en se levant, jusqu'au moment où il se couche : à cet aspect, dis-je, tout homme s'arrête avec étonnement, & le scrutateur de la nature tombe dans la méditation.

Il se demande qui est-ce qui a donné naissance, là au Vésuve, à l'Etna, à l'Apennin; ici aux Cordillères ? Ces monts sont-ils aussi vieux que le monde? ont-ils été produits en un instant? ou la molécule pierreuse qu'on en détache est-elle plus ancienne qu'eux? Seroient-ils les os d'un squelette dont les autres substances terrestres seroient les chairs? Sont-ils isolés, ou se tiennent-ils par un grand tronc commun dont ils sont autant de rameaux, & qui leur sert de fondement à eux-mêmes & de base à tout ce qui le couvre?

Si j'en crois celui-ci : « Un immense réservoir » d'eaux occupoit le centre de la terre. L'enve-

» loppe qui les contenoit se brisa; les cataractes du » ciel s'ouvrirent : tout fut submergé, se confondit, se délaya. Le chaos de la fable se » renouvela, & son débrouillement ne commença » qu'au moment où la précipitation des différentes » matières s'exécutant selon les lois de la pesanteur » auxquelles elles obéissoient successivement, les » couches de ce limon hétérogène s'entassèrent » les unes sur les autres, & montrèrent leurs » pointes au-dessus de la surface des eaux, qui » allèrent se creuser un lit dans les plaines ».

Selon cet autre : « On tentera vainement avec » ces causes l'explication du phénomène, sans » l'intervention & l'approche d'une comète qu'il » appelle des vastes régions de l'espace où elles » se perdent. La colonne d'eau qui l'accompa- » gnoit se joignit à celles qui sortirent de l'abîme » souterrein & qui descendirent de l'atmosphère. » La pression de la comète les fit monter au- » dessus des montagnes les plus hautes; car elles » existoient déja, & ce fut du limon de ce déluge » qu'elles se reproduisirent ».

Ces hommes ne vous débitent que des rêves, me dit un troisième, & il ajoute : « Regardez » autour de vous, & vous verrez les montagnes » naître de l'élément même qui les détruit. C'est

» le feu qui durcit les couches molles de la terre; » c'eſt lui qui, dans ſon expanſion, favoriſée par » l'air & par l'eau, les bombe & pouſſe leurs » ſommets dans la nue; c'eſt lui qui les crève » & qui creuſe leurs vaſtes chaudières. Toute » montagne eſt un volcan qui ſe prépare ou » qui a ceſſé ».

Les cris de ce dernier ſont interrompus par un perſonnage éloquent. Il parle, je l'écoute, & le charme de ſon diſcours me laiſſe à peine la liberté de juger ſon opinion. Il dit : « Au com» mencement il n'y avoit point de montagnes : » les eaux couvroient la face uniforme de la » terre ; mais elles n'étoient pas en repos. L'ac» tion du ſatellite qui nous accompagne les agitoit, » juſque dans leur plus grande profondeur, du » mouvement de flux & de reflux que nous leur » voyons. A chaque oſcillation, elles entraînoient » avec elles une portion de ſédiment qu'elles dé» posèrent ſur une précédente. C'eſt de ces dépôts » continués pendant une longue ſuite de ſiècles » que les couches de la terre ſe ſont formées, » & les maſſes énormes qui vous étonnent ſont » le réſultat de ces couches accumulées. Le temps » n'eſt rien pour la nature ; & la cauſe la plus » légère qui agit ſans interruption, eſt capable

» des plus grands effets. L'action imperceptible
» & continue des eaux a formé les montagnes;
» l'action plus imperceptible & non moins continue
» d'une vapeur qui les mouille & d'un souffle
» qui les sèche, les abat de jour en jour, & les
» réduira au niveau des plaines. Alors les eaux
» se répandront encore uniformément sur la surface
» égale de la terre : alors le premier phénomène
» se renouvellera; & qui sait combien de
» fois les montagnes ont été détruites & reproduites
» duites »?

A ces mots, l'observateur Lehmann sourit, & me présentant le livre du législateur des Hébreux & le sien, il me dit: «Respecte celui-ci, & daigne jeter les yeux sur celui-là». Lehmann a exposé, dans le troisième volume de son art des mines, ses idées sur la formation des couches de la terre & la production des montagnes. Il marche d'après des observations constantes & réitérées qu'il a faites lui-même avec une sagacité peu commune & un travail dont on conçoit à peine l'opiniâtreté. Elles embrassent depuis les frontières de la Pologne jusqu'au bord du Rhin. L'analogie qui les rend applicables à beaucoup d'autres contrées en recommande la connoissance aux hommes studieux de l'histoire naturelle; & quoiqu'il attribue la

formation des couches de la terre au déluge, les faits dont il s'appuie n'en sont pas moins certains, & ses découvertes moins intéressantes.

Il distingue trois sortes de montagnes : les anti-diluviennes ou primitives, les post-diluviennes & les modernes. Les premières, variées dans leur élévation, sont les plus hautes : rarement isolées, elles forment des chaînes ; leur pente est brusque ; des montagnes post-diluviennes ou à couches les environnent de toutes parts : la consistance en est plus homogène, les tranches moins diverses ; leurs bancs toujours perpendiculaires & plus épais ; leurs racines descendent à une profondeur dont le terme est encore ignoré : les mines qu'elles renferment sont à filons. Les post-diluviennes sont à couches ; les couches différentes en sont formées de différentes substances : la dernière, ou celle de la base, est toujours de charbon de terre ; la première, ou celle du sommet, fournit toujours des fontaines salantes : elles ne manquent jamais d'aboutir aux montagnes à filons. Demandez-leur du cuivre, du plomb, du mercure, du fer, de l'argent même, mais en feuille & capillaré, elles vous en fourniront : mais elles tromperoient votre avidité, si vous vous promettiez d'y trouver de l'or ; elles sont l'ouvrage d'un déluge.

Les modernes, produites par le feu, par l'eau, par une infinité d'accidens divers & récens, ne montrent dans leur intérieur que des couches brisées, un mélange confus de toutes sortes de substances, tous les caractères du bouleversement & du désordre.

C'est en vain que la nature avoit recélé les métaux précieux dans ces masses les plus dures & les plus compactes; notre cupidité les a brisées. Encore si nous pouvions dire des hommes employés à ces effroyables travaux, ce que nous en lisons dans Cassiodore : « Ils entrent dans les mines » indigens, ils en sortent opulens; ils jouissent » d'une richesse qu'on n'ose leur enlever : ils sont » les seuls dont la fortune ne soit souillée ni par » la rapine, ni par la bassesse. »

Européens, méditez ce que cet écrivain judicieux ajoute : « Acquérir de l'or en immolant des » hommes, c'est un forfait; l'aller chercher à tra- » vers les périls de la mer, c'est une folie; en » amasser par la corruption & les vices, c'est une » lâcheté. Les seuls lucres qui soient justes, qui » soient honnêtes se font sans blesser personne, » & l'on ne possède sans remords que ce qui n'a » point été arraché à la prospérité d'autrui. »

Et vous, vous, pour avoir de l'or, vous avez

franchi les mers; pour avoir de l'or, vous avez envahi les contrées; pour avoir de l'or, vous en avez massacré la plus grande partie des habitans; pour avoir de l'or, vous avez précipité dans les entrailles de la terre ceux que vos poignards avoient épargnés; pour avoir de l'or, vous avez introduit sur la terre le commerce infame de l'homme & l'esclavage; pour avoir de l'or, vous renouvelez tous les jours les mêmes crimes. Puisse la chimère de Lazzarro Moro se réaliser, & les feux souterrains enflammer à-la-fois toutes ces montagnes dont vous avez fait autant de cachots où l'innocence expire depuis plusieurs siècles !

XXV. Organisation physique du Pérou propre.

La malédiction tomberoit d'abord sur les Cordillères ou Andes qui coupent l'Amérique presqu'entière dans sa longueur, & dont les différens rameaux s'étendent irrégulièrement dans sa largeur. C'est sur tout sous la ligne & au Pérou que ces célèbres montagnes imposent par leur majesté. A travers les masses énormes de neige qui couvrent les plus considérables, on démêle aisément qu'elles furent autrefois volcans; les tourbillons de fumée & de flamme qui sortent encore de quelques-unes, ne permettent pas le moindre doute sur ces éruptions. Chimboraco, la plus élevée, & qui a près de trois mille deux cent vingt toises au-dessus

du niveau de la mer, surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement servi de théâtre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cent trente, & deux mille quatre cent soixante-dix ; & c'est là cependant que les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter : la neige permanente a toujours rendu inaccessibles les sommets qui avoient plus d'élévation.

Une plaine qui a depuis trente jusqu'à cinquante lieues de largeur, & mille neuf cent quarante-neuf toises au-dessus de l'Océan, sert de base à ces étonnantes montagnes ; des lacs plus ou moins considérables occupent une partie de ce vaste espace. Celui de Titi-Caca, qui reçoit dix ou douze grandes rivières & beaucoup de petites, a soixante-dix toises de profondeur & quatre-vingts lieues de circonférence. De son sein s'élève une île où les instituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naissance ; ils la devoient, disoient-ils, au soleil, qui leur avoit prescrit d'établir son culte, de tirer les hommes de la barbarie, & de leur donner des lois bienfaisantes. Cette fable rendit ce lieu vénérable, & l'on y éleva un des plus

auguftes temples qui fuffent dans l'empire ; des pélerins y accouroient en foule des provinces avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'eft dans le pays une tradition généralement reçue, qu'à l'arrivée des Efpagnols les prêtres & les peuples jetèrent tant de richeffes dans les eaux, comme cela venoit de fe pratiquer à Cufco, dans un autre lac, fix lieues au fud de cette célèbre capitale. De la plupart des lacs fortent des torrens qui, avec le temps, ont creufé des gorges d'une profondeur effrayante. A leur fommet font ordinairement les mines, dans un terrein généralement aride : c'eft un peu plus bas que le bled croît, que les troupeaux paiffent ; dans le fond font cultivés le fucre, les fruits & le maïs.

La côte, d'une longueur immenfe, & depuis huit jufqu'à vingt lieues de largeur, qui s'étend de la plaine dont nous venons de parler à la mer, & que nous connoiffons fous le nom de vallées, n'eft qu'un amas de fables : la folitude & une éternelle ftérilité fembloient devoir être le partage de ce fol ingrat.

La nature varie & varie d'une manière très-remarquable dans ce terrein fi inégal ; les lieux les plus exhauffés font éternellement couverts de neige : viennent enfuite des rochers & des fables

nus; au-dessous on commence à voir quelques mousses; plus bas est l'icho, plante que l'on brûle, assez semblable au jonc, & qui devient plus longue & plus forte à mesure qu'on descend; des arbres se montrent enfin, au nombre de trois espèces particulières à ces montagnes, & qui toutes annoncent par leur structure & par leur feuillage la rigueur du climat où ils sont nés. Le plus utile de ces arbres est le cassis; il est pesant, il a de la consistance, il est de durée, & ces avantages le font destiner aux travaux des mines. Ces grands végétaux ne se retrouvent plus sous un ciel plus doux, & ils ne sont remplacés que par un petit nombre d'autres d'une qualité différente; il n'y en auroit même d'aucune espèce dans les vallées, si l'on n'y en avoit porté qui se sont naturalisés.

XXVI. En quoi diffèrent les montagnes, les plaines & les vallées du Pérou.

Dans cette région, l'air a une influence marquée sur le tempérament des habitans; ceux des contrées les plus élevées sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine & aux rhumatismes. Ces maladies, dangereuses pour tous les individus qu'elles attaquent, sont communément mortelles pour quiconque a contracté des maladies vénériennes ou se livre aux liqueurs fortes, & c'est malheureusement l'état ordinaire de ceux qui sont nés ou que l'avarice a conduits dans ces climats.

Ces calamités n'affligent pas les montagnes inférieures ; mais elles sont remplacées par d'autres fléaux encore plus funestes : les fièvres putrides & intermittentes, inconnues dans les pays dont on vient de parler, y sont habituelles ; on les gagne si aisément, que les voyageurs craindroient d'approcher des lieux qui en sont infectés ; elles sont souvent si malignes, qu'il n'échapperoit pas un seul homme à leur venin, si les habitans n'abandonnoient leurs bourgades pour y retourner lorsqu'une nouvelle saison les a purifiées. Il n'en étoit pas ainsi au temps des Incas ; mais depuis que les Espagnols ont introduit les cannes à sucre dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficilement, il s'élève des terres humectées que cette culture exige, des vapeurs infectes qui, échauffées par les rayons d'un soleil brûlant, deviennent mortelles.

Les fièvres tierces & intermittentes ne sont guère moins communes, guère moins opiniâtres dans les vallées que dans les gorges des montagnes ; mais elles y sont infiniment moins dangereuses : les suites n'en sont communément funestes que dans les campagnes où les secours manquent, où les précautions sont négligées.

Une maladie générale dans cette partie du

Nouveau-Monde, c'eft la petite-vérole, qui y fut portée en 1588 : elle n'y eft pas habituelle comme en Europe, mais elle y caufe par intervalle des ravages inexprimables; elle attaque indifféremment les blancs, les noirs, les indiens, les races mêlées; elle eft également meurtrière dans tous les climats. Il faut beaucoup efpérer de la pratique de l'inoculation, introduite depuis deux ans à Lima, & qui fans doute fera bientôt générale.

Il eft un autre fléau auquel l'efprit humain ne trouvera jamais de remède. Les tremblemens de terre, fi rares ailleurs que les générations fe fuccèdent fouvent fans en voir un feul, font fi ordinaires dans le Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une fuite d'époques d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence.

Ce phénomène, toujours irrégulier dans fes retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs fenfibles. Lorfqu'il doit être confidérable, il eft précédé d'un frémiffement dans l'air, dont le bruit eft femblable à celui d'une groffe pluie qui tombe d'un nuage diffous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air, qui s'agite en fens contraire. Les oifeaux volent alors par élancement; leur

queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux ; ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers, soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les animaux s'arrêtent ; &, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asyle contre la chute de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inattendue, tout se réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, & perd dans la contemplation de ce désordre l'idée & le courage d'y remédier.

La diversité des aspects sous lesquels les volcans se sont présentés à un de nos observateurs

les plus infatigables & les plus intelligens, lui a désigné différentes époques, séparées les unes des autres par des intervalles de temps si considérables, que la formation première de notre demeure en est renvoyée à une ancienneté dont l'imagination s'effraie. A la première de ces époques, les volcans jettent de leurs sommets du feu, de la fumée, des cendres, & versent de leurs flancs entr'ouverts des torrens de lave. A la seconde, ils sont éteints, ils le sont tous, & ne présentent qu'une vaste chaudière. A la troisième, l'air, la pluie, les vents, le froid, le chaud ont détruit la chaudière ou le crater, & il ne reste qu'un monticule. A la quatrième, ce monticule, dépouillé de son enveloppe, met à découvert une espèce de culot, qui, miné par le temps, ne laisse plus que la place où la montagne & le volcan ont existé; & cet état est une cinquième époque. Du centre de cette place s'étendent au loin des chaussées de lave; & ces chaussées, ou entières, ou brisées, ou réduites à des fragmens isolés, sont encore autant d'autres époques, entre chacune desquelles vous pouvez intercaler tant d'années, tant de siècles, tant de milliers de siècles qu'il vous plaira. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une de ces époques, quelle que soit celle que l'on choisisse, n'est point liée

dans la mémoire des hommes à celle qui lui succède dans la nature. Et le principe que de rien il ne se fait rien, & la destruction des êtres qui, se résolvant en d'autres, nous démontrent que rien ne se réduit à rien, semblent nous annoncer une éternité qui a précédé, une éternité qui suivra, & la co-existence du grand architecte avec son merveilleux ouvrage.

Le climat offre des singularités très-remarquables dans le haut Pérou. On y éprouve le même jour, quelquefois à la même heure, & toujours dans un espace très-borné, la température des zones les plus opposées. Ceux qui s'y rendent des vallées, sont percés, en arrivant, d'un froid rigoureux, dont ni le feu, ni l'action, ni les vêtemens ne peuvent les garantir; mais dont l'impression cesse d'être désagréable après un séjour d'un mois ou de trois semaines. Les symptômes du mal de mer tourmentent les voyageurs qui y paroissent pour la première fois, avec plus ou moins de violence, selon qu'ils en auroient eu à souffrir sur l'Océan. Cependant, quelle qu'en soit la raison, on n'est pas exposé à cet accident par-tout; & aucun des astronomes qui mesurèrent la figure de la terre sur les montagnes de Quito n'en fut attaqué.

Dans

Dans les vallées, on est autant ou plus étonné. Quoique très-près de l'équateur, ce pays jouit d'une délicieuse température. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles, sans qu'aucune puisse passer pour incommode : celle de l'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils ont passé. Ils ne la conservent en partie que parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossières ne s'élèvent régulièrement que vers le midi ; mais il est rare qu'elles se dissipent. Le ciel demeure communément assez couvert, pour que ces rayons qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légèrement.

Quelle que soit la raison d'un hiver si constant sous la zone torride, il est certain qu'il ne pleut jamais, ou qu'il ne pleut que tous les deux ou trois ans dans le Bas-Pérou. La physique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du sud-ouest qui y règne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles ? Le pays situé entre deux, con-

tinuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Il faudroit pourtant des pluies, & des pluies journalières, pour communiquer quelque fertilité aux côtes qui s'étendent depuis Tombès jusqu'à Lima, c'est-à-dire dans un espace de deux cent soixante-quatre lieues. Les sables en sont si généralement arides, qu'on n'y voit pas même une herbe, excepté dans les parties qu'il est possible d'arroser, & cette facilité n'est pas ordinaire. Il n'y a pas une seule source dans le Bas-Pérou ; les rivières n'y sont pas communes, & celles qu'on y voit n'ont la plupart de l'eau que six ou sept mois de l'année : ce sont des torrens qui sortent des lacs, plus ou moins grands, formés dans les Cordelières, qui ne parcourent qu'un court espace & qui tarissent durant l'été. Du temps des Incas, ces précieuses eaux étoient recueillies avec soin, &, par le secours de divers canaux, répandues sur une assez grande superficie qu'elles fertilisoient. Les Espagnols ont profité de ces travaux ; leurs bourgades & leurs villes ont remplacé les cabanes des Indiens qui, peut-être par cette raison, sont en

moindre nombre dans le Bas-Pérou que sur les montagnes. Les vallées qui de la capitale de l'empire conduisent au Chili, ont une grande ressemblance avec celles dont on vient de parler; cependant en quelques endroits elles se refusent moins obstinément à la culture.

XXVII. Le peu de Péruviens qui ont échappé au glaive ou à la tyrannie des conquérans, sont tombés dans l'abrutissement.

Malgré les désordres de son organisation physique, la région qui nous occupe avoit vu se former dans son sein un empire florissant. On ne sauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises, quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine politique, ne suppofent-ils pas une population considérable pour nourrir des productions de la terre une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas ?

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert ? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer du sud, brigands, sans naissance, sans éducation & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique. La

métropole tarda plus long-temps à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système d'oppression plus pesant & plus suivi que dans les autres contrées du Nouveau-Monde moins éloignées de l'Europe.

Un découragement universel étoit la suite nécessaire de cette conduite abominable : aussi les naturels du pays se dégoûtèrent-ils de l'état social & des fatigues qu'il entraîne. Ils persévèrent dans ces dispositions fâcheuses, & ne se donneroient même aucun soin pour faire naître des subsistances, s'ils n'y étoient contraints par le gouvernement. Leur conduite se ressent de cette violence. Les habitans d'une communauté, hommes, femmes, enfans, se réunissent tous pour labourer, pour ensemencer un champ: ces travaux, interrompus à chaque moment par des danses & par des festins, se font au son de divers instrumens. La même négligence, les mêmes plaisirs accompagnent la récolte du maïs & des autres grains. Ces peuples ne montrent pas plus d'ardeur pour se procurer des vêtemens. Inutilement on a tenté d'inspirer un meilleur esprit, un esprit plus convenable au bien de l'empire : l'autorité a été im-

puiſſante contre des uſages que ſa tyrannie avoit fait naître, que ſes injuſtices entretenoient.

Les Péruviens, tous les Péruviens ſans exception, ſont un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes : ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh ! que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire ? Les richeſſes que la nature a ſemées ſous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même inſenſibilité pour les honneurs ; ils ſont ce que l'on veut, ſans chagrin ni préférence ; ſerfs ou caciques, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique : tous les reſſorts de leur ame ſont briſés ; celui de la crainte même eſt ſouvent ſans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent & ils danſent, voilà tous leurs plaiſirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, diſent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

Le vide qui s'étoit fait dans la population du Pérou, & l'inertie de ce qui y étoit reſté d'hommes, déterminèrent les conquérans à l'introduction d'une race étrangère : mais ce ſupplé-

ment imaginé par un raffinement de la barbarie européenne, fut plus nuisible à l'Afrique qu'utile au pays des Incas. L'avarice ne retira pas de ces nouveaux esclaves tous les avantages qu'elle s'en étoit promis. Le gouvernement, par-tout occupé à mettre des taxes sur les vertus & sur les vices, sur l'industrie & sur la paresse, sur les bons & sur les mauvais projets, sur la liberté de commettre des vexations & sur la facilité à s'y soustraire; le gouvernement fit un monopôle de ce vil commerce: il fallut recevoir les noirs d'une main rivale ou ennemie, les faire arriver à leur destination par des climats mal-sains & des mers immenses, soutenir la dépense de plusieurs entrepôts fort chers. Cependant cette espèce d'hommes se multiplia beaucoup plus au Pérou qu'au Mexique; les Espagnols s'y trouvent aussi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

Au temps des premières conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Incas avoit une plus grande réputation de richesse que la Nouvelle-Espagne, & il en sortit en effet plus de trésors pendant un demi-siècle. La passion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous

paſſés avec l'eſpoir de venir jouir un jour dans leur patrie de la fortune qu'ils auroient faite, ils ſe fixèrent la plupart dans la colonie. La douceur du climat & la bonté des denrées les y attachoient. Ils comptoient d'ailleurs ſur une grande indépendance dans une région ſi éloignée de la métropole.

Il faut voir à quel degré de proſpérité s'eſt élevé le Pérou, par les travaux réunis de tant de races différentes. XXVIII. En quel état eſt maintenant le Pérou.

La côte immenſe qui s'étend depuis Panama juſqu'à Tombès, & qui en 1718 fut détachée du Pérou pour être incorporée au nouveau royaume, eſt une des plus miſérables régions du globe. Des marais vaſtes & nombreux en occupent une grande partie ; ce qu'ils ne couvrent pas eſt inondé durant plus de ſix mois chaque année par des pluies qui tombent en torrens. Du ſein de ces eaux croupiſſantes & mal-ſaines s'élèvent des forêts auſſi anciennes que le monde, & tellement embarraſſées de lianes, que l'homme le plus fort ou le plus intrépide ne ſauroit y pénétrer. Des brouillards épais & fréquens jettent un voile obſcur ſur ces hideuſes campagnes. Aucune des productions de l'ancien hémiſphère ne ſauroit croître dans ce ſol ingrat, & celles mêmes du nouveau n'y proſ-

pèrent guère : aussi n'y voit-on qu'un très-petit nombre de sauvages, la plupart errans, & si peu d'Espagnols, qu'on pourroit presque dire qu'il n'y en a point. La côte est heureusement terminée par le golfe de Guayaquil, où la nature est moins dégradée.

Ce fleuve vit s'élever en 1533 la seconde ville que les Espagnols bâtirent dans le Pérou. Les Indiens ne laissèrent pas subsister long-temps ce monument érigé contre leur liberté ; mais il fut rétabli quatre ans après par Orellana. Ce ne fut plus dans la baie de Charopte, qui avoit été d'abord choisie, qu'on le plaça ; la croupe d'une montagne, éloignée de la rivière de cinq à six cents toises, fut préférée. Les besoins du commerce déterminèrent dans la suite les négocians à former leurs habitations sur la rive même. L'espace qui les séparoit de leur première demeure, a été occupé successivement ; & aujourd'hui les deux quartiers sont entièrement réunis. Dans la ville basse & dans la ville haute, les maisons sont généralement en bois : autrefois toutes étoient couvertes de chaume ; il disparoît peu à peu par les ordres du gouvernement, qui a cru ce règlement nécessaire pour prévenir les accidens du feu, si ordinaires dans ces climats. Guayaquil

étoit naguères un lieu absolument ouvert; il est maintenant sous la protection de trois forts gardés seulement par ses habitans : ce sont de grosses poutres disposées en palissades. Sur ce sol toujours humide & submergé une grande partie de l'année, du bois que l'eau ne pourrit jamais est préférable aux ouvrages en terre ou en pierre les mieux entendus.

C'est une particularité aujourd'hui connue, que sur la côte de Guayaquil, aussi bien que sur celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme est attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manières. Les uns le tuent après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec.

Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille; &, en le comprimant, lui font rendre sa liqueur. On répète cette opération jusqu'à quatre fois en différens temps, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui faisoit le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveler.

On ne connoît point de couleur qui puisse être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée. Elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Ce n'est guère qu'un objet de curiosité; mais Guayaquil fournit aux provinces voisines des bœufs, des mulets, du sel, du poisson. Il fournit une grande abondance de cacao au Mexique & à l'Europe. C'est le chantier universel de la mer du sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit plus riche en mâtures & en bois de construction. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili & du Guatimala.

Cette ville est l'entrepôt nécessaire de tout le commerce que le Bas-Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Toutes les marchandises que ces contrées échangent, paf-

sent par les mains de ses négocians. Les plus gros des navires s'arrêtent à l'île de Puna, à six ou sept lieues de la place. Les autres peuvent remonter trente-cinq lieues dans le fleuve jusqu'à Caracol.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies sont continuelles pendant six mois, où des insectes dégoûtans & dangereux ne laissent pas un instant de tranquillité, où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'est guère propre à fixer ses habitans. Aussi n'y voit-on que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans la mollesse.

En quittant le territoire de Guayaquil, on entre dans les vallées du Pérou. Elles occupent quatre cents lieues d'une côte, semées d'un grand nombre de mauvaises rades, parmi lesquelles un heureux hasard a placé un ou deux assez bons ports. Dans

tout ce vaste espace, il n'y a pas la trace d'un seul chemin, & il faut la parcourir sur des mules pendant la nuit, parce que la réverbération du soleil en rend les sables impraticables durant le jour. A des distances de trente ou quarante lieues, on trouve les petites villes de Piura, de Peyta, de Santa, de Pisco, de Nasca, d'Ica, de Moquequa, d'Arica, & dans l'intervalle un petit nombre de hameaux ou de bourgades. Il n'y a dans toute cette étendue que trois villes dignes de ce nom : Truxillo, qui a neuf mille habitans, Arequipa qui en a quarante mille, & Lima qui en a cinquante-quatre mille. Ces divers établissemens ont été formés par-tout où il y avoit quelque veine de terre végétale, & par-tout où les eaux pouvoient fertiliser un limon naturellement aride.

Le pays offre les fruits propres à ce climat & la plupart de ceux de l'Europe. La culture du maïs, du piment & du coton qui s'y trouvoit établie, ne fut pas abandonnée ; & on y porta celle du froment, de l'orge, du manioc, des pommes de terre, du sucre, de l'olivier & de la vigne. La chèvre y a beaucoup réussi ; mais la brebis a dégénéré, & sa toison est extrêmement grossière. Dans toutes les vallées il n'y a qu'une mine, & c'est celle de Huantajaha.

Dans le Haut-Pérou, à cent vingt lieues de la mer, eſt Cuſco, bâtie par le premier des Incas, dans un terrein fort inégal & ſur le penchant de pluſieurs collines. Ce ne fut d'abord qu'une foible bourgade qui avec le temps devint une cité conſidérable, qu'on diviſa en autant de quartiers qu'il y avoit de nations incorporées à l'empire. Chaque peuple avoit la liberté de ſuivre ſes anciens uſages; mais tous devoient adorer l'aſtre brillant qui féconde le globe. Aucun édifice n'avoit de la majeſté, de l'agrément, des commodités, parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. Le temple du ſoleil lui-même ne pouvoit être diſtingué des autres bâtimens publics ou particuliers que par ſon étendue & par l'abondance des métaux prodigués pour ſon ornement.

Au nord de cette capitale étoit une eſpèce de citadelle, élevée avec beaucoup de ſoin, de travail & de dépenſe. Les Eſpagnols parlèrent long-temps de ce monument de l'induſtrie péruvienne avec une admiration qui ſubjugua l'Europe entière. Des gens éclairés ont vu ces ruines, & le merveilleux a diſparu. On s'eſt enfin convaincu que cette fortification n'avoit guère d'autre ſupériorité ſur les autres ouvrages du même genre érigés dans le pays, que d'avoir été conſtruite avec des pierres plus conſidérables.

A quatre lieues de la ville étoient les maisons de campagne des grands & des Incas, dans la salubre & délicieuse vallée d'Yucai. C'est là qu'on alloit rétablir sa santé ou se délasser des fatigues du gouvernement.

Après la conquête, la place ne conserva guère que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations, qui jette successivement sur tous les points du globe la lumière des arts & les ténèbres de l'ignorance; qui transporte les hommes & les opinions, comme les vents & les courans poussent les productions marines sur les côtes : cette impénétrable & bizarre destinée voulut que des Européens, avec tout le cortége de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinssent régner & dormir dans ces murs où les vertueux Incas faisoient depuis si long temps le bonheur des hommes, & où le soleil étoit si solemnellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race & quel culte s'éleveront un jour sur les débris de nos royaumes & de nos autels ? Cusco compte sous ses nouveaux maîtres vingt-six mille habitans.

Au milieu des montagnes se voient encore

quelques autres villes : Chupuifaca ou la Plata qui a treize mille ames ; Potofi, vingt-cinq mille ; Oropefa, dix-fept mille ; la Paz, vingt mille ; Guancavelica, huit mille ; Huamanga, dix-huit mille cinq cents.

Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiffons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & fain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, fi bien cultivés jufqu'alors par des peuples nombreux & floriffans, n'attirèrent pas un feul regard. Bientôt ils ne préfentèrent que le tableau déplorable d'un défert affreux, & cette confufion plus trifte & plus hideufe que ne devoit l'être l'afpect fauvage de la terre avant l'origine des fociétés. La vue du défordre ne déplaît pas toujours ; elle étonne quelquefois : celle de la deftruction afflige. Le voyageur conduit par le hafard ou par la curiofité dans ces régions défolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & fanguinaires auteurs de ces dévaftations, en fongeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illufions de la gloire, au fanatifme des conquêtes, mais à la ftupide & vile cupidité de l'argent qu'on avoit facrifié tant de richeffes plus réelles & une fi grande population.

Cette soif insatiable de l'or, qui n'avoit égard ni aux subsistances, ni à la sureté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus, plusieurs sont tombés, & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de maïs, de fruits & de legumes, où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du maïs trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir & enfin moudre : la farine bien pétrie est mise avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-temps. Le grand inconvénient de cette boisson qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de sept ou huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur.

Toutes les cultures établies dans l'empire avoient uniquement

uniquement pour but les premiers besoins. Il n'y avoit pour la volupté que la seule coca. C'est un arbrisseau qui se ramifie beaucoup & ne s'élève guère au-dessus des trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont alternes, ovales, entières, marquées dans leur longueur de trois nervures, dont deux sont peu apparentes. Les fleurs ramassées en bouquets le long des tiges sont petites, composées d'un calice à cinq divisions, de cinq pétales garnis à leur base d'une écaille. Le pistil entouré de dix étamines & surmonté de trois styles se change en une petite baie rougeâtre, oblongue, qui, en se séchant, devient triangulaire & contient un noyau rempli d'une seule amande.

La feuille de la coca faisoit les délices des Péruviens. Ils la mâchoient après l'avoir mêlée avec une terre d'un gris blanc & de nature savoneuse, qu'ils nommoient *tocera* : c'étoit, dans leur opinion, un des plus salutaires restaurans qu'ils pussent prendre. Leur goût pour le coca a si peu varié que si elle venoit à manquer à ceux d'entr'eux qui sont enterrés dans les mines, ils cesseroient de travailler, quelques rigueurs qu'on pût employer pour les y contraindre.

Les conquérans ne s'accommodèrent ni de la nourriture ni des boissons du peuple vaincu. Ils

naturalisèrent librement & avec succès tous les grains, tous les fruits, tous les quadrupèdes de l'ancien hémisphère dans le nouveau. La métropole, qui s'étoit proposée de fournir à sa colonie des vins, des huiles, des eaux-de-vie, voulut d'abord interdire la culture de la vigne & de l'olivier; mais on ne tarda pas à comprendre qu'il seroit impossible de faire passer régulièrement au Pérou des objets sujets à tant d'accidens & d'un si gros volume; & il fut permis de les y multiplier autant que le climat & les besoins les comporteroient.

Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens: c'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

XXIX. Particularités sur le lama, le paco, le guanaco & la vigogne.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau alongé & les lèvres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf; mais aidés d'un éperon en arrière,

qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs, ils sont quelquefois un jour entier à gémir sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les sensations les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les soins & les secours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, & communément un seul qui suit la mère en naissant. Son accroissement est prompt & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa vigueur jusqu'à douze, puis dépérit & finit vers quinze.

On emploie les lamas comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils vont lentement, mais d'un pas grave & ferme, faisant quatre ou cinq lieues par jour dans des pays impraticables pour les autres animaux, descendant

des ravines & gravissant des rochers où les hommes ne sauroient les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent, doux, mesurés & flegmatiques comme les Péruviens. Pour s'arrêter ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler ou de les frapper : ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant de la tête contre la terre. Jamais ils ne se défendent ni des pieds ni des dents; &, dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama ce que l'âne est au cheval, une espèce succursale plus petite, avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé, mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même

tempérament que le lama ; fait, comme lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme, que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bât. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant suffit pour leur nourriture, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Du temps des Incas, les peuples montroient un grand attachement pour ces animaux utiles, & cette bienveillance s'est perpétuée. Avant de les employer aux travaux pour lesquels ils sont propres, les Péruviens assemblent leurs parens, leurs amis, leurs voisins : aussitôt que l'assemblée est formée, commencent des danses & des festins qui durent deux jours & deux nuits. De temps en temps les convives vont rendre visite aux lamas & aux pacos, leur tiennent des discours pleins de sentiment, & leur prodiguent toutes les tendresses qu'on feroit à la personne la plus chérie. On commence ensuite à s'en servir, mais sans les dépouiller des rubans & des bandelettes dont on avoit paré leurs têtes.

Parmi les lamas, il y a une espèce sauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus lé-

gers que les lamas domeſtiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupes, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux ; enſuite, ſoufflant des narines & henniſſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent au-deſſus de la ligne de neige : vigoureux & nombreux dans les hauteurs des Cordelières ; chétifs & rares au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, ni les chiens, ni les chaſſeurs ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpèce ſauvage de pacos, ſe plaiſent encore plus dans le froid & ſur les montagnes ; elles ſont ſi timides, que leur frayeur même les livre au chaſſeur. Des hommes les entourent & les pouſſent dans des défilés, à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge ſur des cordes élevées de trois ou quatre pieds ; ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur, qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe laiſſant plutôt tuer que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quel-

que guanaco qui, plus hardi, faute par-dessus les cordes, elles le suivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & sur-tout aux plus hautes Cordelières, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaissent considérablement. On a tenté de les naturaliser en Europe; mais ils y ont tous péri. Sans penser que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le plus grand froid, les Espagnols les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie. Ces espèces auroient peut-être réussi sur les Alpes ou les Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de considérations utiles & profondes sur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'Etat, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas & des pacos peut être mangée quand ils sont jeunes. La peau des vieux sert de chaussure aux Indiens; aux Espagnols, pour des harnois. Il est possible aussi de se nourrir du guanaco; mais la vigogne n'est recherchée que pour sa toison & pour les bezoards qu'elle produit.

Tous ces animaux n'ont pas une laine égale; celle du lama & du paco, qui sont domestiques, est fort inférieure à celle du guanaco, & sur-tout

à celle de la vigogne : on trouve même une grande différence dans la laine du même animal ; celle du dos est communément d'un blond clair & de qualité médiocre ; sous le ventre, elle est blanche & fine, blanche & grossière dans les cuisses. Son prix, en Espagne, est depuis quatre jusqu'en neuf francs la livre pesant, selon sa qualité.

Ces toisons étoient utilement employées au Pérou, avant que l'empire eût subi un joug étranger. Cusco en fabriquoit, pour l'usage de la cour, des tapisseries ornées de fleurs, d'oiseaux, d'arbres assez bien imités. Elles servoient ailleurs à faire des mantes qui couvroient une chemise de coton ; on les retroussoit pour avoir les bras libres : les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent ; leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux, couronnées d'émeraudes ; & le peuple, avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton assez fine & teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

La fierté & les habitudes des conquérans, qui

leur rendoient généralement incommodes ou méprisables tous les usages établis dans les contrées qui servoient de théâtre à leur avarice ou à leur fureur, ne leur permirent pas d'adopter l'habillement des Péruviens. Ils demandèrent à l'Europe tout ce qu'elle possédoit de plus fini, de plus magnifique en toiles & en étoffes. Avec le temps, les trésors qu'on avoit d'abord pillés, s'épuisèrent, & il ne fut plus possible d'en obtenir de nouveaux qu'en faisant de grandes avances, & en se livrant à des travaux d'une utilité douteuse. Alors, les profusions diminuèrent ; les anciennes fabriques de coton que l'oppression avoit réduites à presque rien, reprirent quelque vigueur. Il s'en éleva d'un autre genre, & leur nombre a augmenté successivement.

Avec la laine de vigogne on fabrique dans plusieurs provinces des bas, des mouchoirs, des écharpes. Cette laine, mêlée avec la laine extrêmement dégénérée des moutons venus d'Europe, sert à faire des tapis & des draps passables. Cette dernière seule est convertie en serges & en d'autres étoffes grossières.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. De ces trois grandes villes partent tous les bijoux & tous les diamans,

toute la vaisselle des particuliers, & toute l'argenterie des églises. Ces ouvrages sont grossièrement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne retrouve guère plus de goût & de perfection dans les galons, dans les broderies, dans les dentelles qui sortent des mêmes ateliers.

D'autres mains s'exercent à dorer les cuirs, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer quelques figures sur des marbres trouvés depuis peu à Cuenca, ou sur des toiles de lin venues de l'ancien hémisphère. Ces productions d'un art imparfait servent à la décoration des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas absolument mauvais; mais les couleurs manquent de vérité & ne sont pas durables. Cette industrie appartient presque exclusivement aux Indiens fixés à Cusco, & moins opprimés, moins abrutis sur ce théâtre de leur première gloire, que dans tout le reste de l'empire. Si ces Américains, à qui la nature a refusé l'esprit d'invention, mais qui savent imiter, avoient eu d'excellens modèles & des maîtres habiles, ils seroient devenus du moins de bons copistes. On porta à Rome, sur la fin du siècle dernier, des ouvrages d'un peintre péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouvèrent du génie.

Ici, j'entends des murmures. On me dit : quel intérêt veux-tu que je prenne à ces vains détails dont tu m'importunes depuis si long-temps? Parle-moi de l'or, de l'argent du Pérou. Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, *jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux.* Qui que tu sois qui m'interpelle ainsi, homme avare, homme sans goût, qui, transporté au Mexique & au Pérou, n'étudieroit ni les mœurs, ni les usages, qui ne daigneroit pas jeter un coup d'œil sur les fleuves, sur les montagnes, sur les forêts, sur les campagnes, sur la diversité des climats, sur les poissons & sur les insectes, mais qui demanderoit où sont les mines d'or, où sont les ateliers où l'on travaille l'or, je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage, comme les féroces européens dans ces riches & malheureuses contrées ; je vois que tu étois digne de les y accompagner, parce que tu avois la même ame qu'eux. Hé bien, descends dans ces mines, trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi ; & si tu en remontes, connois du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes : puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords ! Que l'or change de couleur, & que tes yeux ne le voient que teint de sang.

XXX. Description des mines du Pérou & spécialement de celles de platine & de mercure.

On trouve dans le pays des Incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume, qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas & des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'océan. Ce sel est de couleur violette, & a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu ni au poids, ni à la mesure, mais en pierres dont le volume est à peu près égal.

Une nouvelle matière a été découverte depuis peu dans ces régions : c'est la platine, ainsi appelée du mot espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent.

C'est une substance métallique qui jusqu'ici n'a été apportée du nouveau monde dans l'ancien, que sous la forme de petits graviers anguleux, triangulaires & fort irréguliers, comme de la grosse limaille de fer. Sa couleur est d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent & celle du fer, ayant un peu le gras du plomb.

M. Ulloa est le premier qui ait parlé de la platine, dans la relation qu'il publia en 1748, d'un long voyage qu'il venoit de faire au Pérou. Il apprit à l'Europe que cette substance extraordi-

naire, & qu'on doit regarder comme un huitième métal, venoit des mines d'or de l'Amérique, & se trouvoit en particulier dans celles du nouveau royaume.

L'année suivante, Wood, métallurgiste anglais, en apporta quelques échantillons de la Jamaïque dans la Grande-Bretagne. Il les avoit reçus huit ou neuf ans auparavant de Carthagène, & les avoit soumis avant personne à des expériences.

De très-habiles chimistes se sont occupés depuis d'expériences & de recherches sur la platine : en Angleterre, M. Lewis; en Suède, M. Scheffer ; en Prusse, M. Margraff ; enfin, en France, MM. Macquer, Beaumé, de Buffon, de Morveau, de Sickengen, de Milly. Les travaux réunis de ces différens chimistes ont tellement avancé nos connoissances sur cet objet, qu'on ne craint pas de dire, qu'il est peu de substances métalliques qui nous soient aujourd'hui mieux connues que la platine. Celle qui nous arrive en France n'est jamais absolument pure ; elle est communément mêlée avec une quantité assez considérable d'un petit sable noir, aussi attirable à l'aimant que le meilleur fer, mais qui est indissoluble dans les acides, & qui se fond avec beaucoup de difficulté ; enfin, on y remarque quelquefois des parcelles d'or très-fines.

Ce mélange, à peu près constant, de la platine brute avec l'or & avec le fer, avoit fait soupçonner qu'elle pouvoit bien n'être autre chose qu'un alliage de ces deux métaux : & en effet, en fondant ensemble de l'or & du fer, ou mieux encore de l'or & du sable magnétique, semblable à celui qui se trouve mêlé avec la platine, on obtient un alliage qui a quelques rapports apparens avec cette substance métallique. Mais un examen plus approfondi semble avoir détruit cette opinion ; & les expériences de MM. Macquer & Beaumé, & sur-tout celles de M. le baron de Sickengen, paroissent avoir démontré que la platine est un métal particulier, qui n'est formé de la combinaison d'aucun autre, & qui a des qualités qui lui sont propres.

Le peu de connoissances que les chimistes ont eues jusqu'ici de l'histoire naturelle de la platine, & la petite quantité qu'ils en ont eue en leur possession, ne leur a pas permis d'y appliquer encore en grand les travaux de la métallurgie : mais les méthodes qu'ils ont données, & celles sur-tout dont on est redevable à M. le baron de Sickengen, sont suffisantes pour l'exactitude chimique. Il ne reste plus qu'à les rendre plus simples & moins dispendieuses.

La première opération à faire sur la platine, consiste à en séparer l'or, le fer & le sable magnétique avec lequel elle est unie. Pour remplir cet objet, on la dissout à l'aide d'un peu de chaleur dans une eau régale, formée d'à peu près parties égales d'acide nitreux & d'acide marin. Le sable, qui est indissoluble, reste au fond du vase où l'on opère ; & en transvasant la liqueur, on a une dissolution qui contient de l'or, du fer & de la platine. Pour opérer d'abord la séparation de l'or, on ajoute à la dissolution une petite portion de vitriol de fer ; aussitôt l'or se précipite : mais il n'en est pas de même de la platine, qui continue à demeurer unie au dissolvant. Enfin, pour se debarrasser du fer, on verse goutte à goutte dans la même liqueur, de l'alkali qui a été préalablement calciné avec du sang de bœuf : aussitôt le fer se précipite sous la couleur de bleu de Prusse, & il ne reste plus dans la dissolution que de la platine parfaitement pure, combinée avec l'eau régale.

La platine ainsi purifiée, il ne s'agit plus que de la séparer de son dissolvant, & c'est à quoi on parvient par l'addition du sel ammoniac : ce sel précipite la platine sous couleur jaune, & ce précipité traité à grand feu se ramollit & se fond

même; & en le forgeant sous le marteau, on en obtient de la platine très-pure & très-malléable. Il paroît d'après ce qu'on a pu recueillir du mémoire de M. le baron de Sickengen, qui a été communiqué à l'académie des sciences, mais qui n'a point encore été publié, que la platine brute, traitée seule & chauffée à grand feu, se ramollit assez pour pouvoir être forgée & mise en barreaux, & cette circonstance indique tout naturellement la marche qu'il y auroit à suivre pour la traiter dans les travaux en grand.

Le métal qu'on obtient par ces différens procédés, est à peu près de la même pesanteur spécifique que l'or; il est d'une couleur qui tient le milieu entre celles du fer & de l'argent; il est susceptible de se forger, de s'étendre en lames minces, de se filer, mais il n'est pas à beaucoup près aussi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'est pas, à diamètre égal, en état de supporter un poids aussi fort sans se rompre. Dissous dans de l'eau régale, on peut, en le précipitant, lui faire prendre une infinité de couleurs différentes; & M. le comte de Milly est parvenu à varier tellement ces précipités, qu'il a fait exécuter un tableau dans lequel il n'entroit presque uniquement que de la platine.

L'or

L'or eſt ſuſceptible de s'allier avec tous les métaux, & la platine a comme lui cette propriété : mais lorſqu'elle entre dans l'alliage dans une trop grande proportion, elle le rend caſſant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compact, ſuſceptible de prendre le plus beau poli, qui ne ſe ternit point à l'air, & qui ſeroit en conſéquence très-propre à faire des miroirs de téleſcope.

Il ne paroît pas que le mercure ait aucune action ſur la platine. M. Levis avoit propoſé en conſéquence l'amalgame avec le mercure, comme un moyen propre à la ſéparer d'avec l'or auquel elle pouvoit avoir été unie ; mais ce moyen a été regardé par les chimiſtes modernes comme incertain & fautif, & il exiſte aujourd'hui des méthodes plus ſures : telles ſont celles dont on a parlé au commencement de cet article.

Ce nouveau métal préſente des propriétés infiniment intéreſſantes pour la ſociété. Il n'eſt attaquable par aucun acide ſimple, ni par aucun diſſolvant connu, ſi ce n'eſt par l'eau régale ; il n'eſt point ſuſceptible de ſe ternir à l'air, ni de s'y couvrir de rouille ; il réunit à la fixité de l'or & à la propriété qu'il a d'être indeſtructible, une dureté preſque égale à celle du fer, une infuſi-

bilité beaucoup plus grande. Enfin, on ne peut se refuser de conclure, en considérant tous les avantages de la platine, que ce métal mérite au moins, par sa supériorité sur tous les autres, de partager le titre de roi des métaux, que l'or a obtenu depuis si long-temps.

Il seroit à desirer sans doute qu'un métal aussi précieux pût devenir commun, & qu'on pût l'employer pour les ustensiles de cuisine, dans les arts & dans les laboratoires de chimie ; il réuniroit tous les avantages des vaisseaux de verre, de porcelaine & de grès, sans en avoir la fragilité. Un préjugé du ministère espagnol, & qui a été long-temps celui de tous les chimistes, nous prive de cet avantage. On s'est persuadé que la platine pouvoit s'allier avec l'or, de manière à ne pouvoir en être séparée par aucun moyen, & en conséquence on a cru devoir interdire l'extraction & le transport d'une substance qui pouvoit fournir des armes dangereuses à la cupidité. Mais aujourd'hui qu'on connoît des moyens aussi simples & aussi faciles de séparer l'or d'avec la platine, que de séparer l'argent d'avec l'or ; aujourd'hui que les chimistes nous ont appris que lorsque ces deux métaux sont dissous dans l'eau régale, on peut précipiter l'or par l'addition du

vitriol de mars, où la platine par l'addition du sel ammoniac, & que dans les deux cas ces deux métaux sont parfaitement séparés ; enfin, aujourd'hui que ceux qui gouvernent les nations ont des moyens faciles pour s'éclairer en consultant les académies, on ne peut douter que le gouvernement espagnol ne s'empresse de tirer parti d'une richesse dont il paroît jusqu'ici qu'il est le seul possesseur, & dont il peut faire un usage utile pour sa nation & pour la société toute entière.

Hors une seule, la nature n'a point formé des mines d'or & d'argent dans ce qu'on appelle les vallées du Pérou. Les grosses masses de ces précieux métaux qui s'y rencontrent quelquefois, y ont été transportées par des embrasemens souterrains, des volcans, des tremblemens de terre ; par les révolutions que l'Amérique a essuyées, essuie encore tous les jours. Ces masses détachées s'offrent aussi de temps en temps ailleurs. Vers l'an 1730, on trouva, non loin de la ville de la Paz, un morceau d'or qui pesoit quatre-vingt dix marcs : c'étoit un composé de six différentes espèces de ce précieux métal, depuis dix-huit jusqu'à vingt-trois karats & demi. On ne voit que peu de mines & de bas-aloi dans les monticules voisins de la mer : c'est seulement dans les lieux très-

froids & très-élevés qu'elles sont riches & multipliées.

Sans avoir de monnoies, les Péruviens connoissoient l'emploi de l'or & de l'argent qu'ils réduisoient en bijoux, ou même en vases. Les torrens & les rivières leur fournissoient le premier de ces métaux; mais pour se procurer le second, il falloit plus de travail & plus d'industrie. Le plus souvent on ouvroit la terre, mais jamais si profondément que les travailleurs ne pussent jeter eux-mêmes le minéral sur les bords de la fosse qu'ils avoient creusée, ou du moins l'y faire arriver, en le transmettant de main en main. Quelquefois aussi on perçoit le flanc des montagnes, & l'on suivoit, dans un espace toujours très-peu étendu, les différentes veines que la fortune pouvoit offrir. C'étoit par le moyen du feu qu'étoient fondus les deux métaux, qu'ils étoient dégagés des matières étrangères qui s'y trouvoient mêlées. Des fourneaux où un courant d'air remplissoit la fonction du soufflet, entièrement inconnu dans ces régions, servoient à cette opération difficile.

Porco, peu éloigné du lieu où un des lieutenans de Pizarre fonda en 1539 la ville de la Plata, Porco étoit, de toutes les mines que les Incas faisoient travailler, la plus abondante & la

plus connue ; ce fut aussi la première que les Espagnols exploitèrent après la conquête : une infinité d'autres ne tardèrent pas à suivre.

Toutes, sans exception, toutes se trouvèrent d'une exploitation très-dispendieuse : la nature les a placées dans des contrées privées d'eau, de bois, de vivres, de tous les soutiens de la vie, qu'il faut faire arriver avec de grands frais à travers des déserts immenses. Ces difficultés ont été surmontées, le sont encore avec plus ou moins de succès.

Plusieurs mines qui eurent de la réputation ont été abandonnées successivement ; leur produit, quoique égal à celui des premiers temps, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses qu'il falloit faire pour l'obtenir. Cette révolution est réservée à beaucoup d'autres.

On a été forcé de renoncer à des mines qui avoient donné de fausses espérances : de ce nombre a été celle d'Ucantaya, découverte en 1703, soixante lieues au sud-est de Cusco. Ce n'étoit qu'une croûte d'argent presque massif, qui rendit d'abord beaucoup, mais qui fut bientôt épuisée.

Des mines très-riches ont été négligées, parce que les eaux s'en étoient emparées. La disposition du terrein qui, du sommet des Cordilières, va toujours en pente jusqu'à la mer du sud, a dû

rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Le mal s'est trouvé quelquefois sans remède, d'autres fois on l'a réparé, le plus souvent il s'est perpétué faute de moyens, d'activité ou d'intelligence.

On s'attacha d'abord de préférence aux mines d'or. Les gens sages ne tardèrent pas à se décider pour celles d'argent, généralement plus suivies, plus égales, & par conséquent moins trompeuses. Plusieurs des premières sont cependant encore exploitées. Des succès assez suivis font regarder celles de Lutixaca, d'Araca, de Suches, de Caracana, de Fipoani, de Cachabamba, comme les plus riches.

Entre celles d'argent qui, de nos jours, ont le plus de réputation, il faut placer celle de Huantajaha, exploitée depuis quarante ou cinquante ans, à deux lieues de la mer, près de la rade d'Iquyque. En creusant cinq à six pieds dans la plaine on trouve souvent des masses détachées qu'on ne prendroit d'abord que pour un mélange confus de gravier & de sable, & qui à l'épreuve rendent en argent les deux tiers de leur pesanteur. Quelquefois il y en a de si considérables, qu'en 1749 on en envoya deux à la cour d'Espagne, l'une de cent soixante-quinze livres, & l'autre de

trois cent soixante quinze. Dans les montagnes le métal est en fillon & de deux espèces. Celle que dans la contrée on nomme *barra* se coupe comme le roc, & prend la route de Lima où elle est travaillée. Elle donne le plus souvent une, deux, trois, quatre, & jusqu'à cinq parties d'argent pour une de pierre. L'autre est purifiée par le moyen du feu dans le pays même. Si cinq de ses quintaux ne produisent pas un marc d'argent, elle est jetée dans les décombres. Ce mépris vient de l'excessive cherté des vivres, de l'obligation de tirer l'eau potable de quatorze lieues, de la nécessité d'aller moudre le minérai à une distance très-considérable.

A trente lieues nord-est d'Arequipa est Caylloma. Ses mines furent découvertes très-anciennement; on ne cessa jamais de les exploiter, & leur abondance est toujours la même.

Celles du Potosi furent trouvées en 1545. Un Indien, nommé Hualpa, qui poursuivoit des chevreuils, saisit, dit-on, pour escalader des rocs escarpés, un abrisseau dont les racines se détachèrent & laissèrent appercevoir un lingot d'argent. Ce Péruvien s'en servit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à son trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient.

Le changement arrivé dans sa fortune fut remarqué par son concitoyen Guanca auquel il avoua son secret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillèrent ; & l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage.

Cette connoissance échauffa rapidement les esprits. Plusieurs mines furent aussitôt ouvertes dans une montagne qui a la forme d'un cône, une lieue de circonférence, cinq à six cents toises d'élévation, & la couleur d'un rouge obscur. Avec le temps, une montagne moins considérable, & qui sort de la première, fut également & aussi heureusement fouillée. Les trésors qu'on tiroit de l'une & de l'autre furent l'origine d'une des plus grandes & des plus opulentes cités du Nouveau-Monde.

Dans aucune contrée du globe la nature n'offrit jamais à l'avidité humaine d'aussi riches mines que celles du Potosi. Indépendamment de ce qui ne fut pas enregistré & qui s'écoula en fraude, le quint du gouvernement, depuis 1545 jusqu'en 1564, monta à 36,450,000 l. chaque année ; mais cette prodigieuse abondance de métaux ne tarda pas à diminuer. Depuis 1564 jusqu'en 1585 le quint annuel ne fut que de 15,187,489 liv. 4 s. ; depuis 1585 jusqu'en 1624, de 12,149,994 liv.

12 f.; depuis 1624 jusqu'en 1633, de 6,074,997 l. 6 sous; depuis cette dernière époque le produit de ces mines a si sensiblement diminué, qu'en 1763 le quint du roi ne passa pas 1,364,681 liv. 12 sous.

Dans les premiers temps chaque quintal de minérai donnoit cinquante livres d'argent. Cinquante quintaux de minérai ne produisent plus que deux livres d'argent : c'est un au lieu de douze cent cinquante.

Pour peu que cette dégradation augmente, on sera forcé de renoncer à cette source de richesses. Il est même vraisemblable que cet événement seroit déja arrivé si au Potosi la mine n'étoit si tendre, si les eaux n'étoient si favorablement disposées pour la moudre, que les dépenses y sont infiniment moindres que par-tout ailleurs.

Mais pendant que les mines du Potosi voyoient s'éclipser graduellement leur éclat, s'élevoient non loin d'elles à une grande réputation celles d'Oruro. Leur prospérité augmentoit même lorsque les eaux s'emparèrent des plus abondantes. Au temps où nous écrivons on n'a pas encore réussi à les saigner, & tant de trésors restent toujours submergés. Les mines de Popo, les plus importantes de celles qui ont échappé à ce grand désastre, ne sont éloignées que de douze lieues de la ville de San-Philippe

de Auftria de Gruro, bâtie dans ce canton autrefois si célèbre.

Nul accident ne troubla jamais les travaux d'aucun des mineurs établis à l'Ouest de la Plata, dans le diftrict de Carangas. Cependant ceux que le hafard avoit attirés à Turco furent conftamment les plus heureux, parce que cette montagne leur offrit toujours au minérai incorporé ou comme fondu dans la pierre, & par conféquent plus riche que tous les autres.

Dans le diocèse de la Paz, & affez près de la petite ville de Puno, Jofeph Salcedo découvrit, vers l'an 1660, la mine de Layca-Cota. Elle étoit fi abondante qu'on coupoit fouvent l'argent au cifeau. La profpérité, qui rabaiffe les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richeffes, qu'il permettoit à tous les Efpagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du Nouveau-Monde, de travailler quelques jours à leur profit, fans pefer & fans mefurer le don qu'il leur faifoit. Cette générofité attira autour de lui une multitude d'aventuriers. Leur avidité leur mit les armes à la main. Ils fe chargèrent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit rien négligé pour prévenir ou pour étouffer leurs divifions fanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. De pareils traits feroient

capables d'affoiblir dans les ames le penchant à la bienfaisance, & mon cœur a répugné à rapporter celui-ci.

Pendant que Salcedo étoit en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui : on respecta long-temps cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin en 1740 Diego de Baena & quelques autres hommes entreprenans s'associèrent pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. L'ouvrage étoit assez avancé en 1754 pour qu'on en retirât déja quelque utilité. Nous ignorons ce qui est arrivé depuis cette époque.

Toutes les mines du Pérou étoient originairement exploitées par le moyen du feu. Dans la plupart on lui substitua en 1571 le mercure.

Ce puissant agent se trouve en deux états différens dans le sein de la terre. S'il y est tout pur, & sous la forme fluide qui lui est propre, on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine ; s'il y est combiné avec le soufre il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif qu'on nomme *cinabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier sous les édi-

fices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appelées par les Romains *Alpes Juliæ.* Le hasard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits comme dans les autres mines. Il y a sous terre une infinité de galeries dont quelques-unes sont si basses que l'on est obligé de se courber pour y passer, & il y a des endroits où il fait si chaud qu'il n'est pas possible de s'arrêter sans se trouver dans une sueur très-abondante. C'est dans ces souterrains qu'est le mercure dans une espèce d'argile ou dans des pierres. Quelquefois même on voit couler cette substance en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes de ces souterrains, qu'un homme seul en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préfèrent ce mercure à l'autre. C'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie & dans la métallurgie, c'est celui qui a été

tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermède. C'est ou de la limaille de fer, ou de cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul & la Normandie fournissent à l'Europe cette dernière espèce de mercure. Ce qu'il en faut en Espagne pour le Mexique sort de sa mine d'Almaden, déja célèbre du temps des Romains ; mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanca-Velica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine étoit, dit-on, connue des anciens Péruviens qui s'en servoient uniquement pour peindre leur visage. On l'oublia dans le chaos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556 selon quelques historiens, & en 1564 selon d'autres ; mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui en 1571 imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettoit sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanca-Velica a éprouvé plusieurs révolutions. Au temps où nous écrivons, sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diamètre de soixante, & sa profondeur de cinq cent treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arcs-boutans destinés à soutenir les terres, & trois soupiraux qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin, & qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux éprouvoient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs.

Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune, soit parce que le mercure que le minérai contenoit a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avoient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur, & encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectoit leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanca-Velica & des terres li-

mitrophes est remarquable : aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les espèces de bled qu'on a semées, l'orge seul a germé, & encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme-de-terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans nouvellement nés périssent par le tetanos encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger sont attaqués à trois ou quatre mois d'une toux violente, & meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horison, le tempérament généralement vicié des pères & des mères, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avoit long-temps que les monts très-élevés de Guanca-Velica occupoient les hommes avides de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes, envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien, parcoururent un

espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuença, & n'apperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes les plus hautes de l'univers eussent été jamais couvertes par l'océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque temps après au Chili, ne prouvoient pas le contraire, parce qu'ils étoient sur des hauteurs qui n'avoient que cinquante toises; mais depuis que Guanca-Velica a offert des coquilles en nature & des coquilles pétrifiées, les unes & les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas & d'abandonner toutes les conséquences qu'on avoit tirées de ce phénomène.

Ce n'est pas à Guanca-Velica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines : les dépôts sont au nombre de douze. En 1763, Guanca-Velica en consomma lui-même cent quarante-deux quintaux; Tauja, deux cent quarante-sept; Pasco, sept cent vingt-neuf; Truxillo, cent trente-un; Cusco, treize; la Plata, trois cent soixante-neuf; la Paz, trente; Caylloma, trois cent soixante-quatorze; Carangas, cent cinquante; Oruro, douze cent soixante-quatre; Potosi, mille sept cent quatre-vingt-

vingt-douze : ce qui fut en tout cinq mille deux cent quarante-un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémisphère, où la métallurgie est très-imparfaite, que, dans l'ensemble, la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1739 jusqu'en 1763, livrèrent, année commune, cinq mille trois cent quatre quintaux dix-huit livres de mercure, devoient recevoir cinq mille trois cent quatre quintaux dix-huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cent cinquante. Ce furent donc deux mille sept cent cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

XXXI. Renversement & réédification de Lima. Mœurs de cette capitale du Pérou.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535 par François Pizarre, & devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, & de

l'autre s'étend jusqu'aux Cordilières. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couverte d'un pied de terre que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. L'orge & le froment y prospérèrent long-temps; mais un tremblement de terre y fit, il a un plus d'un siècle, une si grande révolution que les semences pourrissoient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol redevint tout ce qu'il avoit été. Lima, ainsi que les autres villes des vallées, doit principalement ses subsistances aux sueurs des noirs. Ce n'est guère que dans l'intérieur du pays que les champs sont exploités par les Indiens.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisoient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières & des

édifices publics étoient également jetés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avoit appris à ces peuples que, dans la région qu'ils habitoient, c'étoit l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisoient souverainement ce qui s'écartoit de leurs usages, & qui portoient partout les pratiques de l'Europe sans examiner si elles convenoient aux contrées qu'ils envahissoient, leurs conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvoient généralement établie. Aussi lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées & employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusoient des tombeaux pour s'enterrer ; & c'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit un jour de ses dévastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746, à dix heures & demie du soir, tous, ou presque tous les édifices, grands & petits, s'écroulèrent en trois minutes. Sous ces décombres furent écrasées treize cents personnes. Un nombre infiniment plus considérable furent

mutilées, & la plupart périrent dans des tourmens horribles.

Callao, qui sert de port à Lima, fut également bouleversé, & ce fut le moindre de ses malheurs. La mer qui avoit reculé d'horreur au moment de cette terrible catastrophe, revint bientôt assaillir de ses vagues impétueuses l'espace qu'elle avoit abandonné. Le peu de maisons & de fortifications qui avoient échappé devinrent sa proie. De quatre mille habitans que comptoit cette rade célèbre, il n'y en eut que deux cents de sauvés. Elle avoit alors vingt-trois navires. Dix-neuf furent engloutis, & les autres jetés bien avant dans les terres par l'océan irrité.

Le ravage s'étendit sur toute la côte. Le peu qu'il y avoit de bâtimens dans ses mauvais ports furent fracassés. Les villes des vallées souffrirent généralement quelques dommages; plusieurs même furent totalement bouleversées. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnes d'eau si prodigieuses que le pays en fut inondé.

Les esprits tombés depuis long-temps, comme en léthargie, furent reveillés par cette funeste catastrophe, & ce fut Lima qui donna l'exemple de ce changement. Il falloit déblayer d'immenses décombres entassés les uns sur les autres; il falloit

retirer les richesses immenses enterrées sous ces ruines ; il falloit aller chercher à Guayaquil, & plus loin encore, tout ce qui étoit nécessaire pour d'innombrables constructions ; il falloit, avec des matériaux rassemblés de tant de contrées, élever une cité supérieure à celle qui avoit été détruite. Ces prodiges qu'on ne devoit pas attendre d'un peuple oisif & efféminé, s'exécutèrent très-rapidement. Le besoin donna de l'activité, de l'émulation, de l'industrie. Lima, quoique peut-être moins riche, est actuellement plus agréable que lorsqu'en 1682 ses murs offrirent à l'entrée du vice-roi, duc de Palata, des rues pavées d'argent. Il est aussi plus solidement bâti, & voici pourquoi.

La vanité d'avoir des palais aveugla long-temps les habitans de la capitale du Pérou sur les dangers auxquels cette folle ostentation les exposoit. Inutilement la terre engloutit, à diverses époques, ces masses énormes ; l'instruction ne fut jamais assez forte pour les corriger. La dernière catastrophe leur a ouvert les yeux. Ils se sont soumis à la nécessité, & ont enfin suivi l'exemple des autres Espagnols fixés dans les vallées.

Les maisons sont actuellement fort basses, & n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée. Elles ont

pour murs des poteaux placés de distance en distance. Ces intervalles sont remplis par des cannes assez semblables aux nôtres, mais qui n'ont point de cavité, qui sont très-solides, qui pourrissent difficilement & qui sont induites d'un terre glaise. Ces singuliers édifices sont couronnés par un toit de bois entièrement plat, recouvert aussi de terre glaise, précaution suffisante dans un climat où il ne pleut jamais. Un osier de grande résistance que, dans le pays, on nomme chaglas, lie les différentes parties de ces bâtimens les unes aux autres, & les unit toutes aux fondemens. Avec cette construction, les maisons entières se prêtent aisément aux mouvemens qui leur sont communiqués par les tremblemens de terre. Elles peuvent bien être endommagées par ces mouvemens convulsifs de la nature; mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Cependant ces bâtimens ne manquent pas d'apparence. L'attention qu'on a d'en peindre en pierres de taille les murailles & les corniches ne laisse pas soupçonner la qualité des matériaux dont ils sont formés. On leur trouve même un air de grandeur & de solidité auquel il ne seroit pas naturel de s'attendre. Le vice de construction est encore mieux sauvé dans l'intérieur des maisons où tous les orne-

mens sont peints aussi d'une manière plus ou moins élégante. Dans les édifices publics on s'est un peu écarté de la méthode ordinaire. Plusieurs ont dix pieds d'élévation en brique cuite au soleil; quelques églises mêmes ont en pierre une hauteur pareille. Le reste de ces monumens est en bois peint ou doré; ainsi que les colonnes, les frises & les statues qui les décorent.

Les rues de Lima sont larges, parallèles, & se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la rivière de Rimac qui baigne ses murs, les lavent, les rafraîchissent continuellement. Ce qui n'est pas employé à cet usage salutaire est heureusement distribué pour la commodité des citoyens, pour l'agrément des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Les fléaux de la nature qui ont ranimé à un certain point les travaux à Lima, ont eu moins d'influence sur les mœurs.

La superstition qui règne sur toute l'étendue de la domination espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans ses mains : l'un d'or pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols péruviens. C'est

fur la forme & la couleur de ces efpèces de talifmans, que le peuple & les grands fondent la profpérité de leurs entreprifes, le fuccès de leurs intrigues amoureufes, l'efpérance de leur falut. L'habit monacal fait au dernier moment la fécurité des riches malverfateurs. Ils font convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, cet être vengeur du crime n'ofera defcendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres repofent près de l'autel, ils efpèrent participer aux facrifices des pontifes beaucoup plus que les pauvres & les efclaves.

D'après d'auffi funeftes erreurs, que ne fe permet-on pas pour acquérir des richeffes qui affurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éternifer fon nom & la promeffe d'une vie immortelle, tranfmettent à des cénobites une fortune dont on ne fauroit plus jouir; & les familles font fruftrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le fecret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainfi, l'ordre des fentimens, des idées & des chofes, eft renverfé; & les enfans des pères opulens font condamnés à une mifère forcée par la pieufe rapacité d'une

foule de mendians volontaires. L'Anglais, le Hollandais, le Français, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant : l'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici, l'on attache sa fortune à un *minaret*, pour l'assurer à son héritier; là, on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère, par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers, mais à la longue l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves asiatiques en présence de leur despote.

Ces extravagances pourroient faire soupçonner un abrutissement entier : ce seroit une injustice. Depuis le commencement du siècle, les bons livres sont assez communs à Lima; on n'y manque pas absolument de lumières; & il peut nous être permis de dire que les navigateurs français y semèrent, durant la guerre pour la succession,

quelques bons principes : cependant, les anciennes habitudes n'ont que peu perdu de leur force. L'Espagnol créole passe toujours sa vie chez des courtisanes, ou s'amuse dans sa maison à boire l'herbe du Paraguay. Il craindroit d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. Son goût le porte à se marier derrière l'église, expression qui, dans le pays, signifie vivre dans le concubinage. En vain les évêques anathématisent tous les ans, à pâques, les personnes engagées dans ces liens illicites : que peuvent ces vains foudres contre l'amour, contre l'usage, sur-tout contre le climat qui lutte sans cesse & l'emporte à la fin sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence ?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, celles de Lima principalement, ont des yeux brillans, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise, un pied mieux fait & plus petit que celui des Espagnoles mêmes, des cheveux épais & noirs qui flottent, comme au hasard & sans ornement, sur des épaules & un sein d'albâtre.

Tant de graces naturelles font relevées par tout ce que l'art a pu y ajouter. C'eft la plus grande fomptuofité dans les vêtemens; c'eft une profufion fans bornes de perles & de diamans dans toutes les efpeces de parure où il eft poffible de les faire entrer. On met même une forte de grandeur & de dignité à laiffer égarer, à laiffer détruire ces objets précieux. Rarement une femme, même fans titre & fans nobleffe, fe montre t-elle en public fans étoffes d'or & fans pierreries. Jamais elle ne fort que fuivie de trois ou quatre efclaves, la plupart mulâtreffes, en livrée comme les laquais, en dentelies comme leurs maîtreffes.

Les odeurs font d'un ufage général à Lima. Les femmes n'y font jamais fans ambre; elles en répandent dans leur linge & dans leurs habits: même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chofe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eft fans doute une ivreffe de plus pour les hommes; & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes : elles en garniffent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergères.

Le goût de la mufique, répandu dans tout le Pérou, fe change en paffion dans la capitale.

Ses murs ne retentissent que de chansons, que de concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens : on y danse avec une légèreté surprenante; mais on néglige trop les graces des bras, pour s'attacher à l'agilité des pieds, sur-tout aux inflexions du corps, images des vrais mouvemens de la volupté.

Tels sont les plaisirs que les femmes, toutes vêtues d'une manière plus élégante que modeste, goûtent & répandent dans Lima; mais c'est particulièrement dans les délicieux sallons où elles reçoivent compagnie qu'on les trouve séduisantes. Là, nonchalamment couchées sur une strade qui a un demi-pied d'élévation & cinq ou six de large, & sur des tapis & des carreaux superbes, elles coulent des jours tranquilles dans un délicieux repos. Les hommes qui sont admis à leur conversation s'asseyent à quelque distance, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à la strade qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant, les divinités aiment mieux y être libres que fières; & bannissant le cérémonial, elles jouent de la harpe ou de la guitarre, chantent même & dansent quand on les en prie.

Les citoyens les plus distingués trouvent, dans

les majorats ou substitutions perpétuelles que leur ont transmis les premiers conquérans leurs ancêtres, de quoi fournir à ces profusions; mais les biens fonds n'ont pas suffi à un grand nombre de familles, même très-anciennes : la plupart ont cherché des ressources dans le commerce. Une occupation si digne de l'homme, dont il étend à-la-fois l'activité, les lumières & la puissance, ne leur a jamais paru déroger à leur noblesse; & les lois les ont confirmés dans une manière de penser si utile & si raisonnable. Leurs fonds, joints aux remises qu'on fait sans cesse de l'intérieur de l'empire, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou font entre elles, des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chili, des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

XXXII. Panama fut long-temps le point de communication du Pérou avec l'Espagne. Comment s'entretenoit ce commerce.

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette dernière liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asile dans des événemens malheureux, d'autres considérations peut-être, tournèrent toutes les vues vers Panama.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on

étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On l'a rebâtie dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa première place, & à trois lieues du port de Perico, formé par un grand nombre d'îles & assez vaste pour contenir les plus nombreuses flottes. Elle donne des lois aux provinces de Panama, de Veraguas & de Darien; régions sans habitans, sans culture, sans richesses, & qu'on décora du grand nom de royaume de Terre-Ferme à une époque où l'on espéroit beaucoup de leurs mines. De son propre fonds, Panama n'a jamais offert au commerce que des perles.

La pêche s'en fait dans quarante-trois îles de son golfe : la plupart des habitans y emploient ceux de leurs nègres qui sont bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou lassé leur courage.

Chaque noir doit rendre un nombre fixe d'huîtres : celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entièrement formée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation qui lui est imposée, lui appartient incontestablement : il peut le vendre à qui bon

lui semble, mais pour l'ordinaire, il le cède à son maître pour un prix modique.

Des monstres marins, plus communs aux îles où se trouvent les perles, que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse : quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire son nom de sa figure, les roule sous son corps & les étouffe. Pour se défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard : aussitôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse & le met en fuite ; cependant, il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont communément d'assez belle eau : il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. L'Europe en achetoit autrefois une partie ; mais depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou diminuer l'usage, c'est le Pérou qui les prend toutes.

Cette branche de commerce contribua cependant beaucoup moins à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont elle jouissoit d'être

l'entrepôt de toutes les productions du pays des Incas, destinées pour notre hémisphère. Ces richesses, arrivées par une flotille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet & les autres par le Châgre, à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 des debris de Nombre-de-Dios. Elle est disposée, en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui entoure le port. Ce port célèbre, autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises; mais elle est tellement rétrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme; ils y jouissent d'une sureté entière.

L'intempérie de Porto-Belo est si connue, qu'on l'a surnommé le tombeau des Espagnols. Ce fut plus d'une fois une nécessité d'y abandonner des navires dont les équipages avoient

tous

tous péri. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-temps & ont généralement un tempérament vicié. Il est comme honteux d'y demeurer. On n'y voit que quelques nègres, quelques mulâtres, un petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois du gouvernement. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siècle, aucune femme n'avoit osé y accoucher : elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle-même à une mort certaine. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il est etabli que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau-Monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo ; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on feroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée.

Les désordres du climat n'empêchèrent pas que Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus grand commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du Nouveau-Monde y arrivoient pour

être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne & connus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, d'agrément ou de luxe qui pouvoient tenter les possesseurs des mines.

Les députés des deux commerces régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises sous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinsèque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien faire leurs combinaisons, que les cargaisons apportées d'Espagne absorbassent tous les trésors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas seulement, il étoit permis aux négocians européens d'aller achever leurs ventes dans la mer du sud, & aux négocians péruviens de faire des remises à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les échanges commençoient; ils n'étoient ni longs ni difficiles: la franchise la plus noble, en étoit la base. Tout

ſe paſſoit avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes des piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. Jamais cette confiance réciproque ne fut trompée. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Les mépriſes étoient réparées avant le départ des vaiſſeaux ou à leur retour. Seulement, il arriva en 1654 un événement qui auroit pu altérer cette confiance On trouva en Europe que toutes les piaſtres reçues à la dernière foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut ſoufferte par les commerçans eſpagnols ; mais comme les monnoyeurs de Lima furent reconnus pour auteurs de cette malverſation, la réputation des marchands péruviens ne ſouffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaiſe qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, ſe tint d'abord aſſez régulièrement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Eſpagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628 juſqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette règle. Elles revenoient, après un voyage de onze, de dix,

quelquefois même de huit mois, chargées d'immenses richesses en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Avec la perte de la Jamaïque commença une contrebande considérable, qui jusqu'alors avoit été peu de chose. Le sac de Panama en 1670 par le pirate anglais Jean Morgan, eut des suites encore plus fâcheuses : le Pérou qui envoyoit ses fonds d'avance dans cette ville, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Carthagène ; ce changement occasionna des retards, des incertitudes ; les foires diminuèrent, & le commerce interlope augmenta.

L'élévation d'un prince français sur le trône de Charles-Quint alluma une guerre générale ; & dès les premières hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo fut alors tout-à-fait interrompue, & la mer du sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas le

désordre: le malheur des circonstances voulut que la cour de Madrid ne pût pas se dispenser de donner exclusivement à une compagnie anglaise le privilége de pourvoir le Pérou d'esclaves ; elle se vit même forcée d'accorder à ce corps avide le droit d'envoyer à chaque foire un vaisseau chargé des différentes marchandises que le pays pouvoit consommer. Ce bâtiment, qui n'auroit dû être que de cinq cents tonneaux, en portoit toujours plus de mille; on ne lui donnoit ni eau, ni vivres; quatre ou cinq navires qui le suivoient, fournissoient à ses besoins, & substituoient des effets nouveaux aux effets déja vendus. Les galions, écrasés par cette concurrence, l'étoient encore par les versemens frauduleux dans tous les ports où l'on conduisoit les nègres. Enfin il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-temps ce commerce ; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'elles dussent être regardées comme le trésor commun de tous les peuples.

Depuis cette époque, Panama et Porto-Belo sont infiniment déchus ; ces deux villes ne servent plus qu'à quelques branches peu importantes d'un commerce languissant : les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

XXXIII. Les Espagnols ont substitué la route du détroit de Magellan & du cap de Horn à celle de Panama.

On sait que Magellan découvrit en 1520, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le fameux détroit qui porte son nom. Il y vit, & l'on y a vu souvent depuis, des hommes qui avoient environ un pied de plus que les Européens. D'autres navigateurs n'ont rencontré sur les mêmes plages que des hommes d'une taille ordinaire. Pendant deux siècles, on s'est mutuellement accusé d'ignorance, de prévention, d'imposture : enfin il est arrivé des voyageurs auxquels un heureux hasard a présenté des hordes d'une hauteur commune, des hordes d'une stature élevée, & qui ont conclu d'un événement aussi décisif que leurs précurseurs avoient eu raison dans ce qu'ils affirmoient, & tort dans ce qu'ils avoient nié. Alors seulement on a fait attention qu'il n'y avoit point d'habitans sédentaires dans ces lieux incultes ; qu'ils y arrivoient de différentes régions plus ou moins éloignées, & qu'il étoit vraisemblable que les sauvages d'une contrée étoient plus grands que ceux d'une autre. La physique a appuyé cette conjecture. Jamais en effet on ne pourra raisonnablement penser que la nature s'éloigne plus de ses voies en engendrant ce qu'il nous a plu de nommer géants, qu'en donnant le jour à ce que nous appelons nains.

Il y a des géants & des nains dans toutes les contrées ; il y a des géants, des nains & des hommes d'une taille commune, nés d'un même père & d'une même mère ; il y a des géants, des nains dans toutes les espèces d'animaux, d'arbres, de fruits, de plantes ; & quelque soit le système qu'on préfère sur la génération, on ne doit non plus s'étonner de la diversité de la taille entre les hommes dans la même famille ou dans des familles différentes, que de voir des fruits différens en volume à un arbre voisin ou sur le même arbre. Celui qui expliquera un de ces phénomènes, les aura tous expliqués.

Le détroit de Magellan a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Il sépare la terre des Patagons de celle de Feu, qu'on présume n'avoir formé autrefois qu'un même continent. La conformité de leurs stériles côtes, de leur âpre climat, de leurs monstrueux rochers, de leurs montagnes inaccessibles, de leurs neiges éternelles, de leurs sauvages habitans, tout doit faire penser que ce grand canal de navigation est l'ouvrage de quelqu'une de ces révolutions physiques qui changent si souvent la face du globe.

Quoique ce fût long-temps le seul passage connu

pour arriver à la mer du ſud, les dangers qu'on y trouvoit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célèbre Drake, qui porta par cette voie le ravage ſur les côtes du Pérou, inſpira aux Eſpagnols la réſolution d'y former un grand établiſſement, deſtiné à préſerver de toute invaſion cette riche partie du Nouveau-Monde.

Pedro Sarmiento, chargé de cette entreprise importante, partit d'Europe en 1581 avec vingt-trois navires & trois mille cinq cents hommes. L'expédition fut contrariée par des calamités ſi multipliées, que l'amiral n'arriva l'année ſuivante au détroit qu'avec quatre cents hommes, trente femmes, & des vivres pour ſept ou huit mois. Les reſtes déplorables d'une ſi belle peuplade furent établis à Philippeville, dans une baie ſûre, commode, ſpacieuſe; mais l'infortune qui avoit ſi cruellement aſſailli les Eſpagnols dans leur traverſée, les pourſuivit obſtinément au terme de leur voyage. On ne leur envoya aucun ſecours, le pays ne fourniſſoit point de ſubſiſtances, & ils périrent de misère. De vingt-quatre malheureux qui avoient échappé à ce fléau terrible, vingt-trois dont la deſtinée eſt toujours reſtée inconnue, s'embarquèrent pour la rivière de la Plata; Fernando Gomez, le ſeul qui reſtoit, fut recueilli en

1587 par le corsaire anglais Cawendish, qui donna au lieu où il l'avoit trouvé le nom de *Port-Famine.*

Cependant la destruction de la colonie eut de moindres suites qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduisoit dans ces régions éloignées. En 1616, des navigateurs hollandais ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne qui vouloient passer dans la mer du sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux français durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siècle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son aïeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir ces alliés avec joie, & ils gagnèrent dans les premiers temps jusqu'à huit cents pour cent. Les négocians de Saint-Malo, qui s'étoient emparés de ce commerce, n'acquirent pas des richesses pour eux seuls; en 1709 ils les livrèrent à leur patrie, accablée par l'inclémence des saisons, par des défaites réitérées, par une administration ignorante, arbitraire & fiscale. Une navigation qui permettoit de si nobles sacrifices,

excita bientôt une émulation trop universelle. La concurrence devint si considérable, les marchandises tombèrent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlèrent, pour n'être pas réduits à les remporter. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir; & ces étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit en 1718 des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Cependant, ce ne fut qu'en 1740 que les Espagnols commencèrent à doubler eux-même le cap de Horn. Ils employèrent des bâtimens & des pilotes malouins dans leurs premiers voyages; mais une assez courte expérience les mit en état de se passer de secours étrangers, & ces mers orageuses furent bientôt plus familières à leurs navigateurs, qu'elles ne l'avoient jamais été à leurs maîtres dans cette carrière.

XXXIV. Le Pérou est-il aussi riche qu'il l'étoit autrefois?

Jusqu'alors la haute opinion qu'on avoit toujours eue, & long-temps avec raison, des richesses du Pérou, s'étoit maintenue. La cour d'Espagne accusoit le commerce interlope d'en avoir détourné la plus grande partie; & elle se flattoit que le nouveau systême les rameneroit dans ses ports en

auſſi grande abondance qu'aux époques les plus reculées. Une évidence à laquelle il fut impoſſible de ſe refuſer, réduiſit les plus incrédules à voir que les mines de cette partie du Nouveau-Monde n'étoient plus ce qu'elles avoient été, & que ce qu'elles avoient laiſſé de vide n'avoit pas été rempli par d'autres objets.

Depuis 1748 juſqu'en 1753, Lima ne reçut d'Eſpagne pour tout le Pérou que dix navires, qui remportèrent chaque année 30,764,617 liv. Cette ſomme étoit formée par 4,594,192 livres en or; par 20,673,657 livres en argent; par 5,496,768 livres en productions diverſes.

Ces productions furent trente & un mille quintaux de cacao, qui furent vendus en Europe 3,240,000 livres; ſix cents quintaux de quinquina, qui furent vendus 207,360 livres; quatre cent ſoixante-dix quintaux de laine de vigogne, qui furent vendus 324,000 livres; dix mille huit cent cinquante quintaux de cuivre, qui furent vendus 810,108 livres; dix mille ſix cents quintaux d'étain, qui furent vendus 915,300 livres.

Dans l'or & l'argent 1,620,000 liv. appartenoient au gouvernement; 19,422,671 liv. au commerce; 4,225,178 liv. au clergé ou aux officiers civils & militaires.

Dans les marchandifes, il y avoit 1,381,569 liv. pour la couronne, & 4,115,199 liv. pour les négocians.

Le temps a un peu changé l'état des chofes: mais l'amélioration n'eft pas confidérable.

Fin du feptième Livre.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIÈME.

Conquête du Chili & du Paraguay par les Espagnols. Détail des évènemens qui ont accompagné & suivi l'invasion. Principes sur lesquels cette puissance conduit ses colonies.

I. Les Européens ont ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau-Monde ?

La raison & l'équité permettent les colonies : mais elles tracent les principes dont il ne devroit pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangère & inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reste le même. Si cent, si deux cents hommes peuvent dire, *ce*

pays nous appartient; un ſeul homme peut le dire auſſi.

Ou la contrée eſt déſerte, ou elle eſt en partie déſerte & en partie habitée, ou elle eſt toute peuplée.

Si elle eſt toute peuplée, je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hoſpitalité & aux ſecours que l'homme doit à l'homme. Si l'on m'expoſe à mourir de froid ou de faim ſur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai beſoin, & je tuerai celui qui s'y oppoſera : mais lorſqu'on m'aura accordé l'aſyle, le feu & l'eau, le pain & le ſel, on aura rempli ſes obligations envers moi. Si j'exige au-delà, je deviens voleur & aſſaſſin. On m'a ſouffert ; j'ai pris connoiſſance des lois & des mœurs ; elles me conviennent ; je deſire de me fixer dans le pays : ſi l'on y conſent, c'eſt une grace qu'on me fait, & dont le refus ne ſauroit m'offenſer. Les Chinois ſont peut-être mauvais politiques lorſqu'ils nous ferment la porte de leur empire ; mais ils ne ſont pas injuſtes. Leur contrée eſt aſſez peuplée, & nous ſommes des hôtes trop dangereux.

Si la contrée eſt en partie déſerte, en partie occupée, la partie déſerte eſt à moi : j'en puis prendre poſſeſſion par mon travail. L'ancien habi-

tant feroit barbare, s'il venoit fubitement renverfer ma cabane, détruire mes plantations & piller mes champs. Je pourrois repouffer fon irruption par la force; je puis étendre mon domaine jufque fur les confins du fien. Les forêts, les rivières & les rivages de la mer nous font communs, à moins que leur ufage exclufif ne foit néceffaire à fa fubfiftance. Tout ce qu'il peut encore exiger de moi, c'eft que je fois un voifin paifible, & que mon établiffement n'ait rien de menaçant pour lui. Tout peuple eft autorifé à pourvoir à fa fureté préfente, à fa fureté à venir. Si je forme une enceinte redoutable; fi j'amaffe des armes, fi j'élève des fortifications, fes députés feront fages s'ils viennent me dire : es-tu notre ami? es-tu notre ennemi? Ami : à quoi bon tous ces préparatifs de guerre? ennemi : tu trouveras bon que nous les détruifions; & la nation fera prudente, fi à l'inftant elle fe délivre d'une terreur bien fondée. A plus forte raifon pourra-t-elle, fans bleffer les lois de l'humanité & de la juftice, m'expulfer & m'exterminer, fi je m'empare de fes femmes, de fes enfans, de fes propriétés; fi j'attente à fa liberté civile; fi je la gêne dans fes opinions religieufes; fi je prétends lui donner des lois; fi j'en veux faire mon efclave. Alors je ne fuis dans fon voifinage

qu'une bête féroce de plus ; & elle ne me doit pas plus de pitié qu'à un tigre. Si j'ai des denrées qui lui manquent & si elle en a qui me soient utiles, je puis proposer des échanges. Nous sommes maîtres elle & moi de mettre à notre chose tel prix qu'il nous conviendra. Une aiguille a plus de valeur réelle pour un peuple réduit à coudre avec l'arête d'un poisson, les peaux de bête dont il se couvre, que son argent n'en peut avoir pour moi. Un sabre, une coignée, seront d'une valeur infinie pour celui qui supplée à ces instrumens par des cailloux tranchans, enchâssés dans un morceau de bois durci au feu. D'ailleurs j'ai traversé les mers pour apporter ces objets utiles, & je les traverserai de rechef pour rapporter dans ma patrie les choses que j'aurai prises en échange. Les frais du voyage, les avaries & les périls doivent entrer en calcul. Si je ris en moi-même de l'imbécillité de celui qui me donne son or pour du fer, le prétendu imbécille se rit aussi de moi qui lui cède mon fer dont il connoît toute l'utilité, pour son or qui ne lui sert à rien. Nous nous trompons tous les deux, ou plutôt nous ne nous trompons ni l'un, ni l'autre. Les échanges doivent être parfaitement libres. Si je veux arracher par la force ce qu'on me refuse, ou faire accepter violemment

ce

ce qu'on dédaigne d'acquérir, on peut légitimement ou m'enchaîner ou me chaſſer. Si je me jette ſur la denrée étrangère ſans en offrir le prix, ou ſi je l'enlève furtivement, je ſuis un voleur qu'on peut tuer ſans remords.

Une contrée déſerte & inhabitée eſt la ſeule qu'on puiſſe s'approprier. La première découverte bien conſtatée fut une priſe de poſſeſſion légitime.

D'après ces principes, qui paroiſſent d'éternelle vérité, que les nations européennes ſe jugent & ſe donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent. Leurs navigateurs arrivent-ils dans une région du Nouveau-Monde qui n'eſt occupée par aucun peuple de l'ancien, auſſitôt ils enfouiſſent une petite lame de métal ſur laquelle ils ont gravé ces mots : CETTE CONTRÉE NOUS APPARTIENT. Et pourquoi vous appartient-elle? N'êtes-vous pas auſſi injuſtes, auſſi inſenſés que des ſauvages portés par haſard ſur vos côtes, s'ils écrivoient ſur le ſable de votre rivage, ou ſur l'écorce de vos arbres : CE PAYS EST A NOUS. Vous n'avez aucun droit ſur les productions inſenſibles & brutes de la terre où vous abordez, & vous vous en arrogez un ſur l'homme votre ſemblable. Au lieu de reconnoîtrre dans cet homme un frère, vous n'y voyez qu'un eſclave, une bête de ſomme. O mes concitoyens!

vous pensez ainsi, vous en usez de cette manière; & vous avez des notions de justice, une morale, une religion sainte, une mère commune avec ceux que vous traitez si tyranniquement. Ce reproche doit s'adresser plus particulièrement aux Espagnols; & il va être malheureusement justifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

II. Premières irruptions des Espagnols dans le Chili.

Cette région, telle qu'elle est possédée par l'Espagne, a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordelières, & neuf cents lieues de côte depuis le grand désert d'Atacamas qui la sépare du Pérou, jusqu'aux îles de Chiloé qui la séparent du pays des Patagons. Les Incas soumirent à leurs sages lois une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujétir le reste; mais ils trouvèrent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols, aussitôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535 avec cinq cent soixante-dix Européens & quinze mille Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat. Pour se porter de cette contrée au Chili on ne connoissoit que deux chemins, & ils étoient regardés

l'un & l'autre comme presque impraticables. Le premier n'offroit sur les bords de la mer que des sables brûlans, sans eau & sans subsistances. Pour suivre le second, il falloit traverser des montagnes très-escarpées, d'une hauteur prodigieuse, & couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Ces difficultés ne rebutèrent pas le général, & il se décida pour le dernier passage par la seule raison qu'il étoit le moins long. Son ambition coûta la vie à cent cinquante Espagnols & à dix mille Indiens : mais enfin il atteignit le terme qu'il s'étoit proposé, & y fut reçu avec une soumission entière par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages si des intérêts particuliers ne lui eussent fait desirer de se retrouver au centre de l'empire. Sa petite armée refusa de repasser les Cordelières : il fallut la ramener par la voie qui avoit été d'abord négligée, & les hasards furent si heureux qu'elle souffrit beaucoup moins qu'on ne l'avoit craint. Ce bonheur étendit les vues d'Almagro, & le précipita peut-être dans les entreprises où il trouva une fin tragique.

Les Espagnols reparurent au Chyly en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra sans

résistance: mais les nations qui l'habitoient ne furent pas plutôt revenues de l'étonnement où les armes & la discipline de l'Europe les avoient jetées, qu'elles voulurent recouvrer leur indépendance. La guerre dura dix ans sans interruption. Si quelques cantons, découragés par des pertes réitérées, se déterminoient à la soumission, un plus grand nombre s'obstinoient à défendre leur liberté, quoique avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine indien, à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune qu'il mit à la file l'une de l'autre & les mena à l'ennemi. Si la première étoit mise en déroute elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la dernière. Cet ordre, qui fut fidèlement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncèrent successivement tous les corps sans en tirer aucun avantage considérable. Les hommes & les chevaux ayant égalemens besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre : on ne lui donna pas le temps d'y arriver.

Les Indiens de l'arrière-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que les autres suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient avec satisfaction ces sauvages. Ils profitèrent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens européens : plusieurs furent détruits ; & tous auroienteu la même destinée, si des forces considérables, arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre les postes qui leur restoient, & de recouvrer ceux qu'on leur avoit enlevés.

Ces hostilités meurtrières se sont renouvelées à mesure que les usurpateurs ont voulu étendre leur empire, souvent même lorsqu'ils n'avoient pas cette ambition. Les combats ont été sanglans, & n'ont guère été interrompus que par des trèves plus ou moins courtes : cependant depuis 1771 la tranquillité n'a pas été troublée. III. Les Espagnols ont été réduits à combattre continuellement dans le Chili. Manière dont leurs ennemis font la guerre.

Les Araucos sont dans ces contrées les ennemis les plus ordinaires, les plus intrépides, les plus irréconciliables de l'Espagne. Souvent ils sont joints par les habitans de Tucapel & de la rivière

Biobio, par ceux qui s'étendent vers les Cordilières. Comme ces peuples sont plus rapprochés, par leurs habitudes, des sauvages de l'Amérique Septentrionale que des Péruviens leurs voisins, les confédérations qu'ils forment sont toujours à craindre.

Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent après eux, ni tentes ni bagage. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fournissent les lances & les javelots dont ils sont armés. Assurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre : tout séjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Il exposent leur vie en gens qui n'y sont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magasins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ce sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui aient osé se mesurer avec les Européens en rase campagne, & qui aient imaginé l'usage de la fronde pour lancer de loin la mort à leurs ennemis. Leur audace s'élève jusqu'à attaquer les postes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur

réussissent quelquefois, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes : s'ils en sont d'assez marqués pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après ils vont fondre d'un autre côté. Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe les console de la mort de cent Indiens.

Quelquefois les hostilités sont prévues de loin & concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes : les esprits s'échauffent, on choisit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de-là le carnage est porté dans d'autres : tout y est massacré, excepté les femmes européennes qu'on ne manque jamais de s'approprier. Delà est l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures : lorsqu'elles sont favo-

rablement reçues on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière étoit autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages qu'ils y auroient habituellement quelques députés chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

IV. Etablissemens formés dans le Chili par les Espagnols.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée, en 1544, à cinq ou six cents toises de la mer, pour contenir les Indiens & pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable; on la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagée & brûlée : malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre, à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparaiso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venoient du Pérou, les denrées qu'on vouloit y

envoyer. Peu-à-peu les agens de ce commerce qui appartenoit en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors ce vil hameau, quoique placé dans une situation très désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres; le fond en est d'une vase gluante & ferme. A mille toises du rivage il y a trente-six ou quarante brasses d'eau, & quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril & de mai les vents du Nord feroient courir quelques dangers aux navires si on négligeoit de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures & de Saint-Yago, doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception dans un terrein inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie, dont le développement embrasse près de quatre lieues, & qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie; mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574 il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile & honorable prérogative. En 1603 elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque plusieurs tremblemens de terre lui ont causé

des dommages très-considérables. Telle eſt cependant l'excellence de ſon territoire, qu'il lui reſte encore quelque éclat.

A ſoixante-quinze lieues de la Conception, toujours ſur les bords de l'océan Pacifique, eſt Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port & ſa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-temps ſous l'inſpection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'étoit une ſurveillance trop éloignée, & la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Perſonne ne penſoit aux îles de Chiloé. Le bonheur qu'avoient eu les Jéſuites de réunir & de civiliſer un grand nombre de ſauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long & ſept ou huit de large, fit naître le deſir de l'occuper. Au centre ſont les Indiens convertis. Sur la côte orientale a été conſtruite une fortification nommée Chacao, où l'on entretient la garniſon néceſſaire pour ſa défenſe.

Dans l'intérieur des terres eſt Sant-Yago, bâti précipitamment en 1541, détruit en 1730 par un tremblement de terre, & rétabli auſſitôt avec un agrément & des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les

maisons y sont, à la vérité, fort basses & construites avec des briques durcies au soleil; mais elles sont toutes blanchies au dehors, toutes peintes en dedans, toutes accompagnées de jardins spacieux, toutes rafraîchies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité, & le nombre en seroit plus grand sans neuf couvens de moines & sept de religieuses que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnoit aux moines l'esprit général de la superstition; importance qui s'est depuis très-affoiblie dans quelques contrées; qui paroît lutter avec force contre le progrès des lumières dans quelques autres; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne, et qui laissera des traces aussi durables que funestes, quand elles seroient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministère.

Sant-Yago est la capitale de l'état et le siége de l'empire. Celui qui commande est subordonné au vice roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances & à la guerre; mais il en est indépendant comme chef de la justice

et préſident de l'audience royale. Onze corrégidors, répandus dans la province, ſont chargés, ſous ſes ordres, des détails de l'adminiſtration.

Il s'eſt ſucceſſivement formé dans cette contrée une population de quatre à cinq cent mille ames. On n'y voit que peu de ces infortunés eſclaves que fournit l'Afrique; & la plupart ſont conſacrés au ſervice domeſtique. Les deſcendans des premiers ſauvages, que de féroces aventuriers aſſervirent avec tant de peine, ou ſe ſont réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, ou ſe ſont perdus dans le ſang de leurs conquérans. Tous les colons ſont regardés & traités comme Eſpagnols. La nobleſſe de cette origine ne leur a pas inſpiré cet éloignement invincible pour les occupations utiles, qui eſt ſi général dans leur nation. La plupart de ces hommes, ſains, agiles & robuſtes, vivent ſur des plantations éparſes, & cultivent de leurs propres mains un terrein plus ou moins vaſte.

V. Fertilité du Chili, & ſon état actuel.

Ils ſont encouragés à ces louables travaux par un ciel toujours pur & toujours ſerein; par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémiſphères; ſur-tout par un ſol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuſe terre, les récoltes de vin, de bled, d'huile, quoique aſſez négligemment préparées, ſont quadruples de celles

que nous obtenons avec toute notre activité & toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés, & les chevaux, en particulier, ont acquis une vîtesse & une fierté que n'ont jamais eues les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore : elle a prodigué à cette région un excellent cuivre qui est utilement employé dans l'ancien et le Nouveau-Monde ; elle lui a donné de l'or.

Avant 1750, le fisc n'avoit reçu aucune année, pour son vingtième de ce précieux métal, au-delà de 50,220 liv. A cette époque fut érigé dans la colonie un hôtel des monnoies. L'innovation eut des suites favorables. En 1771, le droit royal s'éleva à 200,032 liv. 4 sols ; & il doit avoir beaucoup augmenté. L'alcavala & les douanes ne rendoient que 324,000 livres, & ils en rendent 1,080,000 l. Ces diverses branches de revenu sont grossies, depuis 1753, par la vente exclusive du tabac.

Aussi le Chili n'a-t-il plus besoin de puiser dans les caisses du Pérou pour ses dépenses publiques. La plus considérable est l'entretien des troupes : elle monte à 490,125 liv. 12 s. pour la solde des mille fantassins, des deux cent quarante cavaliers,

des deux compagnies d'Indiens affectionnés, qui, depuis 1754, forment l'état militaire du pays. Indépendamment de ces forces, disperfées dans les îles de Juan-Fernandez & de Chiloé, dans les ports de la Conception & de Valparayfo, fur les frontières des Andes, il y a dans Valdivia une garnifon particulière de fept cent quarante-fix foldats, qui coûte 655,473 liv. 12 f. Ces moyens de défenfe feroient appuyés, s'il le falloit, par des milices très-nombreufes. Peut-être la partie qui combattroit à pied ne feroit-elle que peu de réfiftance, malgré les peines qu'on s'eft depuis peu données pour l'exercer: mais il feroit raifonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui foient peut-être fur le globe.

VI. Commerce du Chili avec les fauvages, avec le Pérou & avec le Paraguay.

Le Chili a toujours eu des liaifons de commerce avec les Indiens voifins de fa frontière, avec le Pérou & le Paraguay.

Les fauvages lui fourniffent principalement le *poncho*. C'eft une étoffe de laine, quelquefois blanche, & ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long fur deux de large. On y paffe la tête par un trou pratiqué au milieu, & elle fe déploie fur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition

plus relevée, ne connoiſſent pas d'autre vêtement. Il coûte depuis trente juſqu'à mille liv., ſelon la fineſſe plus ou moins grande de ſon tiſſu, & principalement ſelon les bordures plus ou moins élégantes, plus ou moins riches, qu'on y ajoute. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que ſoit leur paſſion pour ces bagatelles, lorſqu'on les expoſe à leurs yeux avides, jamais ils ne ſortiroient de leurs forêts & de leurs campagnes pour les aller chercher : il faut les leur porter. Le marchand qui veut entreprendre ce petit négoce s'adreſſe d'abord aux chefs de famille, ſeuls dépoſitaires de l'autorité publique. Lorſqu'il a obtenu la permiſſion de vendre, il parcourt les habitations, & donne indiſtinctement ſa marchandiſe à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce ſon départ, & tous les acheteurs s'empreſſent de lui livrer, dans le premier village où il s'eſt montré, les effets dont on eſt convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une eſcorte qui l'aide à conduire juſqu'à la frontière les draps & les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'eſt pas au fond des forêts, c'eſt au centre

des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuoit indistinctement ses effets, sans garantie, sans sureté, à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir, croyez-vous qu'il en reparût un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée ? Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur & des lois religieuses & civiles, ne rougiroient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute espèce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police & de nos mœurs!

Jusqu'en 1724, on vendit à ces sauvages du vin & des eaux-de-vie, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenoient les armes, ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient, ils dévastoient les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les pères qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs; dans les esclaves envers leurs maîtres; dans les sujets envers les souverains négligens; dans les peuples assujétis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment

ment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués : chez nous, par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits ; chez eux, en cent manières diverses, entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître, & qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison, sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelle que soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier & brutal qui ôte la vigueur à l'esprit, & au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle, qui défend à l'homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce désordre, quoique toujours blâmable, ne l'est pas également par-tout ; parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les ré-

gions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, & ſtupide ſeulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de ſévérité ſous un climat que ſous un autre. Il eſt arrivé de là que, par-tout où s'eſt établi un gouvernement régulier, ce vice eſt devenu plus rare ſous l'équateur que vers le pôle.

Il n'en eſt pas ainſi parmi les nations ſauvages. Celles du Midi n'étant pas plus contenues que celles du Nord par le magiſtrat ou le préjugé, elles ſe ſont toutes livrées, avec une égale fureur, à leur paſſion pour les liqueurs fortes. Il eſt entré dans la politique des Européens de leur en fournir, ſoit pour les dépouiller, ſoit pour les aſſervir, ſoit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boiſſons n'ont été guère moins deſtructives de ces peuples que nos armes; & l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités dont nous avons inondé cet autre hémiſphère.

Il faut louer l'Eſpagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux ſauvages du Chili des vins & des eaux-de-vie. Ce trait de ſageſſe a viſiblement accru les liaiſons qu'on entretenoit avec eux: mais il n'eſt pas poſſible qu'elles deviennent de long temps auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits

secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, & reçoit en échange du sucre, du tabac, du cacao, de la faïence, plusieurs articles fabriqués à Quito, & quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés de Callao pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siècle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue; et alors ces voyages duroient une année entière.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour sorcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes; & cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles, & sur-tout de l'or. On lui donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, de l'herbe du Paraguay, des nègres, & on lui donnoit beaucoup de marchandises de notre hémisphère, avant que les négocians de Lima eussent obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que

cette dernière branche de commerce feroit interdite. La communication des deux colonies ne fe fait point par l'océan. On a jugé plus court, plus fûr & même moins difpendieux de fe fervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cent foixante-quatre lieues de Sant-Yago à Buenos-Aires, & qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges & les précipices des Cordelières.

Si les rapports de deux établiffemens viennent à fe multiplier ou à s'étendre, ce fera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn qu'il faudra les entretenir. On a douté jufqu'ici laquelle des deux voies étoit la meilleure. Le problême paroît réfolu par les obfervations des derniers navigateurs. Ils fe déclarent affez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poiffon, des coquillages, mille plantes fouveraines contre le fcorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis feptembre jufqu'en mars, c'eft-à-dire, dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudroit borner fa marche à quelques heures, ou braver, dans un canal le plus fouvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuofité des vagues, avec une certitude morale de naufrage. Dans cette faifon, il convient de préférer la mer couverte, & par conféquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable privèrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvoit consommer de marchandises de notre hémisphère lui venoient du Pérou, qui lui-même les recevoit difficilement & à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas même, lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien; & ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeoient ses côtes pour arriver à Lima, d'y verser quelques foibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

VII. Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.

C'est une vaste région, bornée au Nord par le Pérou & le Brésil; au Midi, par les terres Magellaniques; au Levant, par le Brésil; au Couchant, par le Chili & le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les géographes croyoient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires espagnols & portugais, chargés en 1751 de régler les limites

des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière, sans avoir apperçu cet amas d'eau, qu'on disoit immense. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris jusqu'alors pour un lac prodigieux, n'étoit qu'un terrein fort bas, couvert depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude, dans la saison des pluies, par les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième degré de latitude méridionale, & que, vers le dix-huitième, il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquites.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenoit un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles. Leurs mœurs devoient être les mêmes; & quand il eût existé quelque différence dans leur caractère, les nuances n'en auroient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglantèrent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel qui étoit commun dans les forêts, quelques racines qui croissoient sans culture; c'étoit la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces

productions, ils erroient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avoient à porter que quelques vases de terre, & qu'ils trouvoient par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînoient que peu d'embarras. Quoiqu'ils vécussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avoit appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissoient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses selon la réputation & la qualité du chef, se dissipoient avec la même facilité qu'elles s'étoient formées.

La découverte du fleuve Paraguay fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traitèrent quelques années après de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui, en 1496, avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Anglèterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques

pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La *Victoire*, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, & le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté des Indes orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve; lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens, mis inhumainement à mort, se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent, & bâtir une espèce de fort à Rio Tercero qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposoient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir solidement, il falloit d'autres moyens que ceux qu'il avoit; &, en 1530, il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avoit laissés dans la

colonie furent massacrés la plupart, & le peu qui avoit échappé à des flèches ennemies ne tarda pas à le suivre.

Des forces plus considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535 & jetèrent les fondemens de Buenos-Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim dans des palissades, ou à se vouer à une mort certaine, si l'on hasardoit d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paroissoit la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée; mais les Espagnols s'étoient persuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnèrent un lieu où ils ne pouvoient plus rester, & allèrent fonder en 1536 l'Assomption, à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole; mais, dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richesses, & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant il falloit se résoudre à périr, ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes parut propre à opérer ce grand changement, & l'on s'y détermina. De l'union de deux peuples si étran-

gers l'un à l'autre, sortit la race des Métis qui, avec le temps, devint si commune dans l'Amérique méridionale : ainsi le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déja toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères. Comment espérer que le genre humain devienne jamais une famille dont les enfans, suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuoit à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avoit formés. Il sembloit punir les Indiens de sa propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs navires qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans

le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeste leur avarice si long-temps trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations qui étoient dans le voisinage de la place subirent le joug. Celles qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignèrent, pour s'éloigner encore à mesure que les établissemens de leurs oppresseurs acquerroient de l'accroissement. La plupart finirent par se réfugier au Chaco.

VIII. Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne se réfugient au Chaco.

Ce pays, qui a deux cent cinquante lieues de long & cent cinquante de large, passe pour un des meilleurs de l'Amérique, & on le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, un grand nombre de nations, dont quarante-six ou quarante-sept sont très-imparfaitement connues.

Plusieurs rivières traversent cette contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres,

fort de la province de Charcas, & se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans Rio de la Plata. Son cours paroissoit la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay & le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702 qu'on tenta de la remonter. Les peuples qui en occupoient les rives comprirent fort bien que, tôt ou tard, ils seroient asservis si l'expédition étoit heureuse, & ils prévinrent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étoient chargés.

Dix neuf ans après, les jésuites reprirent ce grand projet; mais après avoir avancé trois cent cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, qui sont, dans ces régions, le temps de la sécheresse; & personne ne parut douter que cette entreprise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avoit cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-

fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables & long-temps inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds dans quatorze bougades, dont sept sont placées sur les frontières du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une seulement au voisinage de l'Assomption.

IX. Les Espagnols parviennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco, & la rage de quelques autres peuplades moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman est unie, arrosée & saine; on y cultive avec le plus grand succès le coton & le bled que le pays peut consommer, & quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulières au Nouveau Monde, y réussiroient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-temps. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. Il est en particulier un arbre désigné par le nom de quebraco, qu'on prétend approcher de la dureté, de la pesanteur, de la durée du meilleur marbre, & qui,

à cause de la difficulté des transports, est vendu au Potosi jusqu'à dix mille livres. La partie des Andes qui est de ce département, est abondante en or & en cuivre ; on y a déja ouvert quelques mines.

Mais combien il faudroit de bras pour demander à ce vaste territoire les richesses qu'il renferme ! Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à plus de cent mille habitans espagnols, indiens & nègres. Ils sont réunis dans sept bourgades, dont Sant-Yago del Estero est la principale, ou distribués sur des domaines épars, dont quelques-uns ont plus de douze lieues d'étendue, & comptent jusqu'à quarante mille bêtes à corne, jusqu'à six mille chevaux, sans compter d'autres troupeaux moins remarquables.

La province appelée spécialement Paraguay, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivières qui la couvrent : aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on que cinquante-six mille habitans. Quatre cents seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de ville, en ont moins encore. Quatorze peuplades conduites sur

le même plan que celle des Guaranis, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes & y cultive du tabac, du coton, du sucre, qui sont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buenos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incursions des Portugais du côté de l'est, & à celles des sauvages au nord & à l'ouest. Il falloit trouver le moyen de repousser des ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts ; des terres furent destinées pour leur entretien, & chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas, ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser, en payant depuis soixante jusqu'à cent francs, selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la province de Buenos-Aires, faisoit originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut long-temps son partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht ouvrit avec elle l'etablissement portugais du Saint-Sacrement, & qui la mit

à portée de former des liaisons suivies avec le Chili & le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre, chargée en 1740 de défendre la mer du sud contre les forces britanniques, augmentèrent sa population & son activité. L'un & l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenans qui se fixèrent dans cette contrée, lorsque les cours de Madrid & de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-temps incertaines de leur territoire. Enfin, la guerre qu'en 1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe, achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant les deux rives du fleuve, depuis l'océan jusqu'à Buenos-Aires, & depuis Buenos-Aires jusqu'à Santa-Fé, sont ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le bled, le maïs, les fruits, les légumes, tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin & le bois, y croît dans une grande abondance.

X. De la capitale du Paraguay, & des difficultés que doivent surmonter

Buenos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine & agréable; on y respire un air tempéré: elle est régulièrement bâtie; ses rues sont larges & formées

formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics & particuliers, qui étoient tous de terre il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse gardée par une garnison de six à sept cents hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cent quarante-trois miliciens espagnols, indiens, nègres & mulâtres libres, sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

Les navigateurs pour y arriver.

La place est à soixante lieues de la mer; les vaisseaux y arrivent par un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & dans les jours les plus calmes, des pilotes les précèdent, la sonde à la main, pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des

bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber & attendre leur cargaison à l'Incenada de Barragan, situé sept ou huit lieues plus bas.

C'est une espèce de village, formé par quelques cabanes, construites avec du jonc, couvertes de cuirs & dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins, ni subsistances; & il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut se promettre presque aucun service. L'embouchure d'une rivière, large de cinq à six mille-toises, lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puissent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointe voisine, où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asyle fit bâtir en 1726, quarante lieues au-dessous de Buenos-Aires, la ville de Montevideo, sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, & des batteries, judicieusement placées, la protégent du côté du fleuve. Malheureusement, on ne trouve que quatre ou cinq brasses d'eau, & on est réduit à s'échouer. Cette nécessité n'entraîne pas de grands inconvéniens pour les navires marchands: mais les

vaisseaux de guerre dépérissent vîte sur cette vase & s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, ont remarqué qu'avec peu de travail & de dépense, on auroit pu faire au voisinage un des plus beaux ports du monde, dans la rivière de Sainte-Lucie. Pour y réussir, il ne falloit que creuser le banc de sable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plutôt, un peu plus tard, à ce parti; puisque Maldonado, qui faisoit tout son espoir, est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI. De l'herbe du Paraguay, la principale richesse de la colonie.

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première, nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles : elle est fort supérieure aux deux autres; mais elle ne se conserve pas si long-temps, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle caamini, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, & dont on

a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le caaguazu qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il falloit faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert; & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villa-Rica, qui s'étoit approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu-à-peu à rien, par la même raison qui avoit fait tomber celui dont il avoit pris la place.

Enfin, au commencement du siècle, fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Assomption & au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay: mais

il lui est survenu un concurrent qu'on ne devoit pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueilloient d'abord de cette herbe que ce qu'il en falloit pour leur consommation, en ramassèrent avec le temps pour en vendre. Cette occupation & la longueur du voyage les tenoient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce temps, ils manquoient tous d'instruction. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts, où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les missions, privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'étoit beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les Jésuites tirèrent de Maracayu même des graines qu'ils semèrent dans la partie de leur territoire, qui approchoit le plus de celui dont elles tiroient leur origine. Elles se développèrent très-rapidement, & ne dégénérèrent pas au moins d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le hasard donne seul ailleurs, est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chili & le Pérou en consomment annuelle-

ment vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols & les autres habitans de l'Amérique méridionale trouvent tant d'agrément, & à laquelle ils attribuent un si grand nombre de vertus, est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée & presque en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron & des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par dessus, doit être bue sur-le-champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

XII. Liaisons du Paraguay avec les contrées limitrophes & avec l'Espagne.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe qui n'en consomme point; & nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que fait cette région de ses excellentes mules dans les autres contrées du Nouveau-Monde.

Cet animal utile est très-multiplié sur le territoire de Buenos-Aires. Les habitans du Tucuman y portent des bois de construction & de la cire, qu'ils échangent chaque année contre soixante mille mulets de deux ans, qui chacun ne coûtoit pas autrefois trois livres, mais qu'il faut payer huit ou dix aujourd'hui. On les tient quatorze mois dans les pâturages de Cordoue, huit dans

ceux de Salta; & par des routes de ſix cents, de ſept cents, de neuf cents lieues, ils ſont conduits en troupeaux de quinze cents ou de deux mille dans le Pérou, où on les vend près d'Oruro, de Cuſco, de Guanca-Velica, depuis ſoixante-dix jusqu'à cent livres, ſuivant le plus ou le moins d'éloignement.

Le Tucuman livre d'ailleurs au Potoſi ſeize ou dix-huit mille bœufs & quatre ou cinq mille chevaux, nés & élevés ſur ſon propre territoire. Ce ſol fourniroit vingt fois davantage des uns & des autres, s'il étoit poſſible de leur trouver quelque débouché.

Une connoiſſance qui ſera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'eſt la route que prennent les cargaiſons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémiſphère.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades ſemées de loin en loin ſur cette région. Outre qu'on ne l'entretiendroit pas ſans de grandes fatigues, ſans de grands dangers, elle ſeroit de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou preſque rien à s'offrir, rien ou preſque rien à ſe demander. Buenos-Aires ſeule avoit un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandiſes d'Europe qui lui arrivoient,

tantôt ouvertement, tantôt en fraude; & elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili & avec le Pérou. Originairement, les caravanes, qui formoient ces liaisons, employoient les secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur falloit traverser: mais, avec le temps, on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importans.

Des chariots partent maintenant de Buenos-Aires pour leur destination respective; plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche: tous sont traînés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux, & font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy, après avoir parcouru quatre cent soixante-sept lieues, & ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cent soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastres ou 21 livres 8 sous par quintal, & les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil & à corne suit toujours ces voitures: les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le chariot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent servir pour

la nourriture & pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile : le ministère avoit pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buenos-Aires ; c'étoit un entrepôt d'où il s'agissoit de faire arriver les lettres & les passagers dans toutes les possessions espagnoles de la mer du sud. Le trajet étoit de neuf cent quarante-six lieues jusqu'à Lima, de trois cent soixante-quatre jusqu'à Sant-Yago, & des déserts immenses occupoient une grande partie de ce vaste espace. Un homme actif & intelligent vint cependant à bout d'établir une poste régulière de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou & du Chili, au grand avantage des trois colonies, & par conséquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Espagne plusieurs objets plus ou moins importans ; mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes : de ses propres domaines, le pays ne fournit que des cuirs.

Lorsqu'en 1539 les Espagnols abandonnèrent Buenos-Aires pour remonter le fleuve, ils laissèrent dans les campagnes voisines quelques bêtes à cornes qu'ils avoient amenées de leur patrie ; elles se multiplièrent tellement, que personne ne daigna se

les approprier lorſqu'on rétablit la ville. Dans la ſuite il parut utile de les aſſommer pour en vendre la peau à l'Europe : la manière dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs ſe rendent à cheval dans les plaines où ils ſavent qu'il y a le plus de bœufs ſauvages ; ils pourſuivent chacun le leur & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé ; cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à des chiens ſauvages ou à des vautours.

Les cuirs étoient originairement à ſi bon marché, qu'ils ne coûtoient que deux livres, quoique les acheteurs rebutaſſent ceux qui avoient la plus légère imperfection, parce qu'ils devoient le même impôt que ceux qui étoient le mieux conditionnés. Avec le temps, le nombre en diminua tellement, qu'il fallut donner 43 livres 4 ſols pour les grands, 37 livres 10 ſols pour les médiocres, & 32 livres 8 ſols pour les petits. Le gouvernement, qui voyoit avec regret ſe réduire peu-à-peu à rien cette branche

de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de génisses dans des parcs immenses; & depuis ces innovations, les cuirs qui sont tous en poil & qui pèsent depuis vingt jusqu'à cinquante livres, ont baissé d'environ un tiers : tous doivent au fisc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1753, l'Espagne reçut par an de cette colonie 8,752,065 livres. L'or entra dans cette somme pour 1,524,705 livres, l'argent pour 3,780,000 livres, & les productions pour 3,447,360 livres. Le dernier article fut formé par trois cents quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, & par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout étoit pour le commerce, rien n'appartenoit au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région, dans son sein, des valeurs nouvelles; & parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richesses, est sortie des mains des Portugais; & parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissoit.

XIII. Innovation heureuse qui

L'empire immense que la Castille avoit fondé dans l'Amérique méridionale fut long-temps

doit améliorer le fort du Paraguay.

fubordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étoient alors néceffairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans fubalternes. Aucun Efpagnol, aucun Indien n'avoit la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une juftice qu'il étoit prefque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe fi fouvent le cri de la raifon & qui gouverne encore plus abfolument les états que les individus, empêchoit qu'on n'ouvrît les yeux fur le principe certain de tant de calamités. La confufion devint à la fin fi générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché en 1718 de cette gigantefque domination : elle reftoit encore beaucoup trop étendue, & le miniftère l'a de nouveau reftreinte en 1776, en formant d'une partie du diocèfe de Cufco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata, des provinces de Santa-Crux, de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-royauté, dont le fiége eft à Buenos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas, fans doute, à régler le fort de ces fingulières miffions, que les louanges de fes panégyriftes, que les fatyres de fes détracteurs rendirent également célèbres.

On dévaſtoit l'Amérique depuis un ſiècle, lorſque les Jéſuites y portèrent cette infatigable activité, qui les avoit fait ſi ſingulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvoient pas rappeler du tombeau les trop nombreuſes victimes qu'une aveugle férocité y avoit malheureuſement plongées; ils ne pouvoient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faiſoit tous les jours deſcendre. Leur tendre ſollicitude ſe tourna vers les ſauvages, que leur vie errante avoit juſqu'alors ſouſtraits au glaive, à la tyrannie. Le plan étoit de les tirer de leurs forêts & de les raſſembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppreſſeurs du nouvel hémiſphère. Un ſuccès, plus ou moins grand, couronna ces vues dans la Californie, chez les Moxos, parmi les Chiquites, ſur l'Amazone & dans quelques autres contrées. Cependant aucune de ces inſtitutions ne jeta un auſſi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay; parce qu'on lui donna pour baſe les maximes que ſuivoient les Incas dans le gouvernement de leur empire & dans leurs conquêtes.

XIV. Principes ſur leſquels les Jéſuites fondèrent leurs miſſions du Paraguay.

Les deſcendans de Manco-Capac ſe rendoient ſur leurs frontières avec des armées qui ſavoient

du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives, meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs lois & leurs mœurs. Ces invitations étoient ordinairement rejetées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers, étoient envoyés. Quelquefois on les massacroit, & on fondoit inopinément sur ceux qu'ils représentoient. Les troupes provoquées avoient assez généralement la supériorité : mais elles s'arrêtoient au moment de la victoire & traitoient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils alloient faire aimer de leurs compagnons au vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée péruvienne attaquât la première; & il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les jésuites, qui n'avoient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçoient dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle

ces peuples ne comprenoient rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les jésuites, c'est la nature de leur culte qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même sa divinité aux mortels, que de leur persuader nos dogmes & nos mystères inconcevables. Aussi les missionnaires eurent-ils la sagesse de civiliser, jusqu'à un certain point, les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'essayèrent d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les eurent-ils assemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens qu'on leur avoit promis. Ils leur firent embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats; le prix accordé aux belles actions; l'inspection ou la censure des mœurs; le ressort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les exercices militaires; la subordination; les précautions contre l'oisiveté; le respect pour la religion & les vertus: tout ce qu'on admiroit dans la législation

des Incas se trouva au Paraguay ou y fut même perfectionné.

Les Incas & les jésuites avoient également établi un ordre qui prévenoit les crimes & dispensoit des punitions. Rien n'étoit si rare au Paraguay que les délits. Les mœurs y étoient belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les lois avoient été sévères dans cet empire; elles ne le furent pas chez les Guaranis. On n'y craignoit pas les châtimens; on n'y craignoit que sa conscience.

A l'exemple des Incas, les jésuites avoient établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne : c'étoit la confession. Dans le Paraguay, elle conduisoit le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que, loin de pallier ses crimes, le repentir les lui faisoit aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il venoit la demander à genoux. Plus elle étoit sévère & publique, plus elle rendoit le calme à la conscience. Ainsi le châtiment, qui par-tout ailleurs effraie les coupables, faisoit ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'avoient point de lois civiles, parce qu'ils ne connoissoient point de propriété; ils n'avoient point de lois criminelles, parce que chacun

chacun s'accusoit & se punissoit volontairement : toutes leurs lois étoient des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintînt dans sa pureté, seroit la théocratie : mais il faudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société, n'appelât crime, que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité, ne substituât pas, dans ses préceptes, des prières aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords fondés. Il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi au Paraguay. Les missionnaires espagnols y avoient beaucoup trop porté leurs idées, leurs usages monastiques. Cependant, peut-être ne fit-on jamais autant de bien aux hommes avec si peu de mal.

Il y eut plus d'arts & de commodités dans les républiques des jésuites qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y eut pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y étoit même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposoient leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donnoit tout ce qui leur étoit nécessaire : le laboureur avoit travaillé pour eux. Les religieux instituteurs veilloient sur les besoins de tous avec des magistrats élus par le peuple même.

Il n'y avoit point de distinction entre les états; & c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de cette égalité qui est le second des biens : car la liberté est le premier.

Les Incas & les jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Les temples du soleil étoient aussi bien construits, aussi bien ornés que le permettoit l'imperfection des arts & des matériaux. Les églises du Paraguay sont réellement fort belles. Une musique qui alloit au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parloient aux yeux, la majesté des cérémonies : tout attiroit, tout retenoit les Indiens dans ces lieux sacrés, où le plaisir se confondoit pour eux avec la piété.

XV. Pourquoi les hommes ne se font-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions.

Il semble que les hommes auroient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'étoit oisif, n'étoit excédé de travail; où la nourriture étoit saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logés commodément; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre; où tout le monde se marioit par choix, sans intérêt, & où la multitude des enfans étoit une consolation, sans pouvoir être une charge;

où la débauche inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence & la misère ne hâtoit jamais le terme de la vie humaine ; où rien n'irritoit les passions factices & ne contrarioit les passions réglées par la raison & par la nature ; où l'on jouissoit des avantages du commerce, sans être exposé à la contagion des vices du luxe ; où des magasins abondans, des secours gratuits entre les nations confédérées par la fraternité d'une même religion, étoient une ressource assurée contre la disette qu'amenoient l'inconstance & l'intempérie des saisons ; où la vengeance publique ne fut jamais dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignoroit jusqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'espèce humaine. Un tel pays devoit être, ce semble, le plus peuplé de la terre : cependant il ne l'étoit pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay, sous le vingtième degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguai qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrième degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivières ; qui descendent des montagnes voisines du Bresil, dans

les plaines qui séparent ces rivières, les jésuites avoient formé dès l'an 1676 vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf composées de vingt-deux mille sept cent soixante-une familles qui avoient quatre-vingt-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze têtes. Aucun monument d'une foi certaine ne porta jamais le nombre des bourgades au-dessus de trente-deux, ni celui de leurs habitans au-dessus de cent vingt-un mille cent soixante-huit.

On soupçonna long-temps les religieux instituteurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel ces peuples s'étoient librement soumis, & la cour de Madrid montra sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes dissipèrent ce soupçon, aussi injurieux que mal fondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie dont la gloire fut toujours l'idole, sacrifiât à un intérêt obscur & bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de soins & de travaux ?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne la pas calomnier si grossièrement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus

d'un siècle, se perpétua par une suite de l'avarice, de l'envie, de la malignité, qui l'avoient formée. Plus le ministère espagnol fit chercher cette source de richesses, plus il se convainquit que c'étoit une chimère. Si les jésuites avoient découvert de pareils trésors, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices, qui auroient bientôt désolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression d'un gouvernement monacal dut, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis: mais l'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des lois imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats; dans la violation des priviléges publics & l'établissement des priviléges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre; s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux: voilà l'oppression. Jamais elle n'est dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs,

en qui la perfuafion opère & précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'eft-là ce doux empire de l'opinion, le feul peut-être qu'il foit permis à des hommes d'exercer fur des hommes, parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent. Tel fut fans doute celui des jéfuites au Paraguay, puifque des nations entières venoient d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on ne vit pas une feule de leurs peuplades fecouer le joug. On n'oferoit dire que cinquante miffionnaires euffent pu forcer à l'efclavage cent mille Indiens qui pouvoient ou maffacrer leurs pafteurs, ou s'enfuir dans des déferts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les efprits foibles & les efprits audacieux.

Quelques perfonnes foupçonnèrent que les jéfuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat auquel les fiècles de barbarie attachèrent parmi nous une forte de vénération qui n'eft pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raifon, de la fociété : rien n'étoit plus éloigné de la vérité. Ces miffionnaires ne donnèrent pas feulement à leurs néophites l'idée d'une fuperftition à laquelle le climat apportoit des obftacles infur-

montables, & qui auroit suffi pour décrier & faire détester leurs meilleures institutions.

Nos politiques crurent voir dans le défaut de propriété un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne sauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la source de la multiplication des hommes & des subsistances, ne soit une vérité incontestable : mais tel est le sort des meilleures institutions, que nos erreurs parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens, les bornes de nos possessions, tantôt beaucoup trop resserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres & celle de notre espèce. Ces inconvéniens n'existoient point dans le Paraguay : tous y avoient une subsistance assurée ; tous y jouissoient par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce ne fut donc pas précisément parce qu'ils en étoient privés, que la population ne fit pas chez eux de grands progrès.

Un écrivain mercenaire ou aveuglé par sa haine,

n'a pas craint de publier depuis peu, à la face de l'univers, que le terrein occupé par les Guaranis ne pouvoit nourrir que le nombre d'hommes qui y existoit, & que plutôt que de les rapprocher des Espagnols, leurs missionnaires avoient eux-mêmes arrêté la population. Ils persuadoient, nous dit-on, à leurs néophites, de laisser périr leurs enfans qui seroient autant de prédestinés & de protecteurs. Homme ou démon, qui que tu sois, as-tu réfléchi sur l'atrocité, sur l'extravagance de ton accusation? as-tu compris l'insulte que tu faisois à tes maîtres, à tes concitoyens, en comptant obtenir leur faveur ou leur estime par ces noirceurs? Combien il faudroit que ta nation fût déchue de la noblesse, de la générosité de son caractère, si elle ne partageoit ici mon indignation!

Aux chimères qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables.

D'abord, les Portugais de Saint-Paul détruisirent en 1631 les douze ou treize peuplades formées dans la province de Guayra, limitrophe du Brésil. Ces brigands, qui n'étoient qu'au nombre de deux cent soixante-quinze, ne purent, il est vrai, amener que neuf cents des vingt-deux mille Guaranis qui composoient cet établissement naif-

ſant ; mais le glaive & la miſère en détruiſirent beaucoup. Pluſieurs reprirent la vie ſauvage ; à peine en arriva-t-il douze mille ſur les bords du Parana & de l'Uruguay, où l'on avoit réſolu de les fixer.

La paſſion qu'avoient les dévaſtateurs de faire des eſclaves, ne fut pas étouffée par cette émigration ; ils pourſuivirent leur timide proie dans ſon nouvel aſyle, & devoient, avec le temps, tout diſperſer, tout mettre aux fers, ou tout égorger, à moins qu'on ne donnât aux Indiens des armes pareilles à celles de leurs agreſſeurs.

C'étoit une propoſition délicate à faire. L'Eſpagne avoit pour maxime de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les anciens habitans de cet autre hémiſphère, dans la crainte qu'ils ne ſe ſerviſſent un jour de ces foudres pour recouvrer leurs premiers droits. Les jéſuites applaudiſſoient à cette défiance néceſſaire avec des nations dont la ſoumiſſion étoit forcée ; mais ils la jugeoient inutile avec des peuples librement attachés aux rois catholiques par des liens ſi doux qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Les raiſons ou les inſtances de ces miſſionnaires triomphèrent des oppoſitions & des préjugés. En 1639 on accorda des fuſils aux Guaranis, & cette faveur les délivra

pour toujours du plus grand des dangers qu'ils pouvoient courir.

D'autres causes plus obscures de destruction remplacèrent celle-là. L'usage s'établit d'envoyer annuellement à deux, à trois cents lieues de leurs frontières une partie des bourgades cueillir l'herbe du Paraguay, pour laquelle on leur connoissoit une passion insurmontable. Dans ces longues & pénibles courses plusieurs périssoient de faim & de fatigue. Quelquefois, durant leur absence, des sauvages errans dévastoient des plantations privées de la plupart de leurs défenseurs. Ces vices étoient à peine corrigés, qu'une nouvelle calamité affligea les missions.

Un malheureux hasard y porta la petite vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde. Cette contagion ne diminua point, & continua à entasser victime sur victime sans interruption. Les jésuites ignorèrent-ils les salutaires effets de l'inoculation sur les bords de l'Amazone, ou se refusèrent-ils par superstition à une pratique dont les avantages sont si bien prouvés ?

Après tout, ce fut le climat qui arrêta sur-tout la population des Guaranis. Le pays qu'ils occupoient, principalement sur le Parana, étoit chaud,

humide, sans cesse couvert de brouillards épais & immobiles. Ces vapeurs y versoient dans chaque saison des maladies contagieuses. Les inclinations des habitans aggravoient ces fléaux. Héritiers de la voracité que leurs pères avoient apportée du fond des forêts, ils se nourrissoient de fruits verds; ils mangeoient les viandes presque crues, sans que ni la raison, ni l'autorité, ni l'expérience, pussent déraciner ces habitudes invétérées. De cette manière la masse du sang, altérée par l'air & les alimens, ne pouvoit pas former des familles nombreuses ni des générations de quelque durée.

Pour assurer la félicité des Guaranis, en quelque nombre qu'ils fussent ou qu'ils pussent être, leurs instituteurs avoient originairement réglé avec la cour de Madrid que ces peuples ne seroient jamais employés aux travaux des mines, ni asservis à aucune corvée. Bientôt cette première stipulation leur parut insuffisante au repos des nouvelles républiques. Ils firent décider que tous les Espagnols en seroient exclus, sous quelque dénomination qu'ils se présentassent. On prévoyoit que s'ils y étoient admis comme négocians, ou même comme voyageurs, ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles, & y porteroient le germe de toutes les corruptions. Ces mesures blessèrent d'autant plus pro-

XVI. Examen des reproches faits aux Jésuites touchant les missions.

fondément des conquérans avides & destructeurs, qu'elles avoient l'approbation des sages. Leur ressentiment éclata par des imputations qui avoient un fondement apparent & peut-être réel.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Aires de la cire, du tabac, des cuirs, des cotons en nature & filés, principalement l'herbe du Paraguay. On recevoit en échange des vases & des ornemens pour les temples; du fer, des armes, des quincailleries; quelques marchandises d'Europe que la colonie ne fabriquoit pas; des métaux destinés au paiement du tribut que devoient les Indiens mâles depuis vingt jusqu'à cinquante ans. Autant qu'il est possible d'en juger à travers les épais nuages qui ont continullement enveloppé ces objets, les besoins de l'état n'absorboient pas le produit entier de ses ventes. Ce qui restoit étoit détourné au profit des jésuites. Aussi furent-ils traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une société de marchands qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

Ce reproche ne pouvoit pas tomber sur les premiers fondateurs du Paraguay. Les déserts qu'ils parcouroient ne produisoient ni or ni denrées. Ils n'y trouvèrent que des forêts, des serpens, des

marais, quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de soins, de travaux, de patience pour faire passer les sauvages d'une vie errante à l'état social, ne se peut comprendre. Jamais ils ne songèrent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant, sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Vraisemblablement leurs successeurs eurent des vues moins nobles & moins pures. Vraisemblablement ils cherchèrent un accroissement de fortune & de puissance où ils ne devoient voir que la gloire du christianisme, que le bien de l'humanité. Ce fut, sans doute, un grand crime de voler les peuples en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & pour augmenter sur tout le globe une influence déja trop dangereuse. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur d'un si grand forfait, c'est que la félicité des Indiens n'en fut pas altérée. Jamais ils ne parurent rien desirer au-delà des commodités dont on les faisoit jouir généralement.

Ceux qui n'accusèrent pas les jésuites d'avarice, censurèrent les établissemens du Paraguay comme l'ouvrage d'une superstition aveugle. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pra-

tiques inutiles le temps destiné aux travaux de la société ; elle dépouille l'homme laborieux pour enrichir le solitaire oisif & dangereux ; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des sujets frivoles ; elle donne au nom du ciel le signal de la révolte ; elle soustrait ses ministres aux lois, aux devoirs de la société ; en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Vit-on chez les Guaranis aucune de ces calamités ? S'ils durent leurs heureuses institutions à la superstition, ce sera la première fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique, toujours inquiète, toujours soupçonneuse, paroissoit craindre que les républiques fondées par les jésuites ne se détachassent un peu plutôt, un peu plus tard, de l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Leurs habitans étoient à ses yeux les soldats les plus exercés du nouvel hémisphère. Elle les voyoit obéissant par principe de religion avec l'énergie des mœurs nouvelles, & combattant avec le fanatisme qui conduisit tant de martyrs sur l'échafaud, qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet ; mais c'étoit sur-tout leur gouvernement qui causoit ses alarmes.

Dans les institutions anciennes, l'autorité civile

& l'autorité religieuse, qui partent de la même source & qui doivent tendre au même but, étoient réunies dans les mêmes mains, ou l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Le christianisme introduisit en Europe un autre esprit, & forma, dès son origine, une rivalité secrète entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion. Cette disposition éclata lorsque les barbares du Nord fondirent sur la domination romaine. Les chrétiens, persécutés par les empereurs païens, s'empressèrent d'implorer ce secours étranger contre l'oppression. Ils prêchèrent à ces vainqueurs ignorans un culte nouveau qui leur imposoit l'obligation de détruire l'ancien, & demandèrent les décombres des temples pour élever sur ces magnifiques ruines leurs propres sanctuaires.

Les sauvages donnèrent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas, firent tomber aux pieds du christianisme leurs ennemis & les siens, prirent des terres & des hommes, & en cédèrent à l'église. Ils exigèrent des tributs, & en exemptèrent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attachèrent les prérogatives de leur naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient.

Les évêques imprimèrent le sceau de la religion aux domaines qu'ils possédoient. De ce mêlange, de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux qui se distingua d'abord du véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur lui, & qui depuis se sentant le plus foible, se contenta de s'en séparer & de dominer en secret sur ceux qui en vouloient bien dépendre. Ces deux pouvoirs furent toujours tellement discordans qu'ils troublèrent sans cesse l'harmonie de tous les états.

Les jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, profitèrent du mal que leur société avoit fait souvent en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils réunirent les deux pouvoirs en un seul, ce qui leur donna la disposition absolue des pensées, des affections, des forces de leurs néophites.

XVII. Les peuples étoient-ils heureux dans ces missions, & ont-ils regretté leurs législateurs?

Un pareil systême rendoit-il redoutables ces législateurs? Quelques personnes le pensoient dans le Nouveau-Monde, & cette croyance étoit beaucoup plus répandue dans l'ancien; mais par-tout on manquoit des lumières nécessaires pour asseoir un jugement. La facilité, peut-être inattendue, avec

avec laquelle les missionnaires ont évacué ce qu'on appeloit leur empire, a paru démontrer qu'ils étoient hors d'état de s'y soutenir. Ils y ont été même moins regrettés qu'on ne croyoit qu'ils le seroient. Ce n'est pas que les peuples eussent à se plaindre de la négligence ou de la dureté de leurs conducteurs. Une indifférence si extraordinaire venoit sans doute de l'ennui que ces Américains, en apparence si heureux, devoient éprouver durant le cours d'une vie trop uniforme pour n'être pas languissante, & sous un regime qui, considéré dans son vrai point de vue, ressembloit plutôt à une communauté religieuse qu'à une institution politique.

Comment un peuple entier vivoit-il sans répugnance sous la contrainte d'une loi austère qui n'assujétit pas un petit nombre d'hommes qui l'ont embrassée par enthousiasme & par les motifs les plus sublimes, sans leur inspirer de la mélancolie & sans aigrir leur humeur ? Les Guaranis étoient des espèces de moines, & il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étoient tyranniques. Aucune faute n'échappoit au châtiment. L'ordre commandoit au milieu des plaisirs. Le Guaranis, inspecté jusque dans ses amusemens, ne pouvoit se livrer à

aucune sorte d'excès. Le tumulte & la licence étoient bannis de ses tristes fêtes. Ses mœurs étoient trop austères. L'égalité à laquelle ils étoient réduits & dont il leur étoit impossible de se tirer, éloignoit entr'eux toute sorte d'émulation. Un Guaranis n'avoit aucun motif de surpasser un Guaranis. Il avoit fait assez bien, si l'on ne pouvoit ni l'accuser ni le punir d'avoir mal fait. La privation de toute propriété n'influoit-elle pas sur ses liaisons les plus douces ? Ce n'est pas assez pour le bonheur de l'homme d'avoir ce qui lui suffit, il lui faut encore de quoi donner. Un Guaranis ne pouvoit être le bienfaiteur ni de sa femme, ni de ses enfans, ni de ses parens, ni de ses amis, ni de ses compatriotes, & aucun de ceux-ci ne pouvoit être le sien. Son cœur ne sentoit aucun besoin. S'il étoit sans vice, il étoit aussi sans vertu. Il n'aimoit point, il n'étoit point aimé Un Guaranis passionné auroit été l'être le plus malheureux ; & l'homme sans passions n'existe ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule. Je ne connois que l'amour, qui s'irrite & s'accroît par la gêne, qui pût y gagner. Mais croira-t-on qu'il ne restât rien aux Guaranis du sentiment de leur liberté sauvage? Mais négligez tout ce qui précède & ne pesez que le peu de lignes que je vais ajouter.

Le Guaranis n'eut jamais que des idées très-confuses de ce qu'il devoit aux soins de ses législateurs, & il en avoit vivement, continuellement, senti le despotisme. Il se persuada sans peine au moment de leur expulsion qu'il seroit affranchi, & qu'il n'en seroit pas moins heureux. Toute autorité est plus ou moins odieuse, & c'est là raison pour laquelle tous les maîtres, sans exception, ne font que des ingrats.

XVIII. Mesures préliminaires prises par la cour d'Espagne pour le gouvernement de ces missions.

Lorsqu'en 1768 les missions du Paraguay sortirent des mains des Jésuites, elles étoient arrivées à un point de civilisation, le plus grand peut-être où on puisse conduire les nations nouvelles, & certainement fort supérieur à tout ce qui existoit dans le reste du nouvel hémisphère. On y observoit les lois; il y régnoit une police exacte, les mœurs y étoient pures, une heureuse fraternité y unissoit les cœurs; tous les arts de nécessité y étoient perfectionnés, & on y en connoissoit quelques-uns d'agréables; l'abondance y étoit universelle, & rien ne manquoit dans les dépôts publics. Le nombre des bêtes à corne s'y élevoit à sept cent soixante-neuf mille trois cent cinquante-trois; celui des mulets ou des chevaux à quatre-vingt-quatorze mille neuf cent quatre-vingt-trois; celui des moutons à deux cent vingt-un mille cinq

cent trente-sept, sans compter quelques autres animaux domestiques.

Les pouvoirs concentrés jusqu'alors dans les mêmes mains, furent partagés. Un chef, auquel on donna trois lieutenans, fut chargé de gouverner la contrée. On confia ce qui étoit du ressort de la religion à des moines de saint Dominique, de saint François & de la Merci.

C'est le seul changement qui ait été fait jusqu'ici aux dispositions anciennes. La cour de Madrid a voulu examiner sans doute si l'ordre établi devoit être maintenu ou réformé. On cherche à lui persuader de retirer les Guaranis d'une région peu salubre & trop peu fertile, pour en peupler les bords inhabités de Rio-Plata, depuis Buenos-Aires jusqu'à l'Assomption. Si ce plan est adopté, & que les peuples refusent de quitter les tombeaux de leurs pères, ils seront réduits à se disperser; s'ils se prêtent aux vues de l'Espagne, ils cesseront de former une nation. Quoi qu'il arrive, le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau-Monde sera renversé.

Mais voilà assez & peut-être trop de détails sur les révolutions plus ou moins importantes qui ont agité l'Amérique espagnole pendant trois siècles. Il est temps de remonter aux principes qui diri-

gèrent la fondation de ce grand empire, & de tracer, sans malignité comme sans flatterie, les suites d'un système dont l'antiquité n'avoit ni laissé, ni pu laisser de modèle. Nous commencerons par faire connoître les différentes espèces d'hommes qui se trouvent aujourd'hui réunis dans cette immense région.

XIX. Peuples qui habitent l'Amérique espagnole, & premièrement les chapetons.

On ne rangera point parmi les habitans du nouvel hémisphère les commandans chargés de lui donner des lois, les troupes destinées à le contenir ou à le défendre, les négocians employés pour son approvisionnement. Ces différentes classes d'hommes ne se fixent point en Amérique, & reviennent toutes en Europe, après un séjour plus ou moins borné. Parmi les personnes envoyées par l'autorité publique, il n'y a guère que quelques magistrats, quelques administrateurs subalternes qui s'incorporent à ces régions éloignées : la loi défend à tout citoyen d'y aller sans l'aveu du gouvernement ; mais les gens connus en obtiennent assez aisément la permission, & ceux qui sont obscurs y passent très-fréquemment en fraude. On est vivement poussé à cette émigration par l'espoir d'une fortune considérable, & quelquefois aussi par la certitude de trouver une considération dont on n'auroit pas joui dans le lieu de son ori-

gine. Il suffit d'être né en Espagne pour obtenir des égards marqués ; mais cet avantage ne se transmet pas. Les enfans qui ont reçu le jour dans cet autre monde ne portent plus le nom de *chapetons*, qui honoroit leurs pères ; ils deviennent simplement *créoles*.

XX. Les créoles.

C'est ainsi qu'on appelle ceux qui sont issus du sang espagnol dans le nouvel hémisphère. Plusieurs descendent des premiers conquérans ou de ceux qui les suivirent ; d'autres ont eu d'illustres ancêtres ; la plupart ont acheté ou obtenu des titres distingués ; mais peu d'entre eux ont manié les grands ressorts du gouvernement. Soit que la cour les crût incapables d'application, soit qu'elle craignît qu'ils ne préférassent les intérêts de leur pays à ceux de la métropole, elle les éloigna de bonne heure des places de confiance, & s'écarta rarement de ce système bien ou mal conçu. Ce mépris ou cette défiance les découragèrent ; ils achevèrent de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, de l'abondance de toutes choses, cette élévation dont il leur avoit été laissé de si grands exemples. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, une superstition stupide, des intrigues romanesques, achevèrent la dégradation de leur caractère. Une

porte reftoit ouverte à l'ambition de ces colons profcrits en quelque forte fur leur terre natale : la cour, les armées, les tribunaux, l'églife, font en Efpagne des carrières plus ou moins brillantes qu'il leur eft libre de parcourir. Il n'y en eft cependant entré qu'un très-petit nombre, ou parce que leur ame eft entièrement flétrie, ou parce que les diftances en rendent l'accès trop difficile. Quelques-uns, d'une naiffance moins diftinguée, ont tourné, dans l'Amérique même, leur activité, leur intelligence vers les grandes opérations du commerce; & ceux-là ont été les plus fages & les plus utiles.

La fupériorité que les chapetons affectent fur les créoles, ceux-ci la prennent fur les *métis*. XXI. Les métis.
C'eft la race provenant d'un Européen avec une Indienne. Les Efpagnols qui, dans les premières époques de la découverte, abordèrent au Nouveau-Monde, n'avoient point de femmes avec eux. Quelques-uns des plus confidérables attendirent qu'il en vînt d'Europe. La plupart donnèrent leur foi aux filles du pays les plus diftinguées ou les plus agréables; fouvent même, fans les époufer, on les rendit mères. La loi fit jouir ces enfans, légitimes ou illégitimes, des prérogatives de leurs pères; mais le préjugé les plaça plus bas. Ce n'eft

guère qu'après trois générations, c'est-à-dire, lorsque leur couleur ne diffère en rien de celle des blancs, tous très-basanés, que dans le cours ordinaire de la vie civile ils sont traités comme les autres créoles. Avant d'arriver à une égalité si flatteuse, ces métis, par-tout très-nombreux & dont l'espèce se renouvelle sans interruption, s'occupoient la plupart des arts mécaniques & des moindres détails du commerce. Après avoir acquis plus de dignité, ils sont encore réduits à continuer les mêmes travaux jusqu'à ce qu'une alliance heureuse ou quelque circonstance particulière les mette en état de couler des jours inutiles dans les plaisirs & dans la mollesse.

XXII. Les nègres.

A peine le Nouveau-Monde eut été découvert, qu'en 1503 on y porta quelques noirs. Huit ans après, il y en fut introduit un plus grand nombre, parce que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient infiniment plus propres à tous les travaux que les naturels du pays. Bientôt l'autorité les proscrivit, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les Americains & qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las-Casas, auquel il manquoit des notions justes sur les droits de l'homme, mais qui s'occupoit sans cesse du soulagement de ses chers Indiens, obtint la révocation d'une loi qu'il croyoit

nuisible à leur conservation; Charles-Quint permit en 1517 que quatre mille de ces esclaves fussent conduits dans les colonies espagnoles; & le courtisan flamand, qui avoit obtenu cette faveur, vendit aux Génois l'exercice de son privilége.

A l'expiration de l'octroi, ce vil commerce cessa presque entièrement; mais les Portugais, devenus sujets de la cour de Madrid, le ranimèrent. Il retomba encore après que ce peuple eut secoué le joug qu'il portoit si impatiemment, & ne reprit quelque vigueur que lorsque les deux nations se furent rapprochées. Enfin les sujets de la cour de Lisbonne s'engagèrent en 1696 à fournir dans cinq ans vingt-cinq mille noirs à leurs anciens tyrans; & ils remplirent cette obligation avec le secours de leur souverain, qui avança les deux tiers des fonds qu'exigeoit une entreprise alors si considérable.

Les Français, qui venoient de donner un roi à l'Espagne, se mirent trop légèrement à la place des Portugais en 1702. Manquant d'établissemens à la côte d'Afrique, encore peu instruits dans les opérations maritimes, malheureux durant le cours d'une longue guerre, ils ne firent rien de ce qu'ils avoient promis si hardiment.

La paix d'Utrecht fit passer ce contrat à l'Angleterre. La compagnie du Sud, à laquelle le ministère britannique l'abandonna, se chargea de livrer, chacune des trente années que devoit durer son privilége, quatre mille huit cents Africains aux établissemens espagnols. On la borna à ce nombre pour les cinq derniers ans de son octroi ; mais tout le reste du temps il lui étoit permis d'en introduire autant qu'elle en pourroit vendre. Elle s'obligea à payer trente-trois piastres & un tiers, ou 180 livres pour chacun des quatre mille premiers noirs. Les huit cents suivans furent déchargés de ce tribut onéreux, en dédommagement d'un prêt de 1,080,000 livres avancées à la cour de Madrid, & qui ne devoient être remboursées que dans l'espace de dix ans. Ce tribut étoit réduit à la moitié pour tous les esclaves que le contrat n'exigeoit point. Philippe V se dédommagea de ce sacrifice en se réservant la quatrième partie des bénéfices que feroit la société. L'exécution du traité ne fut interrompue que par les hostilités qui en 1739 divisèrent les deux couronnes. La pacification de 1748 rétablit celle d'Angleterre dans tous ses droits ; mais la compagnie qui la représentoit fut déterminée, par un dédommagement qu'on lui offrit, à céder les courts restes

d'un octroi dont elle prévoyoit qu'on ne la laisseroit pas jouir sans de grandes gênes.

Robert Mayne, négociant de Londres, succéda, sous un nom espagnol, à l'association du Sud. L'infidélité ou la négligence des agens qu'il avoit établis à Buenos-Aires, devenu l'entrepôt de ce commerce, furent telles, qu'en 1752 il se trouva ruiné, qu'il se vit forcé d'abandonner une entreprise qui, plus sagement dirigée ou mieux surveillée, devoit donner des profits très-considérables.

On prit alors le parti de recevoir à Porto-Rico des esclaves qui devoient au fisc 216 livres par tête, & qui, après avoir payé cette taxe rigoureuse, étoient introduits librement sur le continent & dans les îles. Les Anglois qui avoient traité avec le gouverneur de Cuba remplissoient fidellement leurs engagemens, lorsque la cour de Madrid jugea convenable à ses intérêts de changer de systême.

Il fut formé en 1765 une société de quelques maisons de commerce espagnoles, françoises & génoises établies à Cadix. Cette compagnie, mal servie par ses facteurs & très-obérée, alloit se dissoudre, lorsqu'en 1773 le ministère jugea qu'il étoit de sa sagesse & de sa justice d'accorder des

adouciſſemens aux conditions qu'il avoit d'abord impoſées. On prolongea le privilége, on diminua les charges; & depuis cette époque l'importation des eſclaves a pris une nouvelle activité. Ils ſont achetés indifféremment dans tous les lieux où l'on peut s'en procurer avec le plus d'avantage.

Féroces Européens, d'abord vous doutâtes ſi les habitans des contrées que vous veniez de découvrir n'étoient pas des animaux qu'on pouvoit égorger ſans remords, parce qu'ils étoient noirs & que vous étiez blancs. Peu s'en fallut que vous ne leur enviaſſiez la connoiſſance de Dieu votre père commun, choſe horrible à penſer! Mais quand vous leur eûtes permis de lever auſſi leurs regards & leurs mains vers le ciel; quand vous les eûtes initiés aux cérémonies & aux myſtères, aſſociés aux prières, aux offrandes & aux eſpérances à venir d'une religion commune; quand vous les eûtes avoués pour frères; l'horreur ne redoubla-t-elle pas, lorſqu'on vous vit fouler aux pieds le lien de cette conſanguinité ſacrée? Vous les avez rapprochés de vous, & vous allez au loin les acheter! & vous les vendez! & vous les revendez comme un vil troupeau de bêtes! Pour repeupler une partie du globe que vous avez dévaſtée, vous en corrompez & dépeuplez une autre!

Si la mort est préférable à la servitude, n'êtes-vous pas encore plus inhumains sur les côtes d'Afrique, que vous ne l'avez été dans les régions de l'Amérique ? Anglais, Français, Espagnols, Hollandais, Portugais, je suppose que je m'entretienne avec un d'entre vous d'un traité conclu entre deux nations civilisées, & que je lui demande quelle est la sorte de compensation qu'elles ont stipulée dans l'échange qu'elles ont fait : qu'imaginera-t-il ? de l'or, des denrées, des priviléges, une ville, une province ; & c'est un nombre plus ou moins grand de leurs semblables que l'on abandonne à l'autre pour en disposer à son gré ! Mais telle est l'infamie de ce pacte dénaturé, qu'il ne se présente pas même à la pensée de ceux qui l'ont contracté.

Tout annonce que la cour d'Espagne va sortir de la dépendance où elle étoit des nations étrangères pour des esclaves. C'est l'unique but qu'elle a pu se proposer en exigeant, en 1778, du Portugal, la cession de deux de ses îles sur les côtes d'Afrique.

Des cultures difficiles, quelques mines d'un genre particulier, ont occupé une partie des esclaves introduits dans le continent espagnol du Nouveau-Monde. Le service domestique des

gens riches a été la destination du plus grand nombre. Ils n'ont pas tardé à devenir les confidens des plaisirs de leurs maîtres, & ce honteux ministère les a conduits à la liberté. Leurs descendans se sont alliés, tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains, & ont formé la race nombreuse & vigoureuse des mulâtres qui, comme celle des métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur & à la considération des blancs. Ceux même d'entre eux qui sont encore dans les fers ont pris un empire décidé sur le malheureux indigène. Ils ont dû cette supériorité à la faveur déplacée que leur accordoit le gouvernement. Par cette raison, les Africains, qui, dans les établissemens des autres nations, sont les ennemis des blancs, en sont devenus les défenseurs dans les Indes espagnoles.

Mais pourquoi la faveur du gouvernement tomba-t-elle sur l'esclave acheté, de préférence à l'esclave conquis ? C'est que l'injure faite à celui-ci étoit plus ancienne & plus grande que l'injure faite au premier; que celui-là étoit accoutumé au joug; qu'il falloit y accoutumer celui-ci, & que l'esclave d'un maître dont la politique l'a rendu maître d'un esclave, est entraîné par cette distinction à faire cause avec le tyran commun. Si

l'Africain, le défenseur des blancs dans les Indes espagnoles, fut par-tout ailleurs leur ennemi, c'est que par-tout ailleurs il obéissoit toujours & qu'il ne commandoit jamais; c'est qu'il n'étoit point consolé de son rôle par le spectacle d'un rôle plus malheureux que le sien. Aux Indes espagnoles, l'Africain est alternativement esclave & maître; dans les établissemens des autres nations, il est esclave du matin au soir.

XXIII. Ancienne condition des Indiens, & leur état actuel.

Les Indiens forment la dernière classe des habitans dans une région qui appartenoit toute entière à leurs ancêtres. L'infortune de ces peuples commença à l'époque même de la découverte. Colomb distribua d'abord des terres à ceux qui l'accompagnoient & y attacha des naturels du pays en 1499. Cette disposition ne fut pas approuvée par la cour qui, trois ans après, envoya Ovando à Saint-Domingue, avec ordre de rendre ces malheureux à la liberté. Ce nouveau commandant, tout barbare qu'il étoit, se conforma à la volonté de ses souverains: mais l'indolence des Américains & les murmures des Espagnols le déterminèrent bientôt à faire rentrer dans les fers ceux qui en étoient sortis, & à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Seulement, il décida que ces esclaves tireroient quelque fruit de leur travail, soit

qu'ils fussent employés à la culture des terres, soit qu'ils le fussent à l'exploitation des mines. Ferdinand & Isabelle confirmèrent, en 1504, cet arrangement avec la clause que le salaire seroit réglé par le gouvernement.

Les Dominicains, qui venoient de passer dans la colonie, s'indignèrent d'un ordre de choses qui renversoit tous les principes. Ils refusèrent, dans le tribunal de la pénitence, l'absolution aux particuliers qui sollicitoient ou même acceptoient ces dons qu'on appeloit indifféremment répartitions ou commanderies; ils accabloient d'anathêmes, dans la chaire, les ministres ou les promoteurs de ces injustices. Les cris de ces moines, alors très-révérés, retentirent jusqu'en Europe, où l'usage, qu'ils attaquoient avec tant d'amertume, fut examiné de nouveau en 1510, & de nouveau confirmé.

Les Indiens trouvèrent, en 1516, dans Las-Casas, un défenseur plus vif, plus intrépide & plus actif que ceux qui l'avoient précédé. Ses sollicitations déterminèrent Ximenès, qui conduisoit alors la monarchie avec tant d'éclat, à faire passer en Amérique trois religieux hiéronymites pour juger une cause deux fois jugée. Les arrêts qu'ils prononcèrent ne furent pas ceux que leur profession faisoit

faisoit présumer. Ils se décidèrent pour les répartitions : mais ils en déclarèrent déchus tous ceux des courtisans & des favoris qui ne résidoient pas dans le Nouveau-Monde.

Las-Casas, que le ministère lui-même avoit déclaré protecteur des Indiens, & qui, revêtu de ce titre honorable, avoit accompagné les surintendans, revola en Espagne pour y vouer à l'indignation publique des hommes d'un état pieux, qu'il accusoit d'avoir sacrifié l'humanité à la politique. Il parvint à les faire rappeler, & on leur substitua Figueroa. Ce magistrat prit le parti de réunir dans deux gros villages un assez grand nombre d'Indiens qu'il laissa seuls arbitres de leurs actions. L'expérience ne leur fut pas favorable. Le gouvernement conclut de leur stupidité, de leur indolence, que les Américains étoient des enfans incapables de se conduire eux-mêmes, & leur condition ne fut pas changée.

Cependant, il s'élevoit de toutes parts des voix respectables contre ces dispositions. Les états de Castille eux-mêmes demandèrent, en 1523, qu'on les annullât. Charles-Quint se rendit à tant de vœux. Il défendit à Cortès, qui venoit de conquérir le Mexique, de donner des commanderies, & lui enjoignit de les révoquer, s'il y en

avoit déja d'accordées. Lorsque ces ordres arrivèrent dans la Nouvelle-Espagne, les répartitions y étoient déja établies comme dans les autres colonies, & les volontés du monarque ne furent pas exécutées.

De cette région, de toutes les régions soumises à la Castille, on marquoit sans cesse que jamais il ne s'opéreroit de vrais travaux, des travaux utiles dans le Nouveau-Monde, si les peuples assujétis cessoient d'être un moment à la disposition de leurs vainqueurs. La crainte d'avoir découvert sans fruit un si riche hémisphère faisoit une grande impression sur le ministère: mais aussi n'avoir envahi une moitié du globe que pour en jeter les nations dans la servitude, étoit un autre point de vue qui ne laissoit pas d'alarmer quelquefois le gouvernement. Dans cette incertitude, on permettoit, on défendoit au hasard les commanderies. En 1536, l'autorité prit enfin un parti mitoyen, qui fut de les autoriser pour deux générations. Quoique accordées seulement pour deux ans, jusqu'à cette époque, elles étoient réellement perpétuelles, parce qu'il étoit sans exemple que ces concessions n'eussent pas été renouvelées. Le roi continua à se réserver tous les Indiens établis dans les ports ou fixés dans les villes principales.

Le protecteur de ces malheureux s'indigne de ces ordonnances. Il parle, il agit, il cite sa nation au tribunal de l'univers entier, il fait frémir d'horreur les deux hémisphères. O Las-Casas! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. S'il arrivoit, dans les siecles à venir, que les infortunées contrées qu'ils ont envahies se repeuplassent, & qu'il y eût des lois, des mœurs, de la justice, de la liberté, la première statue qu'on y éleveroit seroit la tienne. On te verroit t'interposer entre l'Américain & l'Espagnol, & présenter, pour sauver l'un, ta poitrine au poignard de l'autre. On liroit sur le pied de ce monument: DANS UN SIÈCLE DE FÉROCITÉ, LAS-CASAS, QUE TU VOIS, FUT UN HOMME BIENFAISANT. En attendant, ton nom restera gravé dans toutes les ames sensibles; & lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus. Puissent ces temps heureux n'être pas aussi éloignés que je l'appréhende!

Charles-Quint, éclairé par ses propres réflexions ou entraîné par l'éloquence impétueuse de Las-Casas, ordonne, en 1542, que toutes les commanderies qui viendront à vaquer soient indistinc-

tement réunies à la couronne. Ce ſtatut eſt ſans force au Mexique & dans le Pérou ; il allume une guerre ſanglante & opiniâtre. On eſt réduit à l'annuller trois ans après: mais l'autorité ſe trouve aſſez ſolidement établie, en 1549, pour oſer braver les murmures, pour n'être plus arrêtée par la crainte des ſoulèvemens.

A cette époque, la loi décharge les Indiens de tout ſervice perſonnel, & règle le tribut qu'ils feront obligés de payer à leurs commandeurs. Elle défend à ces maîtres, juſqu'alors ſi oppreſſeurs, de réſider dans l'étendue de leur juridiction, & d'y coucher plus d'une nuit. Elle leur défend d'y avoir une habitation & d'y laiſſer leur famille. Elle leur défend d'y poſſéder des terres, d'y faire élever des troupeaux, d'y former des atteliers. Elle leur défend de ſe mêler des mariages de leurs vaſſaux & d'en prendre aucun à leur ſervice. L'homme chargé de percevoir leurs droits doit avoir l'attache du magiſtrat & donner caution pour les vexations qu'il ſe pourroit permettre.

La taxe impoſée aux naturels du pays, pour faire ſubſiſter les conquérans avec quelque dignité, n'eſt pas même une faveur purement gratuite. Ces maîtres orgueilleux ſont obligés de réunir leurs

ſujets dans une bourgade, de leur bâtir une égliſe, de payer le miniſtre chargé de leur inſtruction. Ils ſont obligés d'établir leur domicile dans la ville principale de la province où eſt ſituée leur répartition, & d'avoir toujours des chevaux & des armes en état de repouſſer l'ennemi, ſoit étranger, ſoit domeſtique. Il ne leur eſt permis de s'abſenter qu'après s'être fait remplacer par un ſoldat agréé du gouvernement.

Ces réglemens n'éprouvèrent aucune altération remarquable juſqu'en 1568. Alors on décida que les commanderies, qui, depuis trente-deux ans, étoient concédées pour deux vies, continueroient à être données de la même manière; mais que celles dont le revenu excéderoit 10,800 l. ſeroient grevées de penſions. Toutes devoient, à l'avenir, être affichées lorſqu'elles deviendroient vacantes, &, à mérite égal, être diſtribuées de préférence aux héritiers des conquérans, & enſuite aux deſcendans des premiers colons. La cour s'appercevant que la faveur décidoit plus ſouvent de ces récompenſes que les talens ou l'ancienneté, voulut, en 1608, qu'elles fuſſent nulles, ſi elle ne confirmoit, dans ſix ans pour le Pérou, & dans cinq ans pour le reſte de l'Amérique, les graces accordées par les vice-rois. Cependant le commandeur entroit en

jouissance aussi-tôt qu'il étoit nommé. On exigeoit seulement qu'il assurât la restitution des sommes qu'il auroit touchées, si le choix qu'on avoit fait de lui n'étoit pas ratifié dans le temps prescrit par les ordonnances.

Au commencement du dernier siècle, le gouvernement s'appropria le tiers du revenu des commanderies. Peu après, il le prit entier dans la première année, & ne tarda pas à défendre à ses délégués de remplir celles qui deviendroient vacantes. Elles furent enfin toutes supprimées en 1720, à l'exception de celles qu'on avoit données à perpétuité à Cortès & à quelques hôpitaux ou communautés religieuses. A cette époque si remarquable dans les annales du Nouveau-Monde, les Indiens ne furent plus dépendans que de la couronne.

Cette administration fut-elle la meilleure qu'il fut possible d'adopter pour l'intérêt de l'Espagne & le bonheur de l'autre hémisphère? Qui le sait? Dans la solution d'un problême où se compliquent les droits de la justice, le sentiment de l'humanité, les vues particulières des ministres, l'empire de la circonstance, l'ambition des grands, la rapacité des favoris, les spéculations des hommes à projets, l'autorité du sacerdoce, l'impulsion des

mœurs & des préjugés, le caractère des sujets éloignés, la nature du climat, du sol & des travaux, la distance des lieux, la lenteur & le mépris des ordres souverains, la tyrannie des gouverneurs, l'impunité des forfaits, l'incertitude & des relations & des délations, & tant d'autres élémens divers: doit-on être surpris de la longue perplexité de la cour de Madrid, lorsqu'au centre des nations européennes, aux pieds des trônes, sous les yeux des administrateurs de l'état, les abus subsistent & s'accroissent souvent par des opérations absurdes? Alors on prit l'homme dont on étoit entouré, pour le modèle de l'homme lointain, & l'on imagina que la législation qui convenoit à l'un convenoit également à l'autre. Dans des temps antérieurs, & peut-être même encore aujourd'hui, confondons-nous deux êtres séparés par des différences immenses, l'homme sauvage & l'homme policé, l'homme né dans les bras de la liberté & l'homme né dans les langes de l'esclavage. L'aversion de l'homme sauvage pour nos cités naît de la mal-adresse avec laquelle nous sommes entrés dans la forêt.

Maintenant, les Indiens qu'on n'a pas fixés dans les villes sont tous réunis dans des bourgades qu'il ne leur est pas permis de quitter, & où ils forment

des assemblées municipales, présidées par leur cacique. A chacun de ces villages est attaché un territoire plus ou moins étendu selon la nature du sol & le nombre des habitans. Une partie est cultivée en commun pour les besoins publics, & le reste distribué aux familles pour leurs nécessités particulières. La loi a voulu que ce domaine fût inaliénable. Elle permet cependant de temps en temps d'en détacher quelques portions en faveur des Espagnols, mais toujours avec l'obligation d'une redevance annuelle dirigée au profit des vendeurs sous l'inspection du gouvernement. Aucune institution n'empêche les Indiens d'avoir des champs en propre : mais rarement ont-ils le pouvoir ou la volonté de faire des acquisitions.

Comme l'opprobre brise tous les ressorts de l'ame, un des principes de cette pauvreté, de ce découragement, doit être l'obligation imposée à ces malheureux de faire seuls par corvée les travaux publics. Sont-il payés de ce travail humiliant? la loi l'ordonne. De quelle distance peut-on les tirer? combien de temps peut-on les retenir? cela dépend du gouvernement local.

Un autre devoir des Indiens, c'est d'être à la disposition de tous les citoyens: mais uniquement pour les ateliers & les cultures de nécessité pre-

mière; mais à tour de rôle, mais pour dix-huit jours de ſuite ſeulement, mais pour un ſalaire preſcrit par les ordonnances.

Une obligation plus onéreuſe encore, c'eſt celle d'exploiter les mines. Les adminiſtrateurs en étoient originairement les ſeuls arbitres. Des ſtatuts, qui varièrent ſouvent, la réglèrent dans la ſuite. Au temps où nous écrivons, on n'appelle aux mines, à l'exception de celles de Guanca-Velica & de Potoſi, qui ont des priviléges particuliers, que les Indiens qui ne ſont pas éloignés de plus de trente milles; on leur donne quatre réaux ou cinquante-quatre ſols par jour; on ne les retient que ſix mois, & l'on n'y occupe que la ſeptième partie d'une peuplade au Pérou, & la vingt-cinquième au Mexique. Souvent même il y en a un moindre nombre, parce que le libertinage, la cupidité, l'eſpoir du vol, d'autres motifs peut-être, y attirent librement un grand nombre de métis, de mulâtres & d'indigènes.

Un tribut que les Indiens mâles, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans, doivent au gouvernement, met le comble à tant de calamités. Cette taxe, qui s'acquittoit originairement en denrées, n'eſt point par-tout la même: elle eſt de 8, de 15, de 20, de 30, même de 40 livres, ſelon les

époques où, à la demande des contribuables, elle fut convertie en métaux. L'usage où étoit le fisc d'exiger toujours en argent la valeur des productions, dont le prix varioit avec les lieux & avec les temps, introduisit ces disproportions plus grandes & par conséquent plus destructives dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, où la capitation est assez généralement de 9 réaux ou de 6 livres 1 sous 6 deniers Le quart de cette imposition est distribué au pasteur, au cacique, à l'Espagnol chargé, dans chaque province, d'empêcher l'oppression des Indiens, ou mis en réserve pour secourir la communauté dans ses revers. Telle est la condition légale des Indiens; mais qui pourroit dire ce que les injustices particulières doivent ajouter de poids à un fardeau déja trop pesant? Celle de ces vexations qui a le plus fixé l'attention du gouvernement, est venue de ce qu'on appelle alcade au Mexique & corrégidor au Pérou.

C'est un magistrat chargé, sous l'inspection du vice-roi ou des tribunaux, de la justice, de la finance, de la guerre, de la police, de tout ce qui peut intéresser l'ordre public, dans un espace de trente, de quarante, de cinquante lieues. Quoique la loi lui défendît, comme aux autres dépositaires de l'autorité, d'entreprendre aucun commerce, il

s'empara, dès les premiers temps, de tout celui qu'il étoit possible de faire avec les Indiens soumis à sa juridiction. Comme sa commission ne devoit durer que cinq ans, il livroit presqu'en arrivant les marchandises qu'il avoit à vendre, & employoit aux recouvremens le reste de son exercice. L'oppression devint générale. Les malheureux indigènes furent toujours écrasés par l'énormité des prix, & souvent par l'obligation de prendre des effets qui leur étoient inutiles, mais que le tyran avoit été lui-même quelquefois réduit à recevoir des négocians qui lui accordoient un crédit long & dangereux. On refusoit tout ou presque tout aux pauvres, & l'on surchargeoit ceux qui jouissoient de quelque aisance. Aux échéances les paiemens étoient exigés avec une sévérité barbare par un créancier à-la-fois juge & partie, & les peines les plus graves décernées contre les débiteurs qui manquoient aux engagemens libres ou forcés qu'ils avoient pris.

Ces atrocités, plus criantes & plus communes dans l'Amérique Méridionale que dans la Septentrionale, affligeoient vivement les chefs humains & justes. Ils croyoient pourtant devoir les tolérer dans la persuasion où l'on étoit généralement que, si la chaîne qui existoit étoit une fois rompue, des peuples indolens & sans prévoyance manque-

roient de vêtemens, d'instrumens d'agriculture, de bestiaux necessaires pour tous les travaux, & tomberoient, sans délai, dans une inaction & une misère extrême. Quelques hommes sages travaillèrent à rapprocher des intérêts si opposés: aucune de leurs idées ne fut jugée praticable. Un moyen sûr de diminuer le desordre auroit été d'accorder un meilleur traitement aux magistrats qui alloient chercher dans l'autre hémisphère une fortune que leur pays natal leur refusoit; mais le ministère se refusa toujours à cette augmentation de dépense. Depuis 1751 les alcades & les corrégidors sont obligés d'afficher dans le lieu de leur résidence les marchandises qu'ils ont à vendre, & le prix qu'ils y veulent mettre: s'ils s'écartent de ce tarif, approuvé par leurs supérieurs, ils doivent perdre leur place & restituer le quadruple de ce qu'ils ont volé. Ce réglement, qui s'observe assez exactement, a un peu diminué les déprédations.

XXIV. Gouvernement civil établi par l'Espagne dans le Nouveau-Monde.

Il falloit un gouvernement aux différens peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus absolu. Les monarques espagnols concentrèrent dans leurs mains tous les droits, tous les pouvoirs, & en confièrent l'exercice à deux délégués qui, sous le nom de vice-rois, devoient jouir, tout le temps de leur

commiſſion, des prérogatives de la ſouveraineté ; on les entoura même dans leurs fonctions publiques, & juſque dans leur vie privée, d'une repréſentation qui parut propre à augmenter le reſpect & la terreur que le commandement devoit inſpirer. Le nombre de ces places éminentes fut doublé depuis, ſans qu'il arrivât jamais la moindre altération dans leur dignité. Cependant leur conduite, comme celle de tous les agens inférieurs, fut ſoumiſe à la cenſure du conſeil des Indes, tribunal érigé en Europe pour régir, ſous l'inſpection du monarque, les provinces conquiſes dans le Nouveau-Monde.

Dans ces contrées éloignées furent ſucceſſivement établies dix cours de juſtice, chargées d'aſſurer la tranquillité des citoyens & de terminer les différens qui s'éléveroient entre eux. Ces tribunaux, connus ſous le nom d'audiences, prononcèrent définitivement ſur les matières criminelles ; mais les procès purement civils qui s'élevoient au-deſſus de 10,156 piaſtres ou de 54,843 liv. ½, pouvoient être portés, par appel, au conſeil des Indes. La prérogative accordée à ces grands corps de faire des remontrances aux dépoſitaires de l'autorité royale, & la prérogative plus conſidérable encore attribuée à ceux des capitales, de remplir

les fonctions de vice-royautés lorsqu'elles étoient vacantes; ces droits les élevèrent tous à un degré d'importance qu'ils n'auroient pas obtenu comme magistrats.

XXV. Quel est le régime ecclésiastique suivi en Amérique ?

Le régime ecclésiastique paroissoit plus difficile à régler. A l'époque où le Nouveau-Monde fut découvert, un voile, tissu ou épaissi par les préjugés que la cour de Rome n'avoit jamais cessé de semer tantôt ouvertement & tantôt avec adresse, couvroit de ténèbres l'Europe entière. Ces superstitions étoient plus profondes & plus générales en Espagne, où depuis si long-temps on haïssoit, on combattoit les infidèles. Les souverains de cette nation devoient naturellement établir au-delà des mers les mauvais principes des pontifes qui leur donnoient un autre hémisphère. Il n'en fut pas ainsi : ces princes plus éclairés, ce semble, que leur siècle ne le comportoit, arrachèrent au chef de la chrétienté la collation de tous les bénéfices, les dîmes mêmes que les prêtres avoient par-tout envahies. Malheureusement la sagesse qui avoit dicté leur système ne passa pas à leurs successeurs; ils fondèrent ou permirent qu'on fondât trop d'évêchés; des temples sans nombre s'élevèrent; les couvens des deux sexes se multiplièrent au delà de tous les excès; le célibat devint

la passion dominante dans un pays désert ; des métaux qui devoient féconder la terre se perdirent dans les églises. Malgré sa corruption & son ignorance, le clergé se fit rendre la plus grande partie de ces tyranniques dîmes qui avoient été arrachées à son avarice. L'Amérique paroissoit n'avoit été conquise que pour lui. Cependant les pasteurs subalternes, ces curés ailleurs si tendres & si respectables, ne se trouvoient pas assez opulens ; l'Indien qu'ils étoient chargés d'instruire & de consoler n'osoit se présenter à eux sans quelque présent ; ils lui laissoient celles de ses anciennes superstitions qui lui étoient utiles, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts : ils mettoient un prix exorbitant à leurs fonctions, & avoient toujours des inventions pieuses qui leur donnoient occasion d'exercer de nouveaux droits. Une pareille conduite avoit rendu leurs dogmes généralement odieux ; ces peuples alloient à la messe comme à la corvée, détestant les barbares étrangers qui entassoient sur leurs corps & sur leurs ames des fardeaux également pesans.

Le scandale étoit public & presque général. Le clergé séculier & régulier, qui l'un & l'autre remplissoient le même ministère, s'accusoient

mutuellement de ces vexations. Les premiers peignoient leurs rivaux comme des vagabonds qui s'étoient dérobés à la surveillance de leurs supérieurs, pour être impunément libertins. Les seconds vouloient que les autres manquassent de lumières ou d'activité, & ne fussent occupés que de l'élévation de leur famille. Nous avouerons avec répugnance, mais nous avouerons, que des deux côtés les reproches étoient fondés. La cour fut long-temps agitée par les intrigues sans cesse renaissantes des deux cabales. Enfin elle arrêta en 1757 que les moines mourroient dans les bénéfices qu'ils occupoient, mais qu'ils ne seroient pas remplacés par des hommes de leur état. Cette décision, qui fait rentrer les choses dans leur ordre naturel, aura vraisemblablement des suites favorables.

XXVI. Partage fait au temps de la conquête, des terres du Nouveau-Monde. Comment on les acquitte maintenant.

C'étoit beaucoup d'avoir monté, dès les premiers temps, tous les grands ressorts de la nouvelle domination. Il restoit à régler le sort de ceux qui devoient y vivre. Le souverain, qui se croyoit maître légitime de toutes les terres de l'Amérique, & par droit de conquête & par la concession des papes, en fit d'abord distribuer à ceux de ses soldats qui avoient combattu dans ce Nouveau-Monde.

Le

Le fantassin reçut cent pieds de long & cinquante de large pour ses bâtimens, mille huit cent quatre-vingt-cinq toises pour son jardin, sept mille cinq cent quarante-trois pour son verger, quatre-vingt-quatorze mille deux cent quatre-vingt-huit pour la culture des grains d'Europe, & neuf mille quatre cent vingt-huit pour celle du bled d'Inde; toute l'étendue qu'il falloit pour élever dix porcs, vingt chèvres, cent moutons, vingt bêtes à corne & cinq chevaux. La loi donnoit au cavalier un double espace pour ses bâtimens, & le quintuple pour tout le reste.

Bientôt on construisit des villes. Ces établissemens ne furent pas abandonnés au caprice de ceux qui vouloient les peupler. Les ordonnances exigeoient un site agréable, un air salubre, un sol fertile, des eaux abondantes. Elles régloient la position des temples, la direction des rues, l'étendue des places publiques. C'étoit ordinairement un particulier riche & actif qui se chargeoit de ces entreprises, après qu'elles avoient obtenu la sanction du gouvernement. Si tout n'étoit pas fini au temps convenu, il perdoit ses avances, & devoit encore au fisc 5400 liv. Ses autres devoirs étoient de trouver un pasteur pour son église, & de lui fournir ce qu'exigeoit la décence

d'un culte régulier; de réunir au moins trente habitans espagnols, dont chacun auroit dix vaches, quatre bœufs, une jument, une truie, vingt brebis, un coq & six poules. Lorsque ces conditions étoient remplies, on lui accordoit la jurisdiction civile & criminelle en première instance pour deux générations, la nomination des officiers municipaux, & quatre lieues quarrées de terrein.

L'emplacement de la cité, les communes, l'entrepreneur, absorboient une portion de ce vaste espace. Le reste étoit partagé en portions égales qu'on tiroit au sort & dont aucune ne pouvoit être aliénée qu'après cinq ans d'exploitation. Chaque citoyen devoit avoir autant de lots qu'il auroit de maisons : mais sa propriété ne pouvoit jamais excéder ce que Ferdinand avoit originairement accordé dans Saint-Domingue pour trois cavaliers.

Par la loi, ceux qui avoient des possessions dans les villes déja fondées, étoient exclus des nouveaux établissemens : mais cette rigueur ne s'étendoit pas jusqu'à leurs enfans. Il étoit permis à tous les Indiens qui n'étoient pas retenus ailleurs par des liens indissolubles, de s'y fixer comme domestiques, comme artisans ou comme laboureurs.

Indépendamment des terres que des conventions arrêtées avec la cour assuroient aux troupes & aux fondateurs des villes, les chefs des diverses colonies étoient autorisés à en distribuer aux Espagnols qui voudroient se fixer dans le nouvel hémisphère. Cette grande prérogative leur fut ôtée en 1591. Philippe II, que son ambition engageoit dans des guerres continuelles & que son opiniâtreté rendoit interminables, ne pouvoit suffire à tant de dépenses : la vente des champs d'Amérique, qui avoient été donnés jusqu'à cette époque, fut une des ressources qu'il imagina. Sa loi eut même un effet en quelque sorte rétroactif, puisqu'elle ordonnoit la confiscation de tout ce qui seroit possédé sans titre légitime, à moins que les usurpateurs ne consentissent à se racheter. Une disposition si utile, réellement ou en apparence, au fisc, ne souffrit de modification dans aucune période, & n'en éprouve pas encore.

Mais il étoit plus aisé d'accorder gratuitement ou de céder à vil prix des terreins à quelques aventuriers, que de les engager à en solliciter la fertilité. Ce genre de travail fut méprisé par les premiers Espagnols que leur avidité conduisit aux Indes. La voie lente, pénible et dispendieuse de la culture ne pouvoit guère tenter des hommes à

qui l'espoir d'une fortune facile, brillante & rapide, faisoit braver les vagues d'un océan inconnu, les dangers de tous les genres qui les attendoient sur des côtes mal-saines & barbares. Ils étoient pressés de jouir, & le plus court moyen d'y parvenir étoit de se jeter sur les métaux. Un gouvernement éclairé auroit travaillé à rectifier les idées de ses sujets, & à donner, autant qu'il eût été possible, une autre pente à leur ambition. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'erreur des particuliers devint la politique du ministère. Il fut assez aveugle pour préférer des trésors de pure convention, dont la quantité ne pouvoit pas manquer de diminuer, & qui chaque jour devoient perdre de leur prix imaginaire, à des richesses sans cesse renaissantes & dont la valeur devoit augmenter graduellement dans tous les temps. Cette illusion des conquérans & des monarques jeta l'état hors des routes de sa prospérité, & forma les mœurs en Amérique. On n'y fit cas que de l'or, que de l'argent accumulés par la rapine, par l'oppression & par l'exploitation des mines.

XXVII. Réglemens faits à diverses époques pour l'exploitation des mines.

Dans les premiers temps de la conquête, il fut décidé que les mines appartiendroient à celui qui les découvriroit, pourvu qu'il les fît enregistrer au tribunal le plus voisin. Le gouvernement eut

d'abord l'imprudence de faire fouiller pour son compte la portion de ce riche terrein qu'il s'étoit réservée : mais il ne tarda pas à revenir d'une erreur si ruineuse, & il contracta l'habitude de la céder au maître du reste pour une somme infiniment modique. Si, ce qui n'arriva presque jamais, ces trésors se trouvoient dans des campagnes cultivées, l'entrepreneur devoit acheter l'espace dont il avoit besoin ou donner le centième des métaux. Sur d'arides montagnes, le propriétaire étoit plus que suffisamment dédommagé du très-petit tort qu'on lui faisoit, par la valeur qu'une activité nouvelle donnoit aux productions récoltées dans le voisinage.

De toute antiquité les mines, de quelque nature qu'elles fussent, livroient au fisc, en Espagne, le cinquième de leur produit. Cet usage fut porté au Nouveau-Monde : mais avec le temps, le gouvernement fut obligé de se réduire au dixième pour l'or, & même en 1735 pour l'argent au Pérou. Il lui fallut aussi baisser généralement le prix du mercure. Jusqu'en 1761, cet agent nécessaire avoit été vendu 432 livres le quintal. A cette époque, il ne coûta plus que 324 livres ou même 216 livres pour les mines peu abondantes ou d'une exploitation trop dispendieuse.

Tout porte à penser que la cour d'Espagne sera obligée, un peu plutôt, un peu plus tard, à de nouveaux sacrifices. A mesure que les métaux se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement doit faire un jour négliger les meilleures mines comme il a fait abandonner successivement les médiocres, à moins qu'on n'allége encore le fardeau de ceux qui les exploitent. Le temps n'est peut-être pas éloigné où il faudra que le ministère espagnol se contente des deux réaux ou 1 livre 7 sols qu'il perçoit par marc pour la marque ou pour la fabrication.

Ce qui pourroit donner un grand poids à ces conjectures, c'est qu'il n'y a plus guère que des hommes dont les affaires sont douteuses ou délabrées, qui entrent dans la carrière des mines. S'il arrive quelquefois qu'une avidité sans bornes y pousse un riche négociant, c'est toujours sous le voile d'un mystère impénétrable. Ce hardi spéculateur peut bien consentir à exposer sa fortune, mais jamais son nom. Il n'ignore pas que si ses engagemens étoient connus, sa réputation & son crédit seroient perdus sans ressource. Ce n'est que lorsque le succès le plus éclatant a couronné sa témérité, qu'il ose avouer les risques qu'il avoit courus.

XXVIII. Impôts établis dans l'Amérique espagnole.

Lorsque le gouvernement sera forcé de renoncer à ce qu'il perçoit encore de droits sur les métaux, il lui restera de grandes ressources pour ses dépenses de souveraineté. La principale auroit dû être la dîme que Ferdinand s'étoit fait céder par la cour de Rome : mais Charles-Quint, par des motifs qu'il n'est pas aisé de deviner, s'en dépouilla pour les évêques, pour les chapitres, pour les curés, pour les hôpitaux, pour la construction des temples, pour des hommes & des établissemens déja trop riches ou qui ne tardèrent pas à le devenir. A peine ce prince en transmit-il la neuvième partie à ses successeurs. Il fallut qu'un tribut arraché aux Indiens remplît un vide fait si inconsidérément au trésor public. Les classes supérieures de la société ne furent pas plus ménagées. Tout le Nouveau-Monde fut assujetti à l'alcavala.

C'est un droit levé seulement sur tout ce qui se vend en gros & qui ne s'étend pas aux consommations journalières. Il vient originairement des Maures. Les Espagnols l'adoptèrent en 1341, & l'établirent à raison de cinq pour cent. Il fut porté dans la suite à dix & poussé même à quatorze : mais en 1750, il fut fait des arrangemens qui le ramenèrent à ce qu'il avoit été dans les

premiers temps. Philippe II, après le désastre de cette flotte si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé, en 1591, par ses besoins, à exiger ce secours de toutes ses possessions d'Amérique. Il ne fut d'abord que de deux pour cent; en 1627, il monta à quatre.

Le papier timbré, ce moyen sagement imaginé pour assurer la fortune des citoyens & qui est devenu par-tout un des principes de leur ruine dans les mains du fisc, le papier timbré fut introduit en 1641 dans toutes les provinces espagnoles du Nouveau-Monde.

Le monopole du tabac commença à affliger le Pérou en 1752, le Mexique en 1754, & dans l'intervalle de ces deux époques toutes les parties de l'autre hémisphère dépendantes de la Castille.

Dans des temps divers, la couronne s'appropria, dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, le monopole de la poudre, du plomb & des cartes.

Cependant le plus étrange des impôts est la croisade. Il prit naissance dans les siècles de folie & de fanatisme où des millions d'Européens alloient se faire assommer dans l'orient pour le recouvrement de la Palestine. La cour de Rome

le ressuscita en faveur de Ferdinand qui, en 1509, vouloit faire la guerre aux Maures d'Afrique. Il existe encore en Espagne, où il n'est jamais au-dessous de 12 sols 6 deniers, ni au-dessus de 4 liv. On le paie plus chèrement dans le Nouveau-Monde, où il n'est perçu que tous les deux ans & où il s'élève depuis 35 sous jusqu'à 13 livres, selon le rang & la fortune des citoyens. Pour cet argent, les peuples obtiennent la liberté de se faire absoudre par leurs confesseurs des crimes réservés au pape & aux évêques; le droit d'user dans les jours d'abstinence de quelques nourritures prohibées; une foule d'indulgences pour des péchés déja commis ou pour ceux qu'on pourroit commettre. Le gouvernement n'oblige pas strictement ses sujets à prendre cette bulle : mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui la négligeroient ou la dédaigneroient; & il n'y a pas peut-être dans toute l'Amérique espagnole un homme assez hardi ou assez éclairé pour braver cette censure ecclésiastique.

Je ne m'adresserai donc pas à des peuples imbécilles qu'on exhorteroit inutilement à secouer le double joug sous lequel ils se tiennent courbés; & je ne leur dirai point : Quoi! vous ne concevez pas que la providence qui veille à votre conserva-

tion, en vous présentant des alimens qui vous sont propres & en perpétuant sans interruption le besoin que vous en avez, vous en permet un libre usage; que si le ciel se courrouçoit lorsque vous en mangez dans un temps prohibé, il n'y a sur la terre aucune autorité qui pût vous dispenser de lui obéir; qu'on abuse de votre stupide crédulité, & que par un trafic infame, un être qui n'est pas plus que vous, une créature qui n'est rien aux yeux de son maître & du vôtre, s'arroge le droit de vous commander en son nom ou de vous affranchir de ses ordres pour une pièce d'argent. Cette pièce d'argent, la prend-il pour lui ou la donne-t-il à son dieu? Son dieu est-il indigent? vit-il de ressources? thésaurise-t-il? Que s'il est dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous aurez acquis avec cet or, ne feront pas incliner sa balance. Que si sa justice vénale se laissoit corrompre, il seroit aussi vil, aussi méprisable que ceux qui siégent dans vos tribunaux. Que si son représentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a persuadé qu'il avoit pour vous, il seroit impunément le plus méchant des hommes, puisqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne possédât l'absolution. Je ne m'adresserai pas

non plus aux miniſtres ſubalternes de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui, & qu'au lieu de me répondre, ils allumeroient un bûcher ſous mes pieds. Mais je m'adreſſerai à ce chef & à tout le corps qu'il préſide, & je lui dirai :

Renoncez, il en eſt temps, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade & qui déshonore & le dieu que vous prêchez, & le culte que vous profeſſez ; ſimplifiez votre doctrine, purgez la d'abſurdité ; abandonnez de bonne grace tous ces poſtes où vous ſerez forcés. Le monde eſt trop éclairé pour ſe repaître plus long-temps d'incompréhenſibilités qui répugnent à la raiſon, ou pour donner dans des menſonges merveilleux qui, communs à toutes les religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale praticable & ſociale. Paſſez de la réforme de votre théologie à celle de vos mœurs. Puiſque vous jouiſſez des prérogatives de la ſociété, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un miniſtère équitable qui ſe propoſeroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance & les voies odieuſes par leſquelles vous avez acquis & vous entaſſez encore richeſſe ſur richeſſe, ont fait plus de mal à vos opinions que

tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics & domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux & l'épouse, entre les pères & les enfans, entre les citoyens, les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du magistrat, quelqu'absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se feroit tu; personne n'eût osé attaquer une classe d'hommes si utiles & si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités; toutes les contrées ont fumé de sang, & pourquoi? on rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministère sa dignité; soyez humbles, soyez indulgens, soyez même pauvres, s'il le faut: votre fondateur le fut; ses apôtres, ses disciples, les disciples de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques ou marchands de choses que vous donnez pour saintes. Tâchez de redevenir prêtres, c'est-à-dire, les envoyés du Très-Haut, pour prêcher aux hommes les vertus, & pour leur en montrer des exemples. Et vous, pontife de Rome, ne vous appelez plus le serviteur des serviteurs de Dieu, ou soyez-le. Songez que le siècle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons,

de vos dispenses, est passé. C'est inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Esprit, si l'on ne veut plus l'acheter. Votre revenu spirituel va toujours en diminuant; il faut qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il se réduise à rien. Quels que soient les subsides, les nations qui les paient tendent naturellement à s'en délivrer : le prétexte le plus léger leur suffit. Puisque de pêcheur vous vous êtes fait prince temporel, devenez, comme tous les bons souverains, le promoteur de l'agriculture, des arts, des manufactures, du commerce, de la population : alors, vous n'aurez plus besoin d'un trafic qui scandalise; vous restituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez, & vous recouvrerez notre vénération que vous avez perdue.

Les finances du continent espagnol de l'autre hémisphère furent long-temps & très-long-temps une énigme pour le ministère même. Ce chaos fut un peu débrouillé par M. de la Ensenada. Chacune des douze années de son heureuse administration, la couronne retira de ces régions ou des droits qu'elle percevoit au départ & au retour des flottes, 17,719,448 livres 12 sols. Depuis, cette ressource du gouvernement s'est beaucoup accrue, & par l'importance des nouvelles taxes, & par la

sevérité qui a été employée dans la perception des anciennes. Aujourd'hui le revenu public du Mexique s'élève à 54,000,000 de liv.; celui du Pérou à 27,000,000 l.; celui du Guatimala, du nouveau royaume, du Chili & du Paraguay, à 9,100,000 liv.: c'est en tout 90,100,000 livres. Les dépenses locales absorbent 56,700,000 livres : il reste donc pour le fisc 34,500,000 livres. Ajoutez à cette somme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même sur tous les objets envoyés aux colonies, ou qui en arrivent, & vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement 55,084,450 liv. de ses provinces du Nouveau-Monde. Cependant toutes ces richesses n'entrent pas dans les caisses royales de la métropole; une partie est employée dans les îles espagnoles de l'Amérique, pour des dépenses de souveraineté, & pour la construction des vaisseaux, ou pour l'achat du tabac.

XXIX. Principes destructeurs sur lesquels l'Espagne fonda d'abord ses liaisons avec le Nouveau-Monde.

A peine l'Espagne avoit découvert cet autre hémisphère, qu'elle eut l'idée d'un systême inconnu aux peuples de l'antiquité, & que les nations modernes ont depuis adopté, celui de s'assurer de toutes les productions de ses colonies & de leur approvisionnement entier. Dans cette vue, on ne se contenta pas d'interdire à ces nouveaux établissemens, sous des peines capitales, toute

liaison étrangère ; le gouvernement poussa la rigueur jusqu'à rendre toute communication entre eux impraticable, jusqu'à leur défendre d'envoyer aucun de leurs navires dans le lieu de leur origine. Cet esprit de jalousie se manifesta dans la métropole même. Il y fut d'abord permis, à la vérité, de partir de différens ports ; mais les retours devoient tous se faire à Séville. Les richesses que cette préférence accumula dans le sein de cette ville, la mirent bientôt en état d'obtenir que les bâtimens seroient expédiés de sa rade, comme ils devoient y revenir. La rivière qui baigne ses murs ne se trouvant pas suffisante dans la suite pour recevoir des vaisseaux qui, peu-à-peu, avoient acquis de la grandeur, ce fut la presqu'île de Cadix qui devint l'entrepôt général.

Il fut défendu à tous les négocians étrangers fixés dans ce port devenu célèbre, de prendre part directement à un commerce si lucratif. En vain ils représentèrent que consommant les denrées du royaume, payant les impositions, encourageant l'agriculture, l'industrie, la navigation, ils devoient être regardés comme citoyens ; ces raisons ne furent jamais senties dans une cour où la coutume étoit la loi suprême ; il fallut toujours que ces hommes riches, actifs, éclairés,

qui soutinrent seuls pendant long-temps les liaisons de l'ancien & du nouveau monde, couvrissent, avec plus de dégoûts & d'embarras qu'on ne le croiroit, leurs moindres opérations, d'un nom espagnol.

La liberté de faire des expéditions pour les grands établissemens qui se formoient de toutes parts dans l'autre hémisphère, fut très-limitée pour les naturels du pays eux-mêmes. Le gouvernement prit le parti de régler tous les ans le nombre des bâtimens qu'il convenoit d'envoyer, & le temps de leur départ. Il entra dans sa politique de rendre ces voyages rares, & la permission d'équiper un navire devint une faveur très-signalée. Pour l'arracher, on remplissoit d'intrigues la capitale de l'empire, & on entretenoit la corruption dans tous les bureaux.

Sous prétexte de prévenir les fraudes, d'établir un ordre invariable, de procurer une sûreté entière à des vaisseaux richement chargés, on multiplia tellement les lenteurs, les visites, les inquisitions, les équipages, les formalités de tous les genres, en Europe & en Amérique, que les faux frais doublèrent la valeur de quelques marchandises, & augmentèrent beaucoup la valeur de toutes.

L'oppression des douanes acheva de tout perdre; les

les objets exportés pour l'autre hémisphère, furent assujettis à des droits tels qu'il n'en avoit jamais existé dans aucun siècle, ni sur aucune partie du globe : le prix même qu'on en avoit retiré fut imposé. L'or en retour devoit quatre pour cent, & l'argent en devoit neuf.

Mais comment la cour de Madrid avoit-elle pu se tromper si grossièrement sur ses intérêts ? Comment sur-tout pouvoit-elle persévérer dans son erreur? Essayons, s'il se peut, de démêler les causes de cet aveuglement étrange. XXX. Comment la cour de Madrid persévéra-t-elle dans son mauvais systême ?

L'empire des Espagnols sur le Nouveau-Monde s'établit dans un siècle d'ignorance & de barbarie. Tous les principes de gouvernement étoient alors oubliés ; & l'on ne s'étonnera pas sans doute que, dans l'ivresse de leurs triomphes, des conquérans superbes n'aient pas ramené la lumière, bannie depuis dix ou douze siècles de l'Europe entière.

A cette époque d'un aveuglement universel, la cour de Madrid ne devina pas que les établissemens qu'elle formoit sous un autre hémisphère, ne seroient utiles qu'autant qu'ils deviendroient un encouragement pour son agriculture, son industrie & sa navigation. Loin de subordonner les colonies à la métropole, ce fut en quelque

sorte la métropole qui fut subordonnée aux colonies. Toute économie politique fut ou négligée, ou dédaignée, & l'on ne vit la grandeur de la monarchie que dans l'or & dans l'argent de l'Amérique. Les peuples avoient la même ambition ; ils abandonnoient en foule leur pays natal pour courir après des métaux. Ces émigrations immenses & continuelles laissoient dans la population de la partie principale un vide qui n'étoit pas rempli par les étrangers que l'orgueil & l'intolérance ne cessoient de repousser.

L'Espagne fut affermie par des succès assez long-temps soutenus dans les fausses routes qu'elle s'étoit d'abord tracées. Un ascendant qu'elle devoit uniquement aux circonstances, lui parut une conséquence nécessaire de son administration & de ses maximes.

Les calamités qui, dans la suite, l'assaillirent de toutes parts, pouvoient l'éclairer. Une chaîne rarement interrompue de guerres plus funestes les unes que les autres, la priva de la tranquillité qu'il lui auroit fallu pour approfondir les vices d'un systême suivi avec la plus grande sécurité sans interruption.

Les lumières acquises ou répandues successivement par les autres peuples, étoient bien propres

à combattre, à dissiper les erreurs de l'Espagne. Soit orgueil, soit jalousie, cette nation repoussa opiniâtrement les connoissances qui lui venoient de ses rivaux ou de ses voisins.

Au défaut de secours étrangers, l'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie propre à tout se porta, se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Pour comble de malheur, la cour de Madrid s'étoit fait de bonne heure une loi de soutenir les partis qu'elle avoit pris, pour qu'on ne pût pas la soupçonner de s'être légèrement déterminée. Les événemens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne la dégoûtèrent pas de cette politique dans ses rapports avec l'Amérique, & elle y fut affermie par les suffrages combinés ou séparés d'une multitude d'agens séduits ou infidèles, qui assuroient leur fortune particulière par la continuité d'un désordre universel.

XXXI. Suite que les funestes combinaisons du ministère espagnol eurent dans la métropole même.

Cependant le mal ne se fit pas sentir dans les premiers temps, quoique des écrivains célèbres l'aient avancé avec confiance. Dans leur opinion, l'Espagne se voyant la maîtresse de l'Amérique, renonça d'elle-même aux manufactures, à l'agri-

culture. Cette idée extravagante n'entra jamais dans le syſtême d'aucun peuple. A l'époque où l'autre hémiſphère fut découvert, Séville étoit célèbre par ſes fabriques de ſoie; les draps de Ségovie paſſoient pour les plus beaux de l'Europe, & les étoffes de Catalogne trouvoient un débit avantageux dans l'Italie & dans le Levant. De nouveaux débouchés donnèrent une activité nouvelle à cette induſtrie & à l'exploitation des terres qui en eſt inſéparable. S'il en eût été autrement, comment cette monarchie auroit-elle pu envahir tant de provinces, ſoutenir tant de guerres longues & ſanglantes, ſoudoyer tant d'armées étrangères & nationales, équiper des flottes ſi nombreuſes & ſi redoutables, entretenir la diviſion dans les états voiſins & y acheter des traîtres, bouleverſer les nations par ſes intrigues, donner le branle à tous les événemens politiques? Comment auroit-elle pu être la première & preſque la ſeule puiſſance de l'univers?

Mais tous ces efforts occaſionnèrent une conſommation immenſe d'hommes; mais il en paſſa beaucoup dans le Nouveau-Monde; mais cet autre hémiſphère, plus riche & plus peuplé, demanda plus de marchandiſes; mais les bras manquèrent pour tous les travaux. Alors ce furent les nations

étrangères, où le numéraire étoit encore rare & par conséquent la main-d'œuvre à un prix modique, qui fournirent des subsistances à l'Espagne, qui fournirent le vêtement à ses colonies. En vain des réglemens sévères les excluoient de ce trafic. Amies ou ennemies, elles le firent sans interruption & avec succès sous le nom des Espagnols eux-mêmes, dont la bonne foi mérita toujours les plus grands éloges. Le gouvernement crut remédier à ce qu'il croyoit un désordre & qui n'étoit qu'une suite naturelle de l'état des choses, en renouvelant l'ancienne défense de toute exportation d'or, de toute exportation d'argent. A Séville & ensuite à Cadix, des braves appelés *Metedores* portoient au rempart des lingots qu'ils jetoient à d'autres Metedores chargés de les délivrer à des chaloupes qui s'étoient approchées pour les recevoir. Jamais ce versement clandestin ne fut troublé par des commis ou par des gardes qui étoient tous payés pour ne rien voir. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises par une plus grande difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eût confisqué ses biens, cette atrocité, loin d'empêcher la sortie des

métaux, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'une gratification médiocre, exigeant un salaire proportionné au danger qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait sortir beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

Tel étoit l'état de l'Espagne lorsqu'elle-même aggrava volontairement ses calamités par l'expulsion des Maures.

Cette nation avoit long-temps régné sur la péninsule presqu'entière. De poste en poste elle se vit successivement poussée jusqu'à Grenade, où, après dix ans de sanglans combats, on la réduisit encore, en 1492, à subir le joug. Par sa capitulation il lui étoit permis de professer son culte; mais bientôt, sous divers prétextes, le vainqueur voulut la dépouiller de ce droit sacré, & elle prit les armes pour le maintenir. La fortune se déclara contre ces infortunés musulmans. Un grand nombre périrent par le glaive. On vendit à quelques-uns le droit de se réfugier en Afrique. Le reste fut condamné à paroître chrétien.

Cette démonstration, dont Ferdinand & Charles avoient voulu se contenter, blessa Philippe II. Ce prince inquisiteur voulut que les infidèles fussent réellement de sa religion. Dans l'espérance de les y amener plus sûrement & en moins de temps, il

ordonna, en 1568, que ces peuples renonçassent à leur idiôme, à leurs noms, à leurs vêtemens, à leurs bains, à leurs usages, à tout ce qui pouvoit les distinguer de ses autres sujets. Le despotisme fut poussé au point de leur défendre de changer de domicile sans l'aveu du magistrat, de se marier sans la permission de l'évêque, de porter ou même de posséder des armes sous aucun prétexte. Une résistance vive devoit être la suite de cette aveugle tyrannie. Malheureusement des hommes qui manquoient de chefs, de discipline, de moyens de guerre, ne purent faire que des efforts impuissans contre des armées nombreuses, accoutumées au carnage & commandées par des généraux expérimentés. Les habitans des villes & des campagnes, qui étoient entrés dans la rebellion, furent presque généralement exterminés. La servitude devint le partage de tous les prisonniers des deux sexes. Ceux même de Maures qui étoient restés paisiblement dans leurs foyers, furent transportés dans les provinces intérieures du royaume, où ils ne trouvèrent que des insultes & de l'opprobre.

Cette dispersion, cette humiliation, ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Les cruautés qu'un tribunal de sang renouveloit sans cesse, ne furent pas plus efficaces. Il parut au clergé qu'il ne

restoit de parti à prendre que celui de chasser de la monarchie tous ces ennemis opiniâtres de sa doctrine; & son vœu fut exaucé en 1610, malgré l'opposition de quelques hommes d'état, malgré la réclamation plus vive encore des grands qui comptoient dans leurs palais ou sur leur domaine beaucoup d'esclaves de la nation que poursuivoit la superstition.

On trouve par-tout que cette proscription coûta à l'Espagne un million de ses habitans. Des pièces authentiques, recueillies par Bleda, auteur sage & contemporain, démontrent qu'il faut réduire ce nombre à quatre cent vingt-neuf mille trois cent quatorze. Ce n'étoit pas tout ce qui avoit échappé de Maures à l'animosité des guerres, au fanatisme des vainqueurs, à des émigrations quelquefois tolérées & plus souvent furtives. Le gouvernement retint les femmes mariées à d'anciens chrétiens, ceux dont la foi n'étoit pas suspecte aux évêques & tous les enfans au-dessous de sept ans.

Cependant l'état perdoit la vingtième partie de sa population, & la partie la plus laborieuse, comme l'ont toujours été, comme le seront toujours les sectes proscrites ou persécutées. Quelles que fussent les occupations de ce peuple; que ses bras nerveux s'exerçassent dans les champs, dans les ateliers ou

dans les plus vils offices de la société, il se fit un grand vuide dans les travaux ; il s'en fit un grand dans les tributs. Le fardeau qu'avoient porté les infidèles fut principalement jeté sur les tisserands. Cette surcharge en fit passer beaucoup en Flandre, beaucoup en Italie, & les autres, sans sortir d'Espagne, renoncèrent à leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cessèrent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité & par leur excès. Aux impositions générales se joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui est une manière de lever de l'argent sur une classe particulière de citoyens : imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque ils devinrent les maîtres de l'état : ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations se multiplièrent avec ce désordre. Les lois que ces

hommes avides eurent la liberté de faire ne furent que des piéges tendus à la bonne foi. Avec le temps ils usurpèrent l'autorité souveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers & à les payer.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncèrent à leurs possessions, ou en abandonnèrent la culture. Bientôt cette fertile péninsule qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du Nouveau-Monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zèle, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources ? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds pour les multiplier, de grossir les frais des subsistances pour les rendre moins chères, de faciliter le monopole pour l'écarter ?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture,

fut ſuivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une induſtrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Eſpagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter dans le paſſage d'une province à l'autre, furent pouſſés à l'excès & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter de l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſage des rivières où il n'y avoit ni pont ni bateaux. Il n'y eut pas un ſeul canal, pas un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers, que la ſuperſtition condamne le plus à faire maigre, laiſſa tomber ſes pêcheries & acheta tous les ans pour douze millions de poiſſon. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés qui étoient deſtinés pour ſes colonies, il n'y eut pas un ſeul navire national dans ſes ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animoſité, à la férocité des Barbareſques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger juſqu'aux *aviſos* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux

monnoies de vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne, remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siècle de ses conquêtes, rejetoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières & les mœurs de ses voisins formoit la base de son caractère.

L'inquisition, cet effroyable tribunal, établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & de l'alcoran, avoit dénaturé le caractère des peuples. Il les avoit formés à la réserve, à la défiance, à la jalousie. Et comment en fût-il arrivé autrement? Lorsqu'un fils put accuser son père, une mère son fils & son époux, un ami son ami, un citoyen son concitoyen; lorsque toutes les passions devinrent également délatrices, également écoutées; lorsqu'au milieu de vos enfans, la nuit, le jour, les mains des satellites vous saisirent & vous jetèrent dans l'obscurité des cachots; lorsqu'on vous céla le crime dont vous étiez accusé; lorsqu'on vous contraignit à vous défendre vous-même, & qu'emprisonné pour une faute que vous

n'aviez pas commise, vous fûtes détenu & jugé sur une faute secrète que vous aviez avouée; lorsque l'instruction de votre procès se commença, se poursuivit, s'acheva sans aucune confrontation avec les témoins; lorsqu'on entendit la lecture de sa sentence sans avoir eu la liberté de se défendre: alors les yeux se familiarisèrent avec le sang, par les spectacles les plus atroces; alors les ames se remplirent de ce fanatisme qui se déploya si cruellement dans les deux hémisphères. L'Espagne ne fut, il est vrai, ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matières de religion ressemblent à ces parties actives, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation: elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur, mais elles agitent bientôt toute la masse. Dans ce mouvement elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive,

& il furnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui fert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des difputes théologiques, toute la lie de ces matières refta en Efpagne. La fuperftition y avoit abruti les efprits, au point que l'état s'applaudiffoit de fon aveuglement.

Au lieu d'une énergie néceffaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop difperfée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les confeils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient feulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui fuffifoit à peine pour les nombreufes garnifons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Afrique, & dans les Indes, ne laiffoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premières hoftilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Efpagnols qu'on faifoit combattre avec ces troupes mercenaires puffent les contenir, leur fidélité étoit fouvent altérée par ce commerce. On les vit fe révolter plufieurs fois de concert, & ravager enfemble les provinces commifes à leur défenfe.

Une solde régulière auroit infailliblement prévenu ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du prince à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autres titres pour les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à la plupart des travaux utiles. Il se portoit nonchalamment à ceux même qui étoient le plus en honneur, & se reposoit pour tous les autres sur des étrangers qui rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit ou l'enrichissoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-temps un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord

bord leurs enfans à l'éducation ſuperſtitieuſe des colléges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtiſanes. Le corps & l'eſprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuiſoient également dans ce commerce infame, qui ſe perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes.

C'eſt parmi ces hommes abrutis qu'étoient pris ceux que la faveur deſtinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur adminiſtration rappeloit à chaque inſtant l'école d'oiſiveté & de corruption d'où ils ſortoient. Rien n'étoit ſi rare que de leur voir des ſentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger deſir de faire le bonheur de leurs ſemblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs ſoins, pour aller diſſiper à Madrid, dans le ſein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occaſionnât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche Comté. La Sar-

daigne, la Sicile & le Milanais étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Rouffillon, les îles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuifée par fes folles largeffes.

XXXII. Calamités que l'aveuglement de la cour d'Efpagne accumula fur les colonies.

Pendant que la métropole dépériffoit, il n'étoit pas poffible que les colonies profpéraffent. Si les Efpagnols euffent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique fe fuffent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des ateliers de l'ancien monde euffent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union ftable, fuite néceffaire d'un commerce paifible, fe feroit formée fans répandre du fang, fans dévafter des empires. L'Efpagne n'en feroit pas moins devenue maîtreffe du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts fans en communiquer les procédés & la pratique, aura une fupériorité réelle fur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens ; l'ascendant que prit l'Espagne sur l'Europe entière ; l'orgueil si ordinaire aux conquérans ; l'ignorance des vrais principes du commerce : ces raisons & plusieurs autres empêchèrent d'établir dans le Nouveau-Monde une administration fondée sur de bons principes.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares ; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on accusoit de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espèce de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale, & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs frères nouvellement découverts, comme ils trai-

toient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphère? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontières de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démasqués, d'être massacrés? ne se défièrent-ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La première goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandît à flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigènes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas saisie d'alarmes & de terreurs bien ou mal fondées?

Semblables aux Visigots, dont ils étoient les descendans ou les esclaves, les Espagnols partagèrent entre eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les lois faites de temps en temps pour

modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité, se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siècle, leur crioient: Laissez l'or, si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite; pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or? Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jeter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les vic-

times de cette erreur funeste. Précipités dans des abîmes profonds, où ils étoient privés de la lumière du jour, du bonheur de respirer un air doux & sain, de la consolation de mêler leurs pleurs avec les larmes de leurs proches & de leurs amis, ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses qui recèlent aujourd'hui plus de cendres de morts que de poussière ou de grains d'or. Comme toutes les nations de l'univers étoient révoltées de ces barbaries, les écrivains Espagnols essayèrent de prouver que le travail des mines n'avoit rien de dangereux : mais on en croyoit aux démonstrations physiques. On n'ignoroit point que l'on n'habite pas les entrailles obscures de la terre, sans inconvénient pour les yeux; qu'on ne respire pas des vapeurs mercurielles, sulfureuses, arsénicales, toutes pestilentielles, sans inconvénient pour la poitrine; qu'on ne reçoit pas par les pores de la peau, qu'on n'avale pas par la bouche des eaux mal-saines, sans inconvénient pour l'estomac & pour les humeurs du corps. On voyoit sortir de nos mines la mort sous toutes les formes, avec la toux cruelle, avec la hideuse atrophie, avec le noir marasme, avec les convulsions, le raccourcissement, les distorsions des membres. On voyoit aux mineurs les rides, la

foiblesse, le tremblement, la caducité, à l'âge de la santé vigoureuse; & loin d'accorder quelque créance au récit des Espagnols, on s'indignoit de leur mauvaise foi lorsqu'on ne se moquoit pas de leur ignorance.

Pour se dérober à ces tombeaux & aux autres actes de la tyrannie européenne, beaucoup d'Américains se réfugièrent dans des forêts, dans des montagnes inaccessibles. Dans ces climats âpres & sauvages, ils contractoient un caractère féroce qui coûta souvent des larmes & du sang à leurs impitoyables oppresseurs.

Dans quelques cantons, le désespoir fut porté si loin, que, pour ne pas laisser des héritiers de leur infortune, les hommes résolurent unanimement de n'avoir aucun commerce avec les femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espèce que l'histoire nous ait transmis, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, pour caractériser à jamais la tyrannie espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se reproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des pères, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime furent rapides. Les forteresses les plus importantes tombèrent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat, qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres, corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le chaos où ces brigandages plongèrent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés : des impositions sans nombre. On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. L'Europe étoit alors peu éclairée : la lumière même, qui commençoit à s'y répandre, étoit repoussée par l'Espagne. Cependant un voile plus épais encore couvroit l'Amérique ; les notions les plus simples sur les objets les plus importans, y étoient entièrement effacées.

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, un peu moins aveuglés que les colons, prirent sur lui un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute règle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient.

La haine qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jeté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens : elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement, & elle prit le parti de les éloigner de tous

les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle se manifesta par des éclats qui, plus d'une fois, ébranlèrent l'empire de la métropole dans le Nouveau-Monde. Ce levain étoit fomenté par le clergé créole & le clergé européen, qui avoient aussi contracté la contagion de ces discordes.

XXXIII. L'Espagne commence à sortir de sa léthargie.

Il nous est doux de pouvoir penser, de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassoient quelquefois le gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles au maniement des affaires publiques qui furent trop long-temps l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées & mieux cultivées, offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il sort des ateliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Priego, de Tolède, de Talavera, & sur-tout de Valence, des soieries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonse donnent de très-

belles glaces; ceux de Guadalaxara & d'Efcaray, des draps fins & des écarlates; ceux de Madrid, des chapeaux, des rubans, des tapifferies, de la porcelaine. La Catalogne entière eft couverte de manufactures d'armes & de quincaillerie, de bas & de mouchoirs de foie, de toiles peintes de coton, de lainages communs, de galons & de dentelles. Des communications de la capitale avec les provinces commencent à s'ouvrir, & ces magnifiques voies font plantées d'arbres utiles ou agréables. On creufe des canaux d'arrofement ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit fi long-temps révolté l'orgueil du miniftère & celui des peuples. D'excellentes fabriques de papier; des imprimeries de très-bon goût; des fociétés confacrées aux beaux-arts, aux arts utiles & aux fciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces fages établiffemens feront fecondés par les jeunes gens que le miniftère fait inftruire dans les contrées dont les connoiffances ont étendu la gloire ou les profpérités. Le vice des tributs, fi difficile à corriger, a déja fubi des réformes très-avantageufes. Le revenu national, anciennement fi borné, s'eft élevé, dit-on, à 140,400,000 liv. Si le cadaftre, dont la confection occupe la cour de Madrid depuis 1749, eft fait

fur de bons principes, & qu'il foit exécuté, le fifc verra encore croître fes reffources, & les contribuables feront foulagés.

A la mort de Charles-Quint, le tréfor public étoit fi obéré, qu'on mit en délibération s'il ne convenoit pas d'annuller tant d'engagemens funeftes. Ils furent portés à un milliard, ou peut-être plus, fous le règne inquiet & orageux de fon fils Philippe. L'intérêt des avances faites au gouvernement abforboit, en 1688, tout le produit des impofitions; & ce fut alors une néceffité de faire une banqueroute entière. Les événemens qui fuivirent cette grande crife furent tous fi malheureux, que les finances retombèrent fubitement dans le chaos, d'où une réfolution extrême, mais néceffaire, les avoit tirées. Une adminiftration plus éclairée mit au commencement du fiècle un ordre dans les recouvremens, une règle dans les dépenfes, qui auroient libéré l'Etat, fans les révolutions qui s'y fuccédèrent avec une rapidité qu'on a peine à fuivre. Cependant la couronne ne devoit, en 1759, que 160,000,000 de livres que Ferdinand laiffoit dans fes coffres. Son fucceffeur employa la moitié de cette fomme à la liquidation de quelques dettes; le refte fut confommé par la guerre de Portugal, par l'augmentation de la marine, par

mille dépenses nécessaires pour tirer la monarchie de la langueur où deux siècles d'ignorance & d'inertie l'avoient plongée.

La vigilance du nouveau gouvernement ne s'est pas bornée à réprimer une partie des désordres qui ruinoient ses possessions d'Europe. Il a été porté un œil attentif sur quelques-uns des abus qui arrêtoient la prospérité de ses colonies. Leurs chefs ont été choisis avec plus de soin, & mieux surveillés. On a réformé quelques-uns des vices qui s'étoient glissés dans les tribunaux. Toutes les branches d'administration ont été améliorées. Le sort même des Indiens est devenu moins malheureux.

XXXIV. Moyens qu'il conviendroit à l'Espagne d'employer pour accélérer ses prospérités en Europe & en Amérique.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire espérer au ministère espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura saisi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout, & que, si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle

portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil : parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative ; & l'Espagnol, décharné, demi-nu, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil ce que les autres recherchent par vanité : les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre ; & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien : mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère il n'est resté à ce peuple pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bon-

heur ce puiſſant reſſort, qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable, & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces temps brillans où, ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la maſſe de l'Etat, c'eſt le défaut de population. Le propre des colonies bien adminiſtrées eſt d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'eſt ſous ce point de vue, intéreſſant à-la-fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'ancien hémiſphère ont enviſagé leurs établiſſemens du nouveau. Le ſuccès a par-tout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein; il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtême avant que la lumière fût répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Europe, à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire &

ſes habitans n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix, peuvent avec le temps rétablir l'équilibre. L'Eſpagne qui par le recenſement très-exact de 1768 n'a que neuf millions trois cent ſept mille huit cent quatre habitans de tout âge & de tout ſexe, & qui ne compte pas dans ſes colonies la dixième partie des bras qu'exigeroient leur exploitation, ne peut ni ſe peupler, ni les peupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'Etat; il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ſes ſoldats, que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles; il faut qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples, auſſi-tôt que les poſſeſſions de l'ancien & du Nouveau-Monde auront été tirées du chaos où deux ſiècles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées; il faut, avant tout, qu'elle aboliſſe l'infame tribunal de l'inquiſition.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remèdes.

C'en

C'en eſt aſſez du moins pour l'enraciner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort, ſont ſi univerſelles ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les temps & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours ſubſiſté ou groſſi à proportion de l'ignorance & de la ſenſibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages ſur la terre, tels que ſont les déluges, les incendies, les peſtes; le culte des animaux, ſoit venimeux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparens, bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles, que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'eſprit humain ſe ſera élevé de l'idolâtrie au théiſme : mais cette dernière idée, ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du nord qui inondèrent les provinces de l'Empire romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siècles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie universelle, qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entre eux d'enseigner à la multitude; mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division qui devoit tôt ou tard se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animosité un grand nombre de superstitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouvèrent hors d'état de les défendre lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique; mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fière d'avoir à balancer de si grands, de si chers intérêts. L'ébranlement étoit si général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie romaine, on examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usur-

nations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des superstitions plus uniformes : ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser ; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espèce de liberté ; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience pour en faire un sujet fidèle ; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables ne furent pas écoutés ; leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tardèrent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince, devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux : dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés furent les plus cruels des peuples ;

leur obéissance pour le monarque fut subordonnée à la volonté du prêtre ; il opprima tous les pouvoirs, il fut le vrai souverain de l'Etat.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formèrent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusque dans leur religion: c'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour première condition que *les auto-da-fé seront abolis dans toutes les possessions espagnoles de l'ancien & du nouveau Monde.*

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffisant.

Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies; elles sont si profondes & si invétérées, qu'il lui faut des secours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphère remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du nord & ceux du midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siècle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation; la fortune publique suivra les fortunes particulières; celles des étrangers deviendront elles mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément & de distinction pour perdre le souvenir de leur pays natal.

L'Espagne verroit bientôt arriver sa population au point où elle doit la desirer, si elle n'ouvroit pas seulement son sein aux peuples de sa communion, mais indistinctement à toutes les sectes. Elle le pourroit sans blesser les principes de la religion, sans s'écarter des maximes de la politique. Les bons gouvernemens ne sont pas troublés par la diversité des opinions, & un christianisme bien entendu ne proscrit pas la liberté de conscience.

Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de servir de règle à toutes les nations un peu éclairées.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la manière qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du Nouveau-Monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matières premières & la main-d'œuvre; mais il faudra des siècles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporteroit en Espagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusqu'à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les ten-

tatives qu'on hafardera auront une iffue funefte.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer que, quand l'Efpagne pourroit fe procurer la fupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un fuccès momentanée feroit fuivi d'une ruine entière. Qu'on fuppofe que cette monarchie tire de fon fein toutes les marchandifes néceffaires pour l'approvifionnement de fes colonies, les tréfors immenfes qui feront le produit de ce commercé, concentrés dans fa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de fa terre, du falaire de fes ouvriers, fera une fuite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entre elle & les peuples voifins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandifes à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant furmonte tous les obftacles. Ses habitans, fans occupation, feront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même temps fon induftrie & fa population.

Puifqu'il eft impoffible à l'Efpagne de retenir le produit entier des mines du Nouveau-Monde, & qu'elle le doit partager néceffairement avec le refte de l'Europe, toute fa politique doit tendre à en conferver la meilleure part, à faire pencher

la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de première nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère espagnol, qui a entrevu cette vérité, s'est mépris en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger, en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude, en fruits, pour plus de 80,000,000 de livres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une augmentation immense. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer

tout ce que l'Etat pourra consommer de marchandises étrangères. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance : mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure ; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

On n'a que des notions vagues sur la quantité de métaux, sur la quantité de denrées que l'ancien monde recevoit du nouveau, dans les premiers temps qui suivirent la conquête. Les lumières augmentent à mesure qu'on approche de notre âge. Actuellement l'Espagne tire tous les ans du continent de l'Amérique 89,095,052 livres en or ou en argent, & 34,655,902 livres en productions. En tout 123,768,954 livres. En prenant ce calcul pour règle, il se trouveroit que la métropole a reçu de ses colonies, dans l'espace de deux cents quatre-vingt-sept années, 35,515,949,798 livres.

On ne peut dissimuler qu'autrefois il arrivoit moins de productions qu'il n'en vient aujourd'hui : mais alors les mines étoient plus abondantes. Voulez-vous vous en tenir à la multiplication des métaux seulement ; l'Espagne n'aura reçu que 25,570,279,924 l. Nous compterons pour rien les 9,945,669,874 l. de productions.

Il seroit possible d'augmenter la masse des métaux & des denrées. Pour atteindre le premier but, il suffiroit que le gouvernement fît passer des gens plus habiles dans la métallurgie, & qu'il se relâchât sur les conditions auxquelles on permet d'ouvrir des mines. Mais ce succès ne seroit jamais que passager. La raison en est sensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses ; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. A mesure qu'ils sont devenus communs, depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense,

peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette source d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la physique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de prospérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans l'ordre inférieur qui leur convient, elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond & vaste, le nouvel hémisphère sortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laissé. Le soleil qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche, y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons, secondés par le travail & l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les îles du Nouveau-Monde, dont la consommation augmente de jour en jour, & qui, après avoir été long-temps des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il eſt poſſible qu'on faſſe proſpérer les aromates, les épiceries de l'Aſie, qui font annuellement ſortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet eſpoir eſt plus particulièrement fondé pour la cannelle : elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Cordelières ; en la cultivant, on lui donneroit peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Pluſieurs provinces du Mexique récoltoient autrefois d'excellentes ſoies que les manufactures d'Eſpagne employoient avec ſuccès : cette richeſſe s'eſt perdue par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées ; rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce qu'on leur en fournit n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'elles en demandent. Le plus sûr moyen de multiplier ces toiſons précieuſes ne ſeroit-il pas de laiſſer vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Qui pourroit nommer les productions que des régions ſi vaſtes, des climats ſi variés, des terreins ſi différens pourroient voir éclore ? Dans tant d'eſpèces de cultures ne s'en trouveroit-il pas quelqu'une du goût des Indiens ? Quelqu'une ne fixeroit-elle pas de petites nations toujours

errantes? Distribuées avec intelligence, ces peuplades ne serviroient-elles pas à établir des communications entre des colonies maintenant séparées par des espaces immenses & inhabités? Les lois, qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magistrat, ne seroient-elles pas observées? Le commerce, continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination, ne seroit-il pas plus animé? En cas de guerre, ne seroit-on pas averti à temps du danger, & ne se donneroit-on pas des secours prompts & efficaces?

Il faut reconnoître que le nouveau systême ne s'établira pas sans difficulté. L'habitude de l'oisiveté, le climat, les préjugés contrarieront ces vues salutaires: mais des lumières sagement répandues, des encouragemens bien ménagés, des marques de considération placées à propos, surmonteront, avec le temps, tous les obstacles.

On accéléreroit beaucoup le progrès des cultures, en supprimant la pratique devenue générale des majorats ou successions perpétuelles, qui engourdit tant de bras dans la métropole, & qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans & ceux qui marchoient sur leurs traces,

usurpèrent ou se firent donner de vastes contrées: ils en formèrent un héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans; & les cadets se virent, en quelque sorte, voués au célibar, au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche, & y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse & sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui si borné malgré l'étendue des terres, se multipliera, & les productions se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceroient plus rapidement s'il étoit permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes Espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les lois prescrivoient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auroient pénétré de quelque manière que ce pût être. Pressé par ses besoins, Philippe II autorisa en 1596, ses délégués, à naturaliser le peu qui s'y étoient glissés, pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixeroit. Cette espèce de marché a été renouvelé à plusieurs reprises, mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays, que pour des marchands qu'on supposoit devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auroient

acquises. Cependant le nombre des uns & des autres a toujours été excessivement borné, parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, & que les colonies elles-mêmes, soit défiance, soit jalousie, les repoussent. Le progrès des lumières autorise à penser que cette insociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq & trente ans, sain, vigoureux; quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie, & quel présent il fait à la nation étrangère chez laquelle il porte ses bras & son industrie; l'étrange stupidité qu'il y auroit à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendroit multiplier par ses travaux utiles, ou les productions du sol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviteroit, soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposeroit sur les nations qui lui fourniroient, & des ouvriers, & des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quel fond de richesses on appelle chez soi par la tolérance; & combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des

des mains espagnoles ou à des mains hollandaises.

Mais les plus grands encouragemens au travail des terres, mais toutes les faveurs qu'il seroit possible d'y ajouter ne produiroient rien, sans l'assurance d'un débouché facile & avantageux pour leurs productions. M. de la Ensenada comprit le premier que l'extraction en seroit impraticable, tout le temps que le commerce du Nouveau-Monde seroit conduit comme il l'avoit été. Aussi, malgré les obstacles qu'on lui opposa, malgré les préjugés qu'il falloit vaincre, substitua-t-il en 1740 des vaisseaux détachés, à l'appareil si antique & si révéré des galions & des flottes. Il méditoit des changemens plus avantageux encore, lorsqu'une disgrace imprévue l'arrêta au milieu de sa brillante carrière.

La moitié du bien qu'avoit fait ce ministre hardi & habile, fut annullé en 1756 par le rétablissement des flottes; mais le mal fut en partie réparé huit ans après par l'établissement des paquebots qui, de la Corogne, devoient porter tous les mois à la Havanne les lettres destinées pour les colonies septentrionales, & tous les deux mois à Buenos-Aires pour les colonies méridionales. On autorisa ces bâtimens,

assez considérables, à se charger à leur départ de marchandises d'Europe, & à leur retour de denrées d'Amérique.

La sortie des métaux étoit prohibée sous des peines capitales. On se jouoit de cette défense absurde, parce qu'il falloit bien que le commerce étranger retirât la valeur des marchandises qu'il avoit fournies. Les gouvernemens anciens, qui avoient pour les lois le respect qu'elles méritent, n'auroit pas manqué d'en abroger une dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés, l'Espagne se contenta en 1748 de permettre l'extraction de l'or & de l'argent, pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut portée vingt ans après à quatre, quoique des fraudes continuelles avertissent sans cesse le gouvernement qu'il étoit de son intérêt de la diminuer.

L'an 1774 fut l'époque d'une autre innovation heureuse. Jusqu'alors toute liaison entre les différentes parties du continent américain avoit été sévèrement proscrite. Le Mexique, Guatimala, le Pérou, le nouveau royaume, ces régions étoient forcément étrangères l'une à l'autre. Cette action,

cette é action, qui les auroient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avoit partagés, étoient placées au rang des crimes & très-févèrement punies. Mais pourquoi n'avoit-on pas étendu la profcription d'une ville à une autre ville; d'une habitation à l'habitation voifine, dans le même canton; d'une famille à une autre famille, dans la même cité? Le doigt de la nature a-t-il tracé fur le fol qu'habitent les hommes, quelque ligne de démarcation? Comment, fous la même domination, un lieu placé à égale diftance entre deux autres lieux peut-il exercer librement à l'orient un privilége qui lui eft interdit à l'occident? Un pareil édit, bien interprété, ne fignifie-t-il pas : défendons à chaque contrée de cultiver au delà de fa propre confommation, & à chacun de leurs habitans d'avoir befoin d'autre chofe que des productions de fon fol. Une communication libre fut enfin ouverte à ces provinces; & on leur permit de fe croire concitoyens, de fe traiter en frères.

Une loi du mois de février 1778 autorife tous les ports d'Efpagne à faire des expéditions pour Buenos-Aires, à en faire pour la mer du fud. Au mois d'octobre de la même année, cette liberté a été accordée pour le refte du continent,

excepté pour le Mexique qui ne doit pas tarder à jouir du même avantage. Ce sera un grand pas de fait: mais il ne sera pas suffisant, comme on s'en flatte, pour interrompre le commerce interlope, l'objet de tant de déclamations.

Tous les peuples, que leurs possessions mettoient à portée des établissemens espagnols, cherchèrent toujours à s'en approprier frauduleusement les trésors & les denrées. Les Portugais tournèrent leurs vues vers la rivière de la Plata. Les Français, les Danois, les Hollandais sur la côte de Caraque, de Carthagène & de Porto-Belo. Les Anglais, qui connoissoient & qui pratiquoient ces voies, trouvèrent dans les cessions qui furent faites à leur nation par les traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus considérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres atteignirent leur but en trompant ou en corrompant les gardes-côtes, & quelquefois aussi en les combattant.

Loin de remédier au désordre, les chefs l'encourageoient le plus qu'il étoit possible. Plusieurs avoient acheté leur poste. La plupart étoient pressés d'élever leur fortune, & vouloient être payés des dangers qu'ils avoient courus en changeant de climat. Il n'y avoit pas un moment à perdre,

parce qu'il étoit rare qu'on fût continué au-delà de trois ou de cinq ans dans les places. Entre les moyens de s'enrichir, le moins dangereux étoit de favoriser la contrebande ou de la faire soi-même. Personne, en Amérique, ne réclamoit contre une conduite favorable à tous. Si les cris de quelques négocians européens arrivoient jusqu'à la cour, ils étoient aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les maîtresses, sur les confesseurs ou les favoris. Le coupable ne se mettoit pas seulement à l'abri de la punition, il étoit encore récompensé. Rien n'étoit si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration. « Si l'on vous calomnie, lui dit » son ami, vous êtes perdu sans ressource; mais » si l'on n'exagère pas vos brigandages, vous » en serez quitte pour en sacrifier une partie; » vous jouirez paisiblement & même glorieuse- » ment du reste ».

Le commerce frauduleux continuera jusqu'à ce qu'on l'ait mis dans l'impossibilité de soutenir les frais qu'il exige, de braver les dangers auxquels il expose ; & jamais on n'y parviendra que par la

diminution des droits dont on a successivement surchargé celui qui se fait par les rades espagnoles : depuis même les sacrifices faits par le gouvernement, dans les arrangemens de 1778, le navigateur interlope a soixante - quatre pour cent d'avantage sur les liaisons autorisées.

La révolution, qu'une politique judicieuse ordonne, formera un vide & un grand vide dans le trésor public : mais l'embarras qui en résultera ne sera que momentanée. Combien de richesses couleront un jour de cet ordre de choses si longtemps attendu !

Dans le nouveau système, l'Espagne, qui n'a fourni jusqu'ici annuellement que mille sept cent quarante-un tonneaux de vin ou d'eau - de - vie, dont le cultivateur n'a pas retiré 1,000,000 de livres, y en enverroit dix ou douze fois davantage. Cette exportation fertiliseroit un terrein en friche, & dégoûteroit le Mexique, ainsi que quelques autres provinces du Nouveau-Monde, des mauvaises boissons que la cherté de celles qui ont passé les mers leur fait consommer.

Les manufactures, que l'impossibilité de payer celles qui venoient de l'ancien hémisphère a fait établir, ne se soutiendroient pas. C'eût été le comble de la tyrannie de les détruire par autorité,

comme quelques ministres inconsidérés, corrompus ou despotes, n'ont pas craint de le proposer; mais rien ne seroit plus raisonnable que d'en dégoûter ceux qui s'en habillent, en leur offrant à un prix proportionné à leurs facultés des toiles & des étoffes qui flatteroient leur goût ou leur vanité. Alors la consommation des marchandises d'Europe, qui ne passe pas tous les ans six mille six cent douze tonneaux, s'éleveroit au double, &, avec le temps, beaucoup davantage.

Les bras que les métiers occupent, se porteroient à l'agriculture : elle est actuellement très-bornée. Cependant les ports de toutes les nations sont librement ouverts à ses denrées. Peut-être plusieurs peuples s'opposeroient-ils à ce que l'Espagne mît ses îles en valeur, parce qu'une semblable amélioration porteroit nécessairement un préjudice notable à leurs colonies: mais tous desirent qu'elle multiplie dans le commerce les productions de son continent, qui, la plupart, sont nécessaires & ne peuvent pas être remplacées.

Ce nouvel arrangement seroit également favorable aux mines. On rouvriroit celles qui, ne pouvant pas soutenir le prix du mercure & des autres marchandises, ont été abandonnées. Celles dont l'exploitation n'a pas été interrompue se-

roient suivies avec de plus grands moyens & plus de vivacité. L'abondance des métaux ouvriroit à l'industrie des débouchés que les plus habiles ne soupçonnent pas.

Les Américains, plus riches & plus heureux, se défieroient moins du gouvernement. Ils consentiroient sans peine à payer des impositions, dont la nature & la perception ne peuvent être sagement réglees que sur les lieux mêmes, & après une étude réfléchie du caractère, des usages des peuples. Ces tributs, quelque foibles qu'on les suppose, feroient plus que remplir le vide qu'auroit opéré dans les caisses publiques la modération des douanes.

La couronne jouissant d'un revenu plus considérable, n'abandonneroit plus ses provinces à la rapacité de ses agens. Elle en diminueroit le nombre, paieroit convenablemeut ceux qu'elle auroit conservés, & les forceroit à respecter les droits des peuples, les intérêts du gouvernement. C'est mal connoître les ressources d'une autorité bien dirigée, que de croire impossible de faire régner cet esprit de justice. Campillo y réussit pendant son austère ministère, quoiqu'alors les administrateurs de l'Amérique eussent contracté l'ha-

bitude du brigandage, & qu'ils n'eussent pas des appointemens suffisans à la représentation que paroissoit exiger leur rang.

Il ne faut pas dissimuler que la liberté du commerce de toute l'Espagne avec l'Amérique a passé pour une chimère. Les ports de cette péninsule sont, a-t-on dit, si pauvres, que, quoi qu'on fasse, celui de Cadix restera seul en possession de ce monopole. Sans doute qu'il en arriveroit ainsi, si l'on ne s'écartoit qu'en ce point de l'ancien système : mais qu'on dirige le nouveau plan sur les principes déja établis, déja pratiqués chez les nations commerçantes; & il se trouvera, dans la plupart des rades du royaume, des fonds suffisans pour faire des expéditions. Bientôt même les armemens se multiplieront, parce que la modicité du fret & des droits permettra d'envoyer des marchandises communes, de recevoir en retour des denrées peu précieuses. Avec le temps, la navigation de la métropole avec ses colonies du continent qui n'occupe maintenant que trente à trente-deux navires chaque année, prendra des accroissemens dont les spéculateurs les plus hardis n'oseroient fixer le terme.

On a prétendu, avec plus de fondement,

qu'aussi-tôt que l'Amérique seroit ouverte à tous les ports de la monarchie & qu'il n'existeroit plus aucun genre d'oppression dans les douanes, le commerce, débarrassé de ses entraves, exciteroit une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians, doivent preparer à ce desordre. Peut être sera-ce un bien. Les colons, encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront par conséquent à de nouvaux travaux. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal, il ne seroit jamais que momentanée. Chercher à détourner cet orage par des lois destructives de tout bien, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression continuelle.

Enfin, l'objection qui a le plus occupé la cour de Madrid, a été, à ce qu'il paroît, que toutes les nations de l'Europe verroient augmenter, par ces arrangemens, leur activité. C'est une vérité incontestable. Mais l'industrie espagnole ne seroit-elle pas également encouragée, puisque débarassée de l'impôt que les marchandises étrangères continueroient de payer à l'entrée du royaume, elle conserveroit tous ses avantages? Mais le gouver-

nement ne percevroit-il pas toujours les droits qu'il auroit cru devoir laisser subsister sur ces productions ? mais ses navigateurs ne gagneroient-ils pas toujours leur fret ? mais ses négocians ne seroient-ils pas les agens de ce commerce ? mais ses sujets du Nouveau-Monde n'obtiendroient-ils pas à meilleur marché tout ce qu'on leur porte ? Il est peut-être heureux pour cette puissance d'être obligée de partager avec les autres peuples l'approvisionnement de ses possessions d'Amérique. S'il en étoit autrement, les puissances maritimes feroient les plus grands efforts pour l'en dépouiller. Y réussiroit-on ? C'est ce qui reste à examiner.

XXXV. La domination espagnole a-t-elle une base solide dans le Nouveau-Monde ?

Les Hollandais furent les premiers qui osèrent tourner leurs armes contre le Pérou. Ils y envoyèrent, en 1643, une foible escadre qui s'empara sans peine de Valdivia, le seul port fortifié du Chili & la clef de ces mers paisibles. Leurs navigateurs dévoroient dans leurs cœurs les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies ébranlèrent leur espoir. La mort d'un chef accrédité augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya de Callao contre eux achevèrent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber

dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haine, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se feroient maintenus vraisemblablement dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis de Zuiderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des Français qui, en 1595, unirent leur fortune & leur audace pour aller piller les côtes du Pérou, & pour former, à ce qu'on croit, un établissement dans la partie du Chili négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui, pour en faciliter l'exécution, accorda six vaisseaux de guerre. L'escadre vogua très-heureusement, sous les ordres du brave de Gènes, jusque vers le milieu du détroit de Magellan. On croyoit toucher au succès, lorsque les navigateurs, opiniâtrement repoussés par les vents contraires & assaillis de toutes les calamités possibles, se virent réduits à reprendre la route de l'Europe. Ces aventuriers, toujours avides de périls & de richesses, s'occupoient à former une nouvelle association : mais les événemens donnèrent aux deux couronnes les mêmes intérêts.

L'Angleterre avoit, avant les autres peuples, jeté des regards avides sur cette région. Ses mines la tentèrent dès 1624 : mais la foiblesse du prince qui tenoit alors les rênes de l'empire, fit dissoudre une association puissante qu'un si grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir Narboroug pour observer ses parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les sauvages du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son confident étoit de retour aux Dunes, il se jeta dans sa berge, & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend.

Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère britannique ne se découragea point. L'élévation du duc d'Anjou au trône d'Espagne alluma un incendie universel. L'Angleterre, qui s'étoit mise à la tête de la confédération formée pour dépouiller ce prince, vit par-tout prospérer ses armes; mais cette gloire lui fut chèrement vendue. La nation gémissoit sous le poids des taxes, & cependant le fisc avoit contracté des engagemens immenses. Il paroissoit difficile de les remplir & de continuer la guerre, lorsqu'on eut l'idée d'une

aſſociation qui auroit excluſivement la liberté de naviguer vers la mer du Sud & d'y former des établiſſemens, mais à condition qu'elle ſe chargeroit de liquider la dette publique. Telle étoit l'opinion qu'on avoit alors des richeſſes du Pérou & des grandes fortunes qu'il ſeroit aiſé d'y faire, que les régnicoles & les étrangers versèrent avec enthouſiaſme leurs capitaux dans cette entrepriſe. L'adminiſtration en fut confiée au grand tréſorier Oxford, auteur du projet, & il employa aux dépenſes de l'état des fonds deſtinés pour tout autre uſage.

Alors les actions de la nouvelle ſociété tombèrent dans le plus grand aviliſſement: mais elles ne tardèrent pas à ſe relever. A la paix, la cour de Londres obtint de celle de Madrid que la compagnie du Sud pourroit enfin remplir ſa deſtination. Le commerce du Pérou lui fut ſolemnellement livré. Elle s'enrichiſſoit tranquillement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon, remplaça ces négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux

à doubler le cap de Horn, dans une saison où il n'est pas praticable.

Depuis la dernière paix les Français ont entrepris en 1764, & les Anglais en 1766, de former un établissement, non loin de la côte des Patagons, ou à cinquante & un degré trente minutes de latitude australe, dans trois îles que les uns ont appelées Malouines & les autres Falkland. L'Espagne alarmée de voir des nations étrangères dans ces parages, a obtenu aisément de la cour de Versailles le sacrifice de sa foible colonie; mais les plus vives instances n'ont rien produit à celle de Londres qui n'avoit pas les mêmes motifs de ménagement & de complaisance. Les esprits se sont aigris. Le port d'Egmont, nouvellement occupé, a été inopinément attaqué & pris sans résistance. On alloit encore voir les deux hémisphères inondés de sang, si l'agresseur ne se fût enfin déterminé à restituer un poste dont il n'auroit pas dû s'emparer dans un temps où l'on avoit ouvert des négociations pour l'éclaircissement des droits réciproques. L'Angleterre s'est depuis engagée, par une convention verbale du 22 janvier 1771, à laisser tomber peu-à-peu ce foible, inutile & dispendieux établissement. Il n'y restoit plus en effet que vingt-

cinq hommes lorsqu'on l'évacua au mois de mai 1774, en y laissant une inscription qui attestât aux siècles à venir que ces îles avoient appartenu & n'avoient pas cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne. En s'éloignant, ces navigateurs, occupés de la dignité de leur nation, insultent à la puissance rivale. C'est par condescendance & non par crainte qu'ils veulent bien se désister de leurs droits. Lorsqu'ils promettent à leur empire une durée éternelle, ils oublient que leur grandeur peut s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'est élevée. De toutes les nations modernes, qu'est-ce qui restera dans les annales du monde? les noms de quelques illustres personnages, les noms d'un Christophe Colomb, d'un Descartes, d'un Newton. Combien de petits états, avec la prétention aux grandes destinées de Rome!

Sans le secours de cet entrepôt ni d'aucun autre, Anson croyoit voir des moyens pour attaquer avec avantage l'empire espagnol dans l'Océan Pacifique. Dans le plan de ce fameux navigateur, douze vaisseaux de guerre partis d'Europe avec quatre ou cinq mille hommes de débarquement, tourneroient leurs voiles vers la mer du Sud. Ils trouveroient des rafraîchissemens à Bahia, à Rio-Janeiro,

Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tout le Bréfil, qui defire avec paffion l'abaiffement des Efpagnols. Les reparations qui pourroient devenir néceffaires dans la fuite, fe feroient avec fureté fur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le port Defiré ou dans celui de Saint-Julien; l'efcadre doubleroit le cap de Horn ou le détroit de Magellan, fuivant les faifons : en cas de féparation, on fe réuniroit à l'île déferte de Socoro, & l'on fe porteroit en force fur Valdivia.

Cette fortification, la feule qui couvre le Chili, emportée par une attaque brufque & impétueufe, que pourroient pour la défenfe du pays des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la difcipline? Que pourroient-ils contre les Aroques & les autres fauvages, toujours difpofés à renouveler leurs cruautés & leurs ravages?

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réfiftance. Elles ne font protégées que par Callao, où une mauvaife garnifon de fix cents hommes ne tarderoit pas à capituler. La prife de ce port célèbre ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en eft éloigné que de deux lieues & qui eft abfolument fans défenfe. Les foibles fecours qui pourroient

venir aux deux villes de l'intérieur des terres, où il n'y a pas un ſoldat, ne les ſauveroit pas, & l'eſcadre intercepteroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur ſans foſſé & ſans ouvrages extérieurs, ſeroit obligé de ſe rendre. Sa garniſon, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie à Châgre, à Porto-Belo, à d'autres poſtes, ſeroit hors d'état de repouſſer le moindre aſſaillant.

Anſon ne penſoit pas que les côtes, une fois ſoumiſes, le reſte de l'empire pût balancer à ſe ſoumettre. Il fondoit ſon opinion ſur la molleſſe, ſur la lâcheté, ſur l'ignorance des peuples dans le maniement des armes. Selon ſes lumières, un ennemi audacieux ne devoit avoir guère moins d'avantage ſur les Eſpagnols, qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Américains, à l'époque de la découverte.

Telles étoient, il y a trente ans, les idées d'un des plus grands hommes de mer qu'ait eus l'Angleterre. Tiendroit-il aujourd'hui le même langage ? nous ne le penſons point. La cour de Madrid, réveillée par les humiliations & les malheurs de la dernière guerre, a fait paſſer au Pérou

des troupes aguerries; elle y a confié ses places à des commandans expérimentés. L'esprit des milices est entièrement changé dans cette partie du Nouveau-Monde : ce qui peut-être étoit possible, ne l'est plus. Une invasion deviendroit surtout chimérique, si, dans cette région éloignée, les forces de terre étoient appuyées par des forces maritimes proportionnées. On ne craindra pas même d'assurer que la réunion de ces deux moyens en écarteroit infailliblement le pavillon de toutes les nations.

Les opérations de l'escadre ne devroient pas se borner à combattre ou à éloigner l'ennemi. Les vaisseaux qui la composeroient, seroient inutilement employés à faire naître ou à recueillir sur ces côtes des denrées qui n'y croissent pas ou qui s'y perdent par la difficulté des exportations. Ces facilités tireroient vraisemblablement les colons d'une léthargie qui dure depuis trois siècles. Assurés que le produit de leurs cultures arriveroit sans frais à Panama & y seroit embarqué sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont la récompense ne seroit plus douteuse. L'activité augmenteroit, si la cour de Madrid se déterminoit à creuser un canal

de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déja si avancée par un fleuve navigable. Le bien général des nations, l'utilité du commerce, exigent que l'isthme de Panama, que l'isthme de Suez, ouverts à la navigation, rapprochent les limites du monde. Depuis trop longtemps, le despotisme oriental, l'indolence espagnole, privent le globe d'un si grand avantage.

Si de la mer du sud nous passons dans celle du nord, nous trouverons que l'empire espagnol s'y prolonge depuis le Mississipi jusqu'à l'Orénoque. On voit dans cet espace immense beaucoup de plages inaccessibles, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes regardés comme importans, Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagène, Puerto-Cabello, sont fortifiés, & quelques-uns le sont dans les bons principes : l'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit inexpugnable. Elles pourroient donc être forcées de nouveau : mais qu'opéreroient ces succès? Les vainqueurs, auxquels il seroit impossible de pénétrer dans l'intérieur des terres, se verroient confinés dans des forteresses où un air dangereux dans toutes les saisons, & mortel durant six mois

de l'année pour des hommes accoutumés à un ciel tempéré, creuseroit plus ou moins rapidement leur tombeau.

Quand même, contre toute probabilité, la conquête seroit achevée, peut-on penser que les Espagnols américains, idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leurs lois, ne romproient pas, un peu plus tôt, un peu plus tard, les fers dont on les auroit chargés? Que si, pour prévenir la révolution, on se déterminoit à les exterminer, ce cruel expédient ne seroit pas moins insensé en politique qu'horrible en morale? Le peuple qui se seroit porté à cet excès de barbarie, ne pourroit tirer parti de ses nouvelles possessions qu'en leur sacrifiant sa population, son activité, son industrie, & avec le temps toute sa puissance.

Tant d'obstacles à l'envahissement de l'Amérique espagnole avoient, dit-on, fait naître en Angleterre, durant les dernières hostilités, un système étonnant pour le vulgaire. Le projet de cette puissance, alors maîtresse de toutes les mers, étoit de s'emparer de la Vera-Cruz, & de s'y fortifier d'une manière redoutable. On n'auroit pas proposé au Mexique un joug étranger, pour lequel

on lui connoissoit trop d'éloignement. Le plan étoit de le détacher de sa métropole, de le rendre arbitre de son sort, & de le laisser maître de se choisir un souverain ou de se former en république. Comme il n'y avoit point de troupes dans le pays, la révolution étoit assurée, & elle se seroit également faite dans toutes les provinces de ce vaste continent qui avoient les mêmes motifs de la desirer, les mêmes facilités pour l'exécuter. Les efforts de la cour de Madrid pour recouvrer ses droits devoient être impuissans, parce que la Grande-Bretagne se chargeoit de les repousser, à condition que les nouveaux états lui accorderoient un commerce exclusif, mais infiniment moins défavorable que celui sous lequel ils avoient si long-temps gémi.

S'il étoit vrai que de pareilles idées eussent jamais occupé sérieusement le cabinet de Londres, il doit avoir renoncé à ces vues ambitieuses depuis que la cour de Madrid a pris le parti d'entretenir des troupes régulières & européennes dans ses possessions du Nouveau-Monde. Ces forces contiendront les peuples, elles repousseront l'ennemi, appuyées comme elles le font maintenant par une marine respectable.

Les Espagnols eurent à peine découvert un autre hémisphère, qu'ils songèrent à s'en approprier toutes les parties. Pour donner de l'éclat à leur administration, les chefs des grands établissemens déja formés, tentoient tous les jours de nouvelles entreprises; & les particuliers, passionnés pour la même renommée, suivoient généralement ces traces brillantes. Les calamités inséparables d'une carrière si peu connue n'avoient pas encore altéré ce courage actif & infatigable, lorsque des navigateurs hardis & entreprenans osèrent tourner leurs voiles vers des régions interdites à toute autre nation qu'à celle qui les avoit conquises. Les succès qui couronnèrent cette audace firent juger à Philippe II qu'il étoit temps de mettre des bornes à son ambition, & il renonça à des acquisitions qui pouvoient exposer ses armes ou ses escadres à des insultes. Cette politique timide, ou seulement prudente, eut des suites plus considérables qu'on ne l'avoit prévu. L'enthousiasme s'éteignit, l'inaction lui succéda. Il se forma dans les Indes une nouvelle race d'hommes. Les peuples se plongèrent dans une mollesse superbe, & ceux qui les gouvernoient ne s'occupèrent plus qu'à accumuler des trésors dont on acheta les distinc-

tions autrefois réservées aux talens, au zèle, aux services. A cette époque s'arrêta la navigation en Amérique; à cette époque, elle s'arrêta en Europe.

Il ne sortit plus des ports de la métropole que peu de vaisseaux mal construits, mal armés, mal équipés, mal commandés. Les coups terribles que lui portoient ses ennemis, les vexations ruineuses qu'elle éprouvoit de la part de ses alliés, rien ne tiroit l'Espagne de sa léthargie.

Enfin, après deux siècles d'un sommeil profond, les chantiers se sont ranimés: la marine espagnole a acquis une vraie force. Soixante-huit vaisseaux, depuis cent quatorze jusqu'à soixante canons, dont cinq sont en construction; quatre-vingt huit bâtimens, depuis cinquante-six jusqu'à douze canons, la forment au temps où nous écrivons. Elle compte sur ses registres cinquante mille matelots. Un grand nombre d'entre eux servent dans les armemens que le gouvernement ordonne. La navigation marchande de la Biscaye, de Majorque, de la Catalogne, en occupe beaucoup aussi. Il en faut pour une centaine de petits navires destinés régulièrement pour les îles d'Amérique qui en envoyoient si peu autrefois. Ils se multiplieront

multiplieront encore, lorſque les expéditions au continent de l'autre hémiſphère ſe feront avec toute la liberté qu'annoncent de premiers arrangemens. Les mers qui ſéparent les deux mondes, ſe couvriront d'hommes robuſtes, actifs, intelligens, qui deviendront les défenſeurs des droits de leur patrie, & rendront ſes flottes redoutables.

Monarques eſpagnols, vous êtes chargés des félicités des plus brillantes parties des deux hémiſphères : montrez-vous dignes d'une ſi haute deſtinée. En rempliſſant ce devoir auguſte & ſacré, vous réparerez le crime de vos prédéceſſeurs & de leurs ſujets. Ils ont dépeuplé un monde qu'ils avoient découvert ; ils ont donné la mort à des millions d'hommes ; ils ont fait pis, ils les ont enchaînés ; ils ont fait pis encore, ils ont abruti ceux que leur glaive avoit épargnés. Ceux qu'ils ont tués n'ont ſouffert qu'un moment ; les malheureux qu'ils ont laiſſé vivre ont dû cent fois envier le ſort de ceux qu'on avoit égorgés. L'avenir ne vous pardonnera que quand les moiſſons germeront de tant de ſang innocent dont vous avez arroſé les campagnes, & qu'il verra les eſpaces immenſes que vous avez dévaſtés, couverts

d'habitans heureux & libres. Voulez-vous savoir l'époque à laquelle vous serez peut-être absous de tous vos forfaits? C'est lorsque ressuscitant par la pensée quelqu'un des anciens monarques du Mexique & du Pérou, & le replaçant au centre de ses possessions, vous pourrez lui dire : VOIS L'ÉTAT ACTUEL DE TON PAYS ET DE TES SUJETS; INTERROGE-LES, ET JUGE-NOUS.

Fin du huitième livre.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Fin de la Table des Matières du Tome quatrième.

